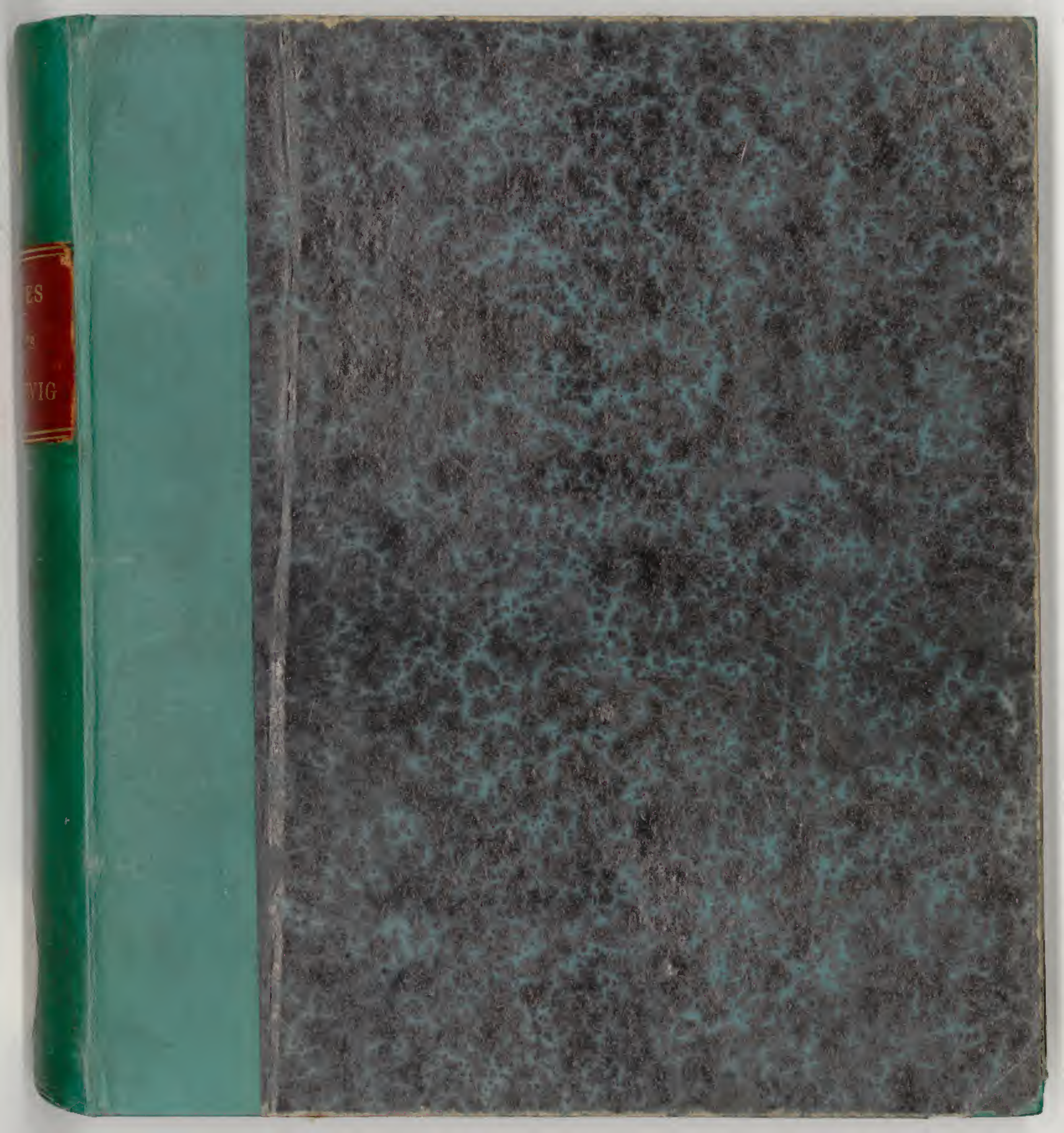


PIERRES
RUNIQUES
DU SLESWIG







1.

Pierre runique de Haverslund

Dans les premières discussions savantes qui aujourd'hui il y a quelques siècles s'élevèrent au sujet des inscriptions runiques du Danemark, cette pierre de Haverslund se trouve déjà mentionnée comme ayant sa place près de la grande route, qui venant du nord menait à Flensbourg en passant à Urnehoved. Elle est encore debout près de cette route — qui aujourd'hui doit s'appeler l'ancienne — à droite lorsqu'on vient du nord, dans la paroisse d'Øster Løgum, environ 1/4 de mille au nord de l'église et 1 1/2 mille au nord-ouest d'Aabenraa. Non seulement il n'est pas douteux que l'endroit ne soit le même qu'il y a 300 ans, mais ce qu'en général on ne voit guère pour les pierres runiques il paraît que c'est au moins essentiellement l'emplacement primitif de celle-ci —— puisque encore qu'elle soit si tôt mentionnée il n'existe sur son déplacement —— ni relation écrite ni même une tradition orale. Tout l'aspect du pays environnant est d'ailleurs

fort digne de remarque car il y a dans cette seule paroisse une telle foule de tumulus qu'à peine nulle part dans le Slesvig on en trouve autant sur une étendue de terrain pareille. 1)

---

1) Cela est dit expressément dans un savant rapport de l'endroit même inséré dans "Antiqvariske Annaler" 1. V. (1812) p. 323. Le rapport est accompagné d'une carte qui d'une manière fort claire montre la place de la pierre runique parmi les collines à l'entour, près du petit courant d'eau Rudbæk, commencement de la rivière de Nibaa, qui traverse la ville de Ribe. La première partie de „Haverslund" (aujourd'hui par contraction à peu près Hovslund), doit provenir, ce semble, d'un des anciens noms d'homme Hagbard ou Havard, du dernier peut être plutôt.

qu'aucunes runes ne se trouvent au dessous, de même qu'une autre pareille en haut en indique la fin. La ligne a une aune de longueur et les caractères sont hauts de 5-6 pouces. Le dessin ci-joint offre l'aspect de la pierre et de l'inscription laquelle exactement d'après les runes se lit

·HAIRULFR· 1)

---

1) Ce R sera employé ici toutes les fois que l'occasion se présentera, pour marquer la rune finale de l'inscription et la distinguer du R ordinaire. Bien que les caractères runiques soient peu nombreux, cette double figure se trouve généralement dans toutes les inscriptions runiques même dans celles de la plus haute antiquité.

Comparez la 3ième pierre runique sous Kunugr.

La À sa plus grande hauteur, la pierre a maintenant 3 aunes à peu près (mesure de Slesvig,) sa largeur, qui en bas est de deux aunes 8 pouces et au milieu d'une aune 21 pouces, n'est en haut que de 20 pouces, de sorte qu'elle diminue régulièrement vers le haut et fait insensiblement l'effet d'un monument placé près de la route pour être vu.

Sur le devant de la pierre, où se trouve l'inscription, il n'y a réellement de place unie que pour ce qui se lit, sur le côté postérieur au contraire, où il n'y a aucune inscription à trouver, la place unie est plus grande. Quoiqu'on ait été disposé à croire que l'inscription devait être plus grande et se composer de plus que de cette seule et courte ligne, cela n'est point le cas et c'est là une circonstance particulière. Cette ligne d'ailleurs se trouve tout d'abord marquée comme formant un tout en ce qu'une petite barre en bas montre

ou plus clairement HERULFR (ↄ: her-ulfr);

parmi les plus anciens caractères runiques il n'y en a point de particulier pour E, ce son étant rendu de différente manière, le plus souvent par la rune I, quelquefois par les runes AI, et cela principalement dans les endroits où plus tard il y aura (permutation, s'il n'y en a pas eu déjà) dans ces voyelles. Là, où comme ici, ce n'est point le cas, et où AI apparait d'une manière plus primitive ~~et plus immédiate~~, il en résulte, pour le son indiqué, une certaine (particularité en) analogie avec le mot danois „Hær" et qui s'explique par sa ressemblance avec BAISTR (le mieux) sur la pierre de Skivum (près Nibe).

ou plus clairement HERULFR (her-ulfr); parmi les plus anciens caractères il n'y en a point de particulier pour E, ce son étant rendu de différente manière, le plus souvent par la rune I, quelquefois par les runes AI et cela principalement dans les endroits où plus tard il y aura permutation dans ces voyelles, s'il n'y en a pas eu déjà. Ici cependant AI apparait encore d'une manière toute primitive.

Her-ulfr est tout simplement un nom d'homme, dont la première partie est le mot bien connu, que les temps n'ont point changé, et la seconde partie celui également connu d'Ulf, seulement ayant de plus la marque du masculin de l'ancienne langue du nord. Ce nom caractéristique autant par sa composition que par son expression était commun dans l'ancienne scandinavie; cependant aux pierres runiques conservées jusqu'à nos jours il ne se rencontre guère, tandis que tout le monde en connait un autre ~~[illegible] [illegible]~~ formé également avec "Har" à savoir Her-lof (plutôt Herlog, l'ancienne forme du mot étant Herlaugr). Quant à d'autres noms, formés avec Ulfr, et qui jadis étaient fort communs, les pierres runiques qui nous restent

(Pierre runique de Hawerslund)
7 offrent beaucoup d'exemples. Ainsi la grande pierre de Skjern ~~Steen~~ (près Randers) 1)

---

1) ~~Comme (il a été fait) sur la page précédente pour la pierre de Skivum~~ La première fois que les pierres runiques seront mentionnées ou citées, on aura soin de préciser le lieu où elles se trouvent, ce qui ne se répétera plus. La désignation du lieu, lorsque aucun détail ne s'y trouve ajouté, est d'après les paroisses. L'ordre dans lequel elles sont rangées, lorsque plusieurs se trouveront nommées ensemble, n'est point arbitraire, mais autant que possible appuyé sur des raisons intimes, puisées dans les inscriptions mêmes, et tel que nous nous proposons de le suivre en les traitant, elles aussi, plus à fond.

et la pierre de Tryggevælde (de la contrée de Kiöge, d'abord transférée à la terre seigneuriale de Tryggevælde et de là à Copenhague où elle est actuellement), toutes deux devant être comptées parmi les plus anciennes inscriptions runiques; — sur la dernière se trouve et le mot Ulfr seul et le composé Kunulfr, ce dernier nom paraît aussi sur la première de ces deux pierres mais là peut-être bien dans la forme Kinulfr 2);

---

2) Ce nom se trouve comme „Cynevulf" écrit en runes, et placé d'une fort singulière manière dans le très ancien code anglo-saxon — Codex Exoniensis, ~~[illegible]~~ cfr l'édition de Thorpe (1842) P. 50, 284–85, 501–2, — on le voit pareillement dans le code de la même littérature trouvé à Vercelli. verte!

9. L'intention a sans doute été ~~non sans quelque lointain écho d'ancien souvenir~~ — d'indiquer d'une manière mystérieuse l'auteur par le nom. Vers cette époque, la fin du 10ième siècle ou le commencement du 11ième, on employait en Angleterre „Kenulphus" comme la forme latine du nom. Cynevulf et Kenulphus sont dans leur dérivé parfaitement en harmonie avec les noms ci-dessus nommés nordiques, lesquels sont plus primitifs.

---

puis on trouve encore un composé avec Ulfr sur la pierre de Sjöring (aujourd'hui dans l'église de Vang) à Thy, et KUNULFR sur la grande pierre d'Aarhus (près du moulin à eau), une inscription qui ne peut du tout être reportée au temps du roi Sven Estridsön, (ce qui serait contraire à la nature de la langue et des usages tels qu'ils étaient dans la seconde moitié du 11ième siècle), mais qui dérive d'un temps où le pays avait encore "des rois" à un temps où le vieux roi Gormon, ou plutôt son fils Harald, sur le déclin de l'âge de son père gagna pour soi le Danemark entier" comme il est dit sur la grande pierre de Jelling; enfin la pierre de Hune (à Vendsyssel) porte RUNULFR, la pierre de Gunderup (près la moindre Aalborg) ASULBR 1) et la

1) Pour la figure A nous renvoyons provisoirement au développement qui en sera donné plus tard; voyez AUI, dans l'explication de la pierre suivante.

pierre d'Østeralling (près Randers) FASTULFR [2]

2) „Tous les noms sont mis ici au nominatif, pourtant cela n'a lieu en effet que sur la pierre d'Aarhus, ~~en ce que~~, les autres ont, ou le génetif, partant ULFS e.l.c., ou le nom comme objet régi de „après", donc RUNULF e.l.c.

HAIRULFR n'est donc que l'ancien nom expliqué plus complètement par les pierres runiques et écrit d'une manière et dans une forme, qui appartient à l'usage le plus ancien des runes. La se trouve le meilleur et le seul guide pour fixer l'époque. Ce monument étant placé près d'une grande route, par sa destination primitive il a été vu et remarqué d'une foule de gens, et par conséquent on l'a jugé de la manière la plus différente et la plus arbitraire. Tantôt, parce que sa place n'est qu'un quart de mille d'Emmervad, (dans la paroisse voisine) on a voulu dériver son nom de cet endroit, lequel, dit-on, avait reçu son nom d'une bataille livrée là en 1420 et qui fut accompagnée de beaucoup de „misère" (Jammer). L'une opinion est aussi misérable que l'autre et si peu fondée qu'elle ne s'explique que par une ignorance totale de ce qui est propre aux différentes époques. D'un autre côté on a voulu reporter le monument à la période la plus reculée de la fable

opinion qui ne peut non plus être admise puisqu'elle va en quelque sorte au plus lointain possible, par conséquent à une extrémité déraisonnable. La vérité c'est que la période, proprement dite, des inscriptions runiques en Danemark comprend le 9ième et — pour ne pas trop dire, surtout le 10ième siècle. Là où l'inscription a quelque étendue le temps se peut souvent préciser davantage; mais dans ce cas-ci, il ne s'agit que de la période. Il sera juste néanmoins de ranger ce monument parmi les plus anciens de cette période même, autant à cause de son caractère primordial que par rapport au sens de l'inscription, à ce qu'il y a de marquant à la pierre même et à la place où elle se trouve. Il n'y a nulle pierre runique danoise qui ait une inscription aussi primitive que celle-ci et ~~ce qui ne serait pas impossible~~ le ~~territoire~~ domaine des runes

et du développement successif des inscriptions runiques.

pourrait bien ajouter une preuve de plus à ce fait déjà reconnu, que précisément le plus ancien danois se trouve de préférence en maint endroit et de mainte manière dans une grande partie du Slesvig, bien que parfois sous un voile quelconque.

Ce caractère spécial, primitif et national, ~~on pouvait même dire d'immédiateté~~ offre un grand intérêt en ce qu'il pose presque devant nos yeux de quelle manière les runes ont pris naissance, d'où il résulte qu'on s'applique à les examiner. Si l'on s'arrête à ce que les pierres runiques n'ont été érigées d'abord qu'au commencement du 9ième siècle, plus tard cela ne peut être, mais bien, et de bonnes raisons, plus tôt — et suppose-t-on que les grandes et longues excursions maritimes qui menaient aux conquêtes, et qui surtout commencèrent vers cette époque, aient influencé sur le peuple danois, ce qui était le cas sans doute, il ne sera pas juste néanmoins d'y chercher la cause de l'usage des runes

sur les pierres monumentales. ~~par plus que dans les voyages en général~~ que firent les danois
Des modèles à suivre ne s'en trouvaient point dans les autres pays du Nord (l'Islande n'était pas encore découverte) ni dans aucun autre endroit. En Angleterre, ~~le but~~ qui fut principal de ces excursions quelques monuments d'un autre genre et venus d'autres peuples auraient pu au besoin être vus en passant, mais il n'est point vraisemblable du tout qu'on ait voulu les imiter; dans ce pays ne se trouvaient aucunes pierres runiques, et l'usage même des runes y était toujours limité et fort peu répandu; il n'y avait rien à apprendre à cet égard, d'autant plus que tout ce qui concernait les runes était venu de la ~~presqu'île~~ (péninsule) avec la population dominante. Comme en général, de même dans les monuments runiques la raison principale était de nature religieuse, née du besoin et du devoir de conserver et perpétuer

la mémoire des défunts. Sous ce rapport ces monuments furent en dehors des évènements extérieurs, lesquels tant que florissaient les pierres runiques, n'eurent jamais sur elles une influence essentielle. Dans le courant du temps et pendant les loisirs d'une vie paisible les monuments runiques devaient naître insensiblement, sans qu'il fût besoin d'une impulsion du dehors, sans aucun évènement qui pût même servir d'occasion absolue —, pourquoi aucune époque ne peut leur être assignée —, il devait nécessairement arriver comme de soi qu'une simple pierre monumentale toute nue devînt un monument à inscription, ce qui

petit à petit menait plus loin. 1)

---

1) Les chants populaires peuvent servir de comparaison, par rapport à l'idée qu'on s'en fait, la manière dont ils ont pris naissance et le temps qu'ils ont mis à se répandre. Il ne sera pas non plus sans quelque intérêt ici de se rappeler, réserve faite de la différence des temps et des mœurs, que les soi-disant oraisons funèbres, si importantes encore aujourd'hui pour l'histoire personnelle (et considérées également comme des monuments commémoratifs obligés, connus déjà depuis longtemps), parurent tout à coup en Danemark sans aucune raison visible sous le règne de Frederik 2. (1566) et que cette publication, commencée d'abord par un seul homme s'y continua ensuite en augmentant toujours, jusque dans le 18e siècle lorsqu'elle cessa inopinément comme anéantie par son propre poids. mais si dans un temps plus récent un tel usage eut besoin de deux siècles pour s'épanouir, fleurir et disparaître, combien d'avantage n'en fallut-il pas (dans l'antiquité pour qu'un usage plus difficile mais fondé sur une idée analogue atteignît son développement.

Les éléments nécessaires à cet effet, à savoir la science et l'usage des runes, ainsi que la coutume, venue des anciens temps d'ériger de simples pierres en mémoire de quelqu'un, existaient déjà depuis longtemps dans le pays. C'est un fait, sans qu'il soit nécessaire de recourir aux vestiges primitifs des récits et traditions mythiques — que les runes ~~ici~~ ont servi à un usage magique et comme manière d'écrire dans un temps de beaucoup antérieur au 9ième siècle.

Bien des preuves l'attestent nous allons citer quelques unes, puisées uniquement dans Saxo, qui trouvait une source si riche ~~et si grande~~ pour son admirable œuvre, précisément dans les récits populaires du pays. Dans son Historia danica, lib. I. (éd. P.E. Müller, 1839, I. 38) il y a dans l'histoire du prétendu roi Hading: « magicæ speculationis officio superum mentem rimari cupiens, diris admodum carminibus ligno insculptis iisdemque linguæ defuncti suppositis" etc. — et lib. 3, dans le récit intéressant et clair

d'Amled, dans lequel il est facile de reconnaître un roi de mer des côtes d'ouest du Jutland (Sö ou Sysselkonge,) et dont le temps est antérieur de quelques siècles au roi Gormon le vieux, il y a p. 52: « Fengonis satellites litteras ligno insculptas (nam id celebre quondam genus chartarum erat) secum gestantes," etc. Sans nous arrêter à l'ordre chronologique observé par Saxo dans le récit de ces événements, à part même le rapport où ils se trouvent avec l'ancienne poésie du nord et ses productions primitives, il y a dans ces récits des témoignages suffisants de notre assertion puisque leur époque, quelque vague qu'elle semble, est évidemment de beaucoup antérieure au 9ième siècle. Les lettres tracées sur „bois", et qualifiées même connues („celebre"), ne peuvent être taillées qu'en caractères runiques,

et même dans ces invocations („carmina")
„sur bois" selon le sens ~~même~~ de la légende
les mêmes caractères ne peuvent être compris
autrement. Il ne faut pas, sans doute, dans
les „carmina" chercher des chants ~~[illegible]~~
[illegible] ~~ou~~ d'une étendue comme ceux de Saxo,
toutefois ils ont dû contenir de courtes
phrases ~~ou~~ „quelques mots au moins, à l'instar
de ces évocations, qui se trouvent parfois
à la fin de quelques unes des ~~nos~~ plus
anciennes inscriptions runiques, — à savoir
sur la grande pierre de Skjern, sur la pierre
de Tryggevælde et sur ~~la pierre~~ celle de Glavendrup,
(~~ainsi nommée qui a reçu son nom de la ville de~~
~~Glavendrup, quelquefois et plus justement nommée~~
~~Glavendrup de Skamby~~ la paroisse de (près Odense).
à tous ces témoignages, tirés du pays même, et
qui attestent l'usage des runes en Danemark ~~pendant~~

la haute antiquité, soit dans un but magique, soit pour une sorte d'écriture plus perfectionnée, il sera superflu de rien ajouter sur l'emploi des pierres comme monuments commémoratifs de différent genre, tout le monde sait que cet usage se retrouve au plus haut degré dans toutes les périodes de l'antiquité — tout le monde en a même aujourd'hui quelque expérience, puisque ces pierres se voient partout dans le pays.

Que le Danemark ait ou qu'il n'ait pas, ce que l'archéologie appelle aujourd'hui pierres pos (Bautastene) — des pierres hautes, élancées, isolé (en quelque sorte façonnées), et qui particulièrem auraient pu ~~offrir~~ servir de modèle aux monuments runiques — peu nous importe, cette acception n'étant appuyée sur aucune autorité tirée de l'ancien temps même, époque où le mot ne fut point employé avec une restriction aussi absolue.

.

Sous de tels rapports, à mesure que la culture augmentait, non satisfait des pierres muettes, hors d'état de rien transmettre, le souvenir de ceux pour qui elles avaient été érigées étant perdu, on devait naturellement arriver à y joindre l'écriture runique, connue déjà depuis longtemps et déjà usitée, afin de donner à la manière de commémoration des temps antiques une forme plus parfaite, plus conforme au but, et propre à perpétuer le souvenir jusqu'à des postérités lointaines.

Ce fut naturel alors de commencer par inscrire le nom de celui dont on voulait rappeler le souvenir, d'autant plus que l'entaille ne fut pas chose facile, pourquoi il fallut d'abord se contenter du moins possible, cela étant déjà un progrès considérable.

De la pierre de Haverland

La pierre de Flaversund est la seule de cette espèce, qui existe en Danemark ~~que nous ayons~~. Voilà pourquoi nous l'avons placée la première ici et pourquoi aussi, avec sa courte inscription, quelque insignifiante qu'elle puisse paraître au premier coup d'œil, elle est plus importante, plus riche et plus instructive que si elle eût porté une inscription plus longue, mais conçue dans une forme ordinaire et connue.

Parmi toutes les pierres runiques danoises il ne s'en trouve aucune semblable — aucune, qui n'ait que ~~juste~~ ce, avec quoi on a dû vraisemblablement commencer — à savoir le nom seul, bien qu'on ait deux autres, qui d'une manière fort curieuse nous indiquent, en quelque sorte, comment, en partant du seul nom, le primitif s'est naturellement étendu et développé.

De la pierre de Hovedslund

~~Ces deux monuments runiques sont la pierre de Højetostrup et la pierre de Snoldelef, toutes deux (provenant) des environs de Roskilde et trouvées toutes deux dans un temps récent.~~

Ces deux monuments runiques sont la pierre de Højetostrup et celle de Snoldelef.

Elles proviennent toutes deux des environs de Roskilde et toutes deux, elles ont été trouvées dans un temps récent. La première apparut (environ en) 1826 ~~à peu près~~, dans la paroisse de Højetostrup, 1 mille à l'est de cette ville, (du côté de) ~~en se dirigeant vers~~ Copenhague, dans un champ entre le chemin, qui, de la grande route mène à Kallerup ~~(pourquoi on l'a parfois nommée la pierre de Kallerup)~~ et la borne de Baldersbrönde. Elle était presque enfouie sous terre, au milieu d'un de ces champs nommés, ~~Gjottotting~~

(suivant la prononciation du pays) Gjallething.
Il y avait encore sur ces terrains plusieurs monceaux de grandes pierres, débris peut-être de quelque tumulus disparu et ajoutons que la grande route passait tout à côté. En 1851, cette pierre, qui est longue de 3 aunes, fut transférée de sa place ancienne et sans doute primitive, jusqu'à la grande route actuelle où elle se trouve aujourd'hui, près l'auberge de Hedehus à 450 pas du lieu où elle fut trouvée. L'inscription contient trois mots, à la tête se trouve un nom d'homme placé au génetif, puis vient le mot pierre et à la fin un adjectif qui détermine le nom.

De la pierre de Haverslund

La pierre de Snoldelef (actuellement à Copenhague) fut trouvée en 1768 dans la paroisse de Snoldelef, un mille au sud de l'endroit où ~~tant d'années~~ ~~après~~ plus tard on allait découvrir la pierre de Höjetostrup.

En faisant sauter une très grande pierre, placée sur le penchant d'une colline, autrefois couverte d'une foule de pierres, on découvrit la pierre runique, elle était posée dans la colline sous la grande pierre, laquelle était si volumineuse qu'il fallut 70 chariots pour en contenir les éclats. Jusqu'ici nulle pierre runique n'a été trouvée sous des circonstances aussi particulières et qui feraient douter presque qu'on lui eût d'origine assigné cette place étrange. Néanmoins ~~on se rappelle que~~ la pierre d'Asferg (de la contrée de Randers) aujourd'hui à Copenhague, ~~ce qu'on a rapporté~~, est due (dit-on) à une colline qu'on allait raser, une foule de pierres furent alors jetées dehors et parmi elles se trouvait la pierre runique. La pierre de Snoldelef, dont la longueur est de 2 1/8 aunes, porte une inscription un peu plus grande que celle

 De la pierre de Stouerslund

de Hojëtostrup, il est pourtant évident qu'elle doit être regardée comme un développement explicatif autant de l'étendue que de la forme de l'inscription de celle-ci. Elle a également en premier lieu un nom d'homme, puis vient le mot pierre mais alors suivent ~~une déterm.~~ des détails sur le nom du père à cet homme et sur la position dudit homme. Par les dessins ci-joints on pourra facilement juger de l'aspect etc. des deux pierres. L'inscription sur celle de Hojëtostrup (placée ici la première) textuellement rendue d'après les runes — la voici en onciales latines:

HURNBURA

STAIN· SUIÞKS:

et celle de la pierre de Snoldelef:

KUN·UALTS(S)TAIN·SUNAR·

RUHALTS· ÞULAR· A SALHAUGUM·

et du développement successif des inscriptions runiques

Si l'on regarde attentivement ces inscriptions on conviendra sans doute, qu'il serait difficile de concevoir un développement plus naturel de l'inscription de la pierre de Haverslund que cette inscription-ci sur la pierre de Hojëtostrup et que cette dernière, étendue encore d'avantage, se retrouve dans l'inscription de la pierre de Snoldelef avec laquelle elle offre tant d'analogie. Or, un tel développement, un tel détail de circonstances une fois atteint, la route était ouverte, d'autres ajoutés pour ainsi dire indiqués, rien de plus simple alors que de faire usage successivement de formes différentes et notamment, la coutume ~~étant~~ (une fois) établie, de placer en tête de l'inscription le nom de celui qui érigea le monument. En comparant ces monuments, notre intention n'a été que de montrer la marche qu'a pu suivre leur développement ~~a pu s'opérer~~, nous n'allons donc pas ici les examiner en détail, (bien que les figures employées de **H** et **A** y engagent particulièrement)

nous ne dirons que ce qu'il faut nécessairement pour bien faire comprendre leur valeur réelle.

Ce qui signifie le mot SUÞKS sur la pierre de ~~Haverslund~~ Hojetostrup ne peut se définir exactement, et la raison est simplement que l'usage ici du mot remonte si haut dans les temps, qu'il s'est entièrement perdu dans la langue danoise autant que dans celles qui y approchent — ou bien peut être comme le dit quelquepart M. Rask, la langue danoise, dans les temps antiques a eu des mots particuliers. Ce n'est donc qu'avec une vraisemblance relative qu'on suppose que le mot SUÞKS exprime une idée de sagesse ou de prudence.

Les deux inscriptions se rattachent à l'Edda. Hornbori se rencontre dans Völuspá 12. (dans l'édition arnémagnéenne Tome. 3. 1828 et chez Rask 1818, mais 13. dans l'édition de M.M. Munch et Unger 1847) comme nom de nain mythologique et ici au contraire il s'emploie comme nom d'homme, ~~et~~ et ÞULR apparaît (non sans une certaine solennité)

Dans Hávamál, dans la partie de Lopfafnismál, à savoir dans le v 24. „at három pul hlapu alldreigi", et v 1. „Mál er at pylja pulor lángar pular stóli at" (édit[redacted] de Rask.) et encore dans Vafþrúþnismál 9. (et à Fafnismál 34.) On pourra même dire en toute vérité, vu l'antiquité du monument et les circonstances étranges qui s'y rapportent, que cette inscription n'est pas un écho de l'Edda, mais qu'elle nous présente au contraire dans une réalité vivante, ce que l'Edda ne fait que décrire et noter. Au reste il se peut bien que ces deux pierres runiques ne soient pas des monuments purs et simples et peutêtre ne serait-il pas impossible d'indiquer en elles certain rapport à la dignité de prêtre ou de juge dans l'antiquité. Voilà une idée qui se présente tout naturellement de même qu'on ne peut laisser de se rappeler que le vieux Leire se trouvait dans le voisinage. C'est également un fait étrange, que l'endroit A SALHAUGUM

soit encore aujourd'hui parfaitement reconnaissable dans le nom du village Sallov dans la paroisse de Snoldelef. C'est le seul village dans le pays, qui se trouve nommé sous des circonstances pareilles, honneur qu'il ne partage qu'avec la vénérable ville de Slesvig, dont l'ancien nom de Hedeby parait même dans trois inscriptions runiques.

À la suite des deux précédents, il reste encore à parler d'un troisième monument runique, savoir celui de Nörre-Næraa (près Bogense) lequel, comme les deux autres, — et il n'existe que ces trois pierres de cette espèce — porte en premier lieu le nom de celui, auquel se rapporte l'inscription, et ensuite une très courte addition. Mais, sur la pierre de Hojetostrup, cette addition, (comme nous venons de le dire), composée de deux mots marquait des détails sur le nom, tandis que l'addition, jointe également au nom sur la pierre de Noraa contient un pieux souhait.

Voici toute l'inscription de la pierre de Næraa:

ÞURMUTR NIOUT KUBLS, et le pieux souhait qui (malgré le temps distant)

s'y prononce, "que le défunt jouisse de la colline

tumulaire," (nous paraît aujourd'hui même) dans toute sa brève simplicité, ~~et~~

~~malgré le temps distant aussi expressif qu'il nous~~

~~—~~ aussi expressif que touchant.

Le contenu de cette inscription ouvre, pour ainsi dire,

la perspective d'une nouvelle voie où sont entrées

les runes depuis l'usage du nom seul, par où

l'on avait commencé, et si même il ne s'en

trouve point d'autres de la même espèce —

les inscriptions qui contiennent — l'exhortation

de ne point porter atteinte au monument prouvent

bien un développement en ce sens. Cependant, il ne

faut pas perdre de vue que ce qu'on voit

aujourd'hui ne sont que des vestiges et des

fragments de ce qui autrefois a existé en

grand nombre tout autour dans le pays.

C'est également évident qu'il y a bien loin de ces

inscriptions que nous venons de citer à la

foule de celles, qui à l'instar de l'inscription, qui

De la pierre de [illegible]

va suivre, la 2.e du Slesvig, toujours commencent par le nom de celui qui „posa" ou „érigea la pierre", et qui, par des détails ~~souvent~~ parfois même fort circonstanciés font croire à un usage établi.

Pour terminer cet examen, il reste encore à parler de la pierre runique qu'on vient de trouver à Bække (3 milles au nordouest de Kolding) Elle date d'un temps, où l'érection des pierres runiques existait de fait comme un usage, et elle ne peut pas précisément servir à expliquer la marche progressive du développement de ces monuments. Mais ~~[illegible]~~, étant en grande partie d'une nature ~~étrange~~ ~~concise~~ ~~et [illegible]~~ ~~et~~ particulière, en ce qu'elle est conçue d'une manière eliptique, concise et à moitié déguisée, ~~elle~~ Cette inscription a de l'importance comme un moyen certain d'éclaircir un côté primitif de ~~l'inscription~~ l'emploi même de l'écriture runique. Il est naturel que la lecture des ~~nos~~ inscriptions ~~runiques~~ ~~offre~~ présente souvent des difficultés, lesquelles ne viennent pas toujours de ce que les figures sont employées d'une manière artificielle, ou dans l'intention de cacher quelque chose.

Longtemps a dû s'écouler avant qu'on ~~soit~~ arrivât à un usage simple et clair des caractères runiques. Il est dans la nature des choses, en même temps que c'est un fait, que dans l'emploi primitif et magique des runes, tantôt ~~de parti pris~~ à dessein, tantôt par nécessité, il y a eu quelquechose d'obscur et de mystérieux. Cela ne pouvait changer que lentement, lorsque la science des runes eut cessé d'être le domaine de quelques uns seulement, et qu'elles furent depuis longtemps employées de la manière que l'indiquent les citations tirées de Saxo. Dans les inscriptions monumentales, sur des pierres placées près de la grande route, il fallut nécessairement une écriture claire et développée. Toutefois la forme déguisée, ou semi-déguisée, s'est maintenue sans disparaître entièrement — bien des notions historiques l'attestent, de même qu'on en trouve encore des traces, notamment sur des objets menus, mais parmi les pierres runiques

avisez parmis cette pierre de Bække [1]) il n'en est aucune qui montre clairement la transition. Nous en donnons un dessin ci-contre [2]).

---

1) Elle fut trouvée peu de temps après le nouvel an 1858, par un villageois au champ de Bække (½ quart de mille au nord de l'église.) Suivant une ancienne superstition

on croyait, de la maison, pouvoir apercevoir une lumière brûler au champ voisin, tout près de deux petites collines, et dans l'espoir d'y trouver un prétendu trésor, on se mit en devoir de fouiller à côté d'une rangée de pierres, qui s'étendait d'une de ces collines. Lorsqu'on eut levé la pierre de sa couche, le paysan remarqua que la terre portait l'empreinte de quelques incisions et, supposant aussitôt que ce fût de l'écriture, il arrêta la fouille ~~et cette fois au moins, un trésor était trouvé~~.

---

2) La pierre runique qui a $2\frac{3}{4}$ aunes de hauteur sur 1 aune et 10 pouces de largeur, n'est au fond que la moitié de celle qu'on y a dressée dans l'antiquité, l'autre moitié, qui se trouve néanmoins à côté, en a été separée par l'action du froid.

Textuellement d'après les runes on y lit l'inscription suivante :

HRIBNA:KTUBI: KRIUKUBÞSI
AFT : UIBRUKMÞUSIN

Il n'y a que le premier mot de chaque ligne, qui soit reconnaissable à l'instant c'est à dire écrit d'une manière régulière et achevée, tout le reste semble au premier abord complètement étrange. Cependant quand on y regarde de plus près, on arrive à la certitude que dans la seconde moitié de la première ligne se trouve le mot connu KUBL, précédé de son verbe et suivi de son pronom, mais écrit d'une orthographe singulière et elliptique. Il devient clair également, qu'à la fin de la seconde ligne, c'est MUÞUR (régi de AFT) suivi de son pronom, qui s'y trouve rendu de la même manière. Puis on comprend que les six runes, placées après AFT, bien que n'étant suivies d'aucuns points, désignent le nom de la mère et il en résulte également de quelle manière il faut lire les cinq autres qui viennent après le premier mot de la

(De la pierre de Wavershuird)

première ligne, et qui se trouvent décidément rapprochées par des points. Voici donc, qu'après avoir commencé les deux lignes par un mot écrit en entier, dans le second mot pourtant aux deux endroits, bien qu'on ait employé tous les caractères de rigueur, on l'a fait de telle sorte que les consonnes ont été poussées en avant, hors de leur véritable place et dans tout le reste, sans rien marquer par des points — cela compte même, nous l'avons dit déjà, pour le second mot, de la seconde ligne — tantôt on a transposé les consonnes, tantôt on s'est servi d'une sorte d'élision. Or les consonnes ramenées à leur juste place et les élisions analysées et remplies, l'inscription, tout à l'heure d'un aspect si repoussant aura, à peu de chose près, la tournure suivante :

HRIBNA:KUBTI:GIRUA:KUBL:ÞUSI:

AFT:VIBURG:MUÞUR:SINA.

l'importance de cette pierre — jusqu'ici unique [1], en ce

---

1) La pierre de Thirsted (de Laland, aujourd'hui à Copenhague), celle de Flemlöse (de la contrée d'Assens, aujourd'hui à Jægerspriis) et la pierre de Vordingborg (aujourd'hui à Copenhague), dont les inscriptions passablement longues manquent absolument de points, ne laissent pas d'être, par cela même et par d'autres raisons encore, assez obscures sous plus d'un rapport —.

qu'elle offre une preuve irréfutable du fréquent usage en même temps artificiel et primitif des runes, augmente encore parce qu'elle va dans un sens historique. Lorsqu'elle fut trouvée, les relations mêmes qui se piquèrent d'en savoir quelque chose, soutinrent que ce fut tout simplement une inscription sépulcrale —, mais certes ~~c'est une inscription sépulcrale~~ que c'en est une, — de même qu'une monnaie d'empereur romain — trouvée dans un marais danois est un schilling et un ustensile antique ouvragé avec art, une ~~morceau~~ de pierre. Toutefois cette inscription contient quelque chose qui n'est du tout insignifiant mais dont nous allons indiquer ~~ici~~ seulement l'essentiel aussi bien qu'elle ne figure ici comme les deux précédentes que pour servir d'éclaircissement et de comparaison plus en général. Il faut donc remarquer tout d'abord que cette pierre est la seule qui soit encore à sa place primitive — ce qui ne peut même se dire — en toute rigueur des pierres de Jelling et de celle du roi Sven à Danevirke —, et dans

l'entière disposition antique, à savoir, la septième
pierre d'une rangée qui s'étend, à partir d'une
Colline (en face [illegible]), jusqu'à une autre semblable située, lesquelles
Collines semblent incontestablement faire partie
du monument. De la dernière Colline on aperçoit
Jelling, ce qui pouvait bien n'être pas un
hasard. Ajoutons qu'à Bække on a déjà trouvé
une pierre runique qui parle de trois hommes
qui élevèrent la colline de Thyra (et à un
mille plus au sud-ouest, à Læborg encore une en
Commémoration de Thyra). La tradition, connue
encore au pays, de la pierre que Harald, dit à la dent
bleue, voulut transporter à Jelling mais qu'il dut
laisser là, ce que Saxo a déjà recueilli,
se retrouve dans l'extrait latin du 14ième siècle
de son histoire danoise, avec la remarque, que
cette grande pierre resta „in Campo Bekky",
au Champ de Bække." merveilleuses Traditions!
Et monuments superbes, qui portant la pensée
vers Jelling ainsi que [illegible]
le sud et l'ouest, se rencontrent d'une manière

de la pierre de Haverslund

~~étrange~~ ~~étonnante, ici où tant de choses où~~
~~comme~~ ~~un caractère~~ s
~~[illegible]~~ ~~parlent~~..

Dans un rapport intime à Thyra et à l'ancienne demeure des rois à Jelling, se trouve une famille, les „Hrafnunger", (analogue à Skjoldunger), dont le nom de race se trouve au moins sur la susdite pierre de Bække, comme sur celle de Læborg, attendu qu'elles dérivent, l'une en partie l'autre entièrement d'un membre d'elle. Or le nom, qui sur la pierre récemment trouvée de Bække, se trouve en tête de l'inscription c'est précisément le nom primitif de cette race du côté des femmes. Voila donc qu'à côté de la race royale, cette inscription unique nous transmet la mémoire d'une autre famille considérable, liée intimement à elle et demeurant non loin de Jelling.

Enfin le nom de la femme, pour qui une ~~noble~~ (filiale et) main tendre érigea ce monument, reparu et compris aujourd'hui après des siècles, est également célèbre dans les histoires traditionnelles. Ce n'est pas à dire que VIBURG soit ici la vierge guerrière de Saxe, Vebjorga (lib VIII au commencement du récit des dispositions de la bataille de Bravalle), mais c'est toujours le même nom, et VIBURG à travers les suppositions, nous montre du doigt le passé — .

Il a été montré, dans ce qui précède, que la pierre de Haverslund a une singulière importance, en ce qu'elle contribue essentiellement à marquer la marche qu'a suivie le développement des inscriptions runiques, comme monuments. Mais c'est assez curieux qu'en répandant de la lumière sur l'histoire des inscriptions runiques, elle éclaircit en même temps et non dans son moindre degré, l'histoire de la runographie, en ce que cette pierre, et parmi celles du Slesvig, elle seule, se trouve parmi les premières dont il soit fait mention, lorsqu'après 1550 on eut repris l'étude scientifique des monuments runiques, et qu'elle a toujours été l'objet d'un certain intérêt.

A travers tout ~~notre~~ le moyen âge, il règne ~~a~~ pour ainsi dire, un ~~un profond~~ silence absolu sur les pierres runiques du pays, ce qui compte même pour les endroits où l'on ne s'y attendrait guère. Cela peut sembler étrange ~~mais d'un côté~~ peut-être la raison, ~~peut être la raison~~ était-elle qu'on ~~… qu'elles étaient~~ les regardait (et de droit) comme généralement connues, ou bien,

que sous le nouvel ordre des choses, si différent de l'ancien temps, on les rencontrait avec dédain et non sans quelque défiance. De ce silence il faut ~~néanmoins~~ pourtant excepter Saxo qui fut ici comme toujours seul parmi tous et auquel ~~on peut~~ s'applique encore à cette occasion le mot si vrai de Geijer: "Saxo ensam gäller för många". Son témoignage principal se trouve au commencement de son Historia danica, si justement célèbre, où il rend compte de ce qui lui a servi de guide. Voici ses propres paroles: "Nec ignotum uolo, Danorum antiquiores, conspicuis fortitudinis operibus editis, — non solum rerum a se magnifice gestarum titulos exquisito contextus genere, veluti poetico quodam opere, perstrinxisse, verum etiam maiorum acta, patrii sermonis carminibus vulgata, lingua sua literis saxis ac rupibus insculpenda curasse." Comme souvent chez Saxo les termes vont ici dans le grandiose mais c'était coutume chez lui de traiter avec enthousiasme les riches souvenirs nationaux qu'il avait

recueillis avec soin, tels qu'ils existaient encore dans la seconde moitié du 12e siècle ou tels qu'il pouvait encore les retrouver. Et si même Saxo ne relève pas spécialement certains monuments — l'impression de leur existence multipliée dans le pays, dont il est visiblement pénétré, n'est certes pas d'une moindre importance. Pour ce qui est de les soumettre à un examen général, il ne pouvait le faire, ~~comme on le voit~~, attendu, ce qui est constaté par beaucoup de faits, qu'on s'en était déjà alors emparés pour l'usage des églises et autres édifices ou les avait d'autre manière éloignés et maltraités.

Dans le siècle suivant, où il y eut une décadence générale, la chétive littérature ne fut guère en état d'entamer beaucoup de discussions 1)

---

1) Une remarque d'un chroniqueur suédois, Erici Olai du 15 siècle: „gesta sua charactere quodam litterarum lapidibus inscribebant" etc. (dans „historia Suecorum Gothorumque", 1654, pag. 7.) prouve pourtant, quelque courte qu'elle soit, que les pierres runiques furent remarquées. Et ce qu'un seul homme exprime ainsi accidentellement était ~~pourtant~~ nécessairement observé par beaucoup d'autres.

surtout ~~ce qui concernait~~ pour des questions de cette nature. Ce qui prouve, cependant, combien en vérité, était enraciné cet ancien usage des runes, c'est que même en disparaissant, comme un reste chéri du passé, qu'on n'abandonne qu'à regret, elles continuent de s'employer, en harmonie ~~[illegible]~~, avec les temps changés, tantôt comme inscriptions sous un aspect nouveau, sur des pierres, tantôt, comme jadis, de bien d'autres manières, à travers tout le moyen âge. Plus tard nous y reviendrons, ici il suffit de dire que cela eut lieu même tard dans le 16e siècle. 1)

---

1) Christiern Petersen, s'il n'a laissé aucune notion comme Erici Olai, s'est pourtant servi du mot „rune", en même temps que d'un monogramme où l'on voit distinctement des runes.

Par cela même que la connaissance des runes n'avait pas encore disparu, ~~on avait~~ la condition directe s'y trouva pour que, sans difficulté, elle pût renaître sous une nouvelle forme au souffle vivifiant du courant introduit alors dans tous les rapports par la réformation de l'église. Aussi cette renaissance eut bientôt lieu, et la connaissance traditionnelle continuera sa route sous les auspices de la science.

Ce qu'on rencontre d'abord, et qui fait foi ~~de ce qu'on s'occupait~~ des recherches faites ~~en~~ ce sens, c'est, que Jens Bilde, 1560–71 bailli du roi à Gulland, 1556 communiqua à un étranger 2) un alphabet runique.

---

2) à l'Anglais Dan. Rogers — quelque temps envoyé ici de son pays — qui ensuite le communiqua à Phil. Marnix (St Aldegond): 1561 Rogers reçut un autre alphabet du chancelier danois (sans doute ~~–~~ Ant. Bryske ou Joh. Friis). Les deux alphabets sont conservés, joints à un écrit „De literis et lingua Getarum sive Gothorum" d'auteur inconnu, mais que publia ~~–~~ Bonav. Vulcanius à Leyde 1597 en y joignant ses „Specimina variarum linguarum" — Sans doute les ouvrages des frères Joh. et Olaus Magnus „De regibus" et „De gentibus universi septentrionis," publiés à Rome 1554 et 1555, avaient eu quelque retentissement ~~en~~

appelant ainsi l'attention de l'Europe sur les runes et leur usage, (voir pour le premier 1,7 et pour le second 1,16–20). Sous ce rapport ces ouvrages furent utiles au progrès de la runographie, à l'étranger, ce qu'on ne tardait pas d'apercevoir ~~Chez nous~~ En Danemark où on n'en pouvait rien apprendre, qu'on ne sût d'avance.

à ce qu'on sache c'est en 1560 qu'une pierre runique particulière se trouve pour la première fois mentionnée. Ce fut la pierre d'Ulstrup (près Randers) aussi nommée pierre de Grøndal — laquelle existe encore bien que dans un état de vétusté. Sans aucun doute c'est d'elle qu'il s'agit déjà dans une relation confuse qui parle d'une pierre —

portant une singulière écriture, laquelle a été vue 1503 à Grondal près d'Ulstrup et qui fut censée contenir une prédiction. Et c'est encore en vue de cette prétendue prédiction (dont l'idée s'est du reste conservée jusqu'à un temps plus récent) que Rasm. Glad dans sa collection de poésies latines „Bucolica" d'une manière assez claire ~~et distincte~~ parle de la pierre de Grondal.[1]

---

1) Cet écrit parut à Wittenberg 1560 avec une dédicace au roi Frederik 2 par Mélanchthon, écrite quelques semaines avant sa mort, de sorte qu'elle est peut-être le dernier (morceau) imprimé qui soit venu de lui. Pourtant il n'y parle point de la pierre runique; ce que l'auteur en dit, ne peut non plus se comprendre, à moins qu'on ne connaisse la pierre et son caractère.

Non pas pourtant, qu'il ait compris l'inscription, — cela ne pouvait être ; sa description en est plutôt respectueuse et pleine de pressentiments, telle qu'on pouvait l'attendre de la première mention faite d'un vénérable monument, qui visiblement a quelque chose à vous dire sans qu'il soit possible de le déchiffrer. En 1566, une grande et imposante pierre runique, jusque là placée sur la colline de Keise, dans la paroisse de Haarlef près Kjøge, fut transférée à la cour du château de Tryggevælde, d'où elle prit plus tard son nom de pierre de Tryggevælde (ou quelquefois de Vallö) Cette translation peut être regardée avec raison comme une preuve d'une attention plus générale. 2), d'autant plus que le bailli qui la

....

2) Nous allons noter ici un exemple décisif, bien qu'il soit d'un temps un peu plus tard et après la seconde mesure importante que nous allons tout à l'heure mentionner. C'est qu'en 1588 Ar. Huitfeldt montra cette pierre runique à Dan. Rogers et lui donna un dessin de l'inscription. Celle ci, comme „inscriptio Tiraquelli" (où l'on ne saura pas trouver le véritable nom danois si expressif pourtant) fut encore publiée parmi les susdits „Specimina" de Vulcanius, pourtant seulement en 1597 et après que les inscriptions de Jelling avaient déjà paru en Danemark.

et de la Runographie.

faisait faire, était un homme inconnu aujourd'hui, et que la pierre de Tryggevælde à part soi et par rapport à l'endroit, où elle était primitivement ne pouvait manquer d'éveiller un certain respect, n'eût on même que les plus vagues notions sur son origine et sa valeur historique.

Enfin en 1586 les pierres runiques de Jelling devinrent un objet plus général d'attention, autant quant à l'étude, que par rapport à leur conservation, [illegible] d'efforts antérieurs [illegible] — et surtout ce fut alors qu'on commença sérieusement à introduire les inscriptions runiques dans la littérature.

C'est le célèbre Kaspar Markdanner, bailli à Coldinghus, à qui revient l'honneur d'avoir retiré les pierres de Jelling de la cachette, où elles étaient enfouies, sinon tout à fait oubliées [1])

---

1) Sous le nom de „Hovdingsborg" existait depuis longtemps près du presbytère de Jelling, un édifice particulier, reste de l'ancien château royal, et qui servait

à loger les rois à leurs voyages. En 1673 le feu y prit et il ne fut plus rebati tandis qu'on disposa, dans le presbytère même, quelques chambres pour la réception du roi. Wordingsborg servit pour la dernière fois en 1669, lorsque Christian 5, alors prince royal, vint y loger, pourtant ce prince ✗✗ revint encore à Jelling en 1687, ainsi que Frederik 4. en 1721 et toujours suivant l'ancien usage.

Une tablette dans l'église de Jelling nous apprend, qu'en 1586 il fit déterrer sur le cimetière et relever la grande pierre runique. Il n'est pas (la) question de l'autre pierre, par la raison, sans doute, qu'elle n'était ni assez grande ni assez pesante pour avoir pu s'enfoncer beaucoup dans la terre et qu'elle était facile à mouvoir. Cependant, il est certain qu'elle a en même temps éveillé l'attention car dans quelques notices contemporaines d'Arild Hvitfeldt (Ms. Arnémagn. N° 22 fol.) où son inscription se trouve, elle est nommée « la pierre près de la porte de l'église," et les deux inscriptions, celle de la grande pierre comme celle "in parvo lapide", parurent aussitôt 2)

---

2) Au fond il importe peu de savoir si une pierre runique a été ~~[illegible]~~ mentionnée plus tôt ou plus tard puisque chacune d'elles témoigne parfaitement de son âge et de son authenticité. On n'en parle ici expressément que parce que les prétendues circonstances à Jelling ont été dans les derniers temps assez mal interprétées. M. P E Müller, qui a tant mérité de l'ancienne histoire et de celle du nord, surtout par sa critique et ses considérations sur les sources, faute d'avoir connu la susdite notice, s'est laissé aller, dans ses „notæ uberiores" à l'hist. dan. de Saxo (vol., pag. 193) (publié 1858) à avancer une assertion complètement erronée à propos de la petite pierre de Jelling, — peut-être en cela induit en erreur par Gram et Dahlmann.

(n'est pas le seul

~~...~~ ——— Ce témoignage, du reste suffisant, du 16e siècle, il y en a bien d'autres encore du même temps, lesquels, si on ne les connaît ~~directement~~ pas, se peuvent lire dans Wormii Monumenta Danica, 1643. La principale raison de l'assertion de M. Muller se trouve ainsi écartée. Quelques autres, fondées surtout sur ce que l'inscription ~~[illegible]~~ ne concorde point ~~[illegible]~~ avec les textes des chroniqueurs bien plus récents, disparaissent comme insignifiantes. Il y a à cela une raison plus profonde ~~[illegible]~~, c'est la connaissance fort imparfaite des monuments runiques et de leurs rapports. Avant de les juger du point de vue historique il faut les juger d'après les figures et le langage. Voilà précisément pourquoi Muller s'est trompé ici comme ailleurs, — plus en général —, où il a voulu prouver quelque chose par la langue, mais celle-là devant être comprise ici d'une manière plus sérieuse et plus intime, il lui est ~~[illegible]~~ de dire quelque chose qui est arrivé, non seulement insoutenable mais encore impossible.

et de la Runographie.
dans un écrit que le savant Henr. Rantzau faisait publier 1591 par Lindeberg, concernant les événements mémorables, arrivés en Europe 1586–91 1)

---

1) Ce livre est publié 1591, 4to, „ex instructissima bibliotheca Henrici Ranzovii," et, on ne s'attend guère à y trouver les susdits éclaircissements importants, attendu que (de fait) il porte le singulier titre suivant: „Historica rerum in Europa ab anno 1586 usque ad 1591 gestarum narratio, quarum eventu maxime memorabili principum in astronomica scientia virorum — Dni Henrici Ranzovii — et aliorum de anno illo etc. 88 praedictiones astrologicas re comprobatas ostenditur." — 1591 And. Vedel à Ribe publia également pour la première fois, son recueil de chansons danoises, et dans les introductions, placées en tête de chacune d'elles, il a souvent essayé d'établir un rapport, entre des pierres runiques spéciales et les traditions conservées dans la chanson. Encore il est à remarquer qu'Arild Huitfeldt mit les caractères runiques, l'antique écriture du pays, en tête du 1 Tome de sa Chronique du royaume de Danemark" (1603). En les offrant ainsi comme à une imitation plus générale, il semble avoir exprimé une belle pensée qui n'a guère été imitée

On y tache de déchiffrer les deux inscriptions auxquelles se trouve joint un dessin assez bien exécuté des Collines et de l'entourage en général. Celui-ci n'est pas sans quelque valeur, même aujourd'hui, puisqu'il présente la disposition des pierres à l'entour, que les temps n'ont point épargnées, et notamment au haut de la plus petite colline, une fort grande pierre, dont il est dit expressement, qu'elle n'était guère moindre que la grande pierre à inscription. Quant à la question de savoir laquelle des collines est celle du roi, laquelle celle de la reine, il n'en est rien dit de sorte qu'on n'a aucune notion certaine à cet égard, bien qu'il semble le plus naturel d'attribuer à Gormon la plus grande Colline, celle qui regarde le nord, et à Thyra la moins haute, et qui regarde le sud, son pays natal. Lindeberg fit aussi insérer le susdit dessin, des pierres de Jelling, suivi des renseignements les plus nécessaires, dans un écrit qu'il nomma „Hypotyposis arcium, palatiorum, librorum etc. ab Henrico Ranzovio conditorum", non pas pourtant dans la première édition de 1591, mais lorsque cet ouvrage parut la seconde fois, en 1592. A l'égard d'un plus grand projet qu'avait H. Rantzau,

par rapport aux "lapides talibus caracteribus insigniti" (remarquables)

il est également question de la pierre de Haverslund comme d'un ~~monument~~ pierre runique du Slesvig portant une écriture semblable. Elle se trouve est il dit p. 123, "in loco dicto Ammervad" (autrement Emmervad, dans la paroisse de Vedsted, qui touche à celle d'Øster-Lyggum) "ubi ultra hominum memoriam maximum commissum est prælium, in cuius rei memoriam ibidem collocatus est." On en parle dans les mêmes termes dans "Chersonesi cimbricæ nova descriptio" de H. Rantzau (de 1597, imprimé d'abord dans monumenta inedita de Westphalen, Tom. 1. 1739, p. 63–64),) seulement avec la remarque qu'elle se trouvait au champ de Haverslund, on y trouve également un dessin, (placé là sans doute par l'éditeur ou après Arnkiel, dont nous parlerons plus tard), mais on n'y ~~est~~ fait aucune observation sur le temps. La bataille dont il est question fut livrée en 1420, et sans se rendre compte du caractère et de la période de l'inscription, on la rapporte simplement à l'évènement le plus connu de la contrée, supposant que le monument ne pouvait provenir de moins et qu'il y fallut nécessairement un fait historique de cette espèce.

— O. Worm, qui déjà en 1628 avait publié un traité spécial sur la pierre de Stró en Scanie et en 1636 un semblable sur celle de Tryggevælde, reprit encore la pierre de Haverslund parmi „Ripensia" dans ses „Monumenta danica" 1643 — œuvre, où, pour la première fois toutes les inscriptions runiques alors connues, sont réunies et examinées. Le lieu est justement indiqué, mais la seconde rune est omise, à ce qu'il semble comme une prétendue correction. Worm évita, ~~comme~~ on le pense bien — de ramener l'inscription à ce temps si récent, mais non pas de la mal entendre et de la référer à des personnages ~~[illegible]~~ positifs et historiques. Inclinant plus à ne pas lire l'inscription ~~comme~~ en deux mots, comme s'il y avait Dominus Rulfer," il veut bien qu'il n'y ait ~~mais comme~~ ~~[illegible]~~ qu'un seul mot; — néanmoins il se ravise aussitôt, et suppose, que peut-être pouvait-il y avoir Hær. Rolfs" dans le sens „hoc in loco fuit vel" vicit exercitus Rolfonis". Cela est évidemment tout à fait arbitraire, — pour ne parler que de cela — puisque ce qui y est, y est clairement au nominatif. Toutefois on ~~trouve~~ a ~~bien~~ vite sous la main, qu'il pouvait bien

ici être question de Gange-Rolf, „quem Norvagi suum, exteri Danum vocant," qui au dire des annales, environ 900 partit „e Dania" avec une grande flotte, conquit „Neustriam Franciæ", et fut aïeul de Guillaume le conquérant etc. Cette pierre „tippus" aurait donc été posée en sa commémoration, „vel quod eo in loco exercitum collegerit et lustraverit, vel quod inde non procul classis suæ stativa habuerit". Quelque bien et facilement que cela semble s'arranger, on finit pourtant par dire que l'inscription pourrait au besoin également s'appliquer à „Heriulfer Hornbrioter", qui du temps de Halfdan dit le noir, de la Norvège émigra en Suède et vint ensuite occuper le pays des deux frontières, ~~[illegible]~~ auquel il donna son nom et qui encore aujourd'hui se nomme Herjedalen. Il est évident que bien qu'il n'y ait rien à redire par rapport au temps auquel on reporte le monument, il n'y a pourtant pas la moindre

raison pour penser ni à l'un ni à l'autre des susdits hommes historiquement connus.

Il est arrivé ici à Worm, ce qui arrive toujours, lorsqu'on quitte la base solide de la grammaire, et celle de l'histoire, plus sûre encore, c'est qu'alors l'arbitraire et la crédulité l'emportent.

Après lui c'est Danckwerth, qui parle de la pierre de Haverslund, (dans Landesbeschrei=bung 2. 74., 1651), et il la désigne fort justement comme une „lapis loquens" avec „alt-gothische oder jütische Buchstaben". Il se réfère à la lecture de Worm et à l'explication de „Rolfs Hær", mais ensuite il invente lui même, lorsqu'il ajoute: „Zwar dass dieser Rollo aus des Hertzogthum Schleswich oder Süder-Jütlandt hergewesen", et que cela se voit par la circonstance, que les armes des ducs normands ~~ayant~~, deux lions, concordent avec celles des Slesvig, ~~qui était la même chose (a~~ (Les armes de Danemark raccourcies). Dans toute son incertitude, Worm n'avait pourtant pas quitté la juste période, Danckwerth confond

comme on le voit, l'ancien et le nouveau, et cela au point même de dire, que l'inscription pourrait bien, selon l'avis de quelques uns, provenir des temps des rois Erik et Abel, c'est à dire du milieu du 13e siècle. — Avec plus de lumières, sinon avec plus de profit réel, la pierre de Haverslund se trouve encore traitée par Tr. Arnkiel dans son œuvre „Cimbrisches Heydenthumb" (1703), designée ainsi habituellement par les substantifs du très long titre. L'inscription est ici (v. 3, 332) pour la première fois justement rendue, à savoir avec la seconde lettre jusqu'ici negligée. Avec raison on appuie sur le fait que la pierre est placée „an der Heerstrasse", „mitten auf dem Weg", ce qui harmonise avec la nature du monument et sa destination primitive. Et cet emplacement a toujours fait que ce monument a été ~~spécialement~~ vu d'une foule de gens, ce qui est constaté par grand

nombre de témoignages et de mémoires avant et après le temps d'Arnkiel, sans parler des soi-disant traditions obscures du lieu. Arnkiel répète l'avis de Danckwerth, de Rolf parti de Slesvig et des deux lions etc., mais il ne laisse pas de le développer davantage et d'y mettre du sien sur le parentage danois de Rolf etc. Il incline à croire pourtant, que c'est du roi Rolf Krage qu'il est question ici, et que le nom de Rolf et celui de „Heirulf" sur la pierre reviennent au même. À cette occasion il ajoute différentes remarques, lesquelles, comme l'œuvre entière, prouvent bien un certain savoir, ~~mais~~ ~~savoir~~ nullement gouverné (il est vrai, mais) qui pourtant lui fait éviter la faute de Danckwerth, d'admettre comme possible un temps beaucoup trop récent. La faute qu'il commet, à savoir d'adopter un temps trop reculé, est bien moindre puisqu'elle ne choque pas si fort le caractère du monument.

10. Er. Pontoppidan, qui occupe une grande place dans la littérature historique du pays, entre dans une nouvelle voie, ~~et~~ qu'on ne doit ~~pas~~ non plus perdre de vue; ~~en ce que~~ s'appliquant moins à l'étude spéciale de la pierre de Haverslund, il cherche plutôt de la faire servir à l'appui de son traité encore aujourd'hui connu et important sur „le sort de la langue danoise et son état passé et présent dans le Jutland méridional et la principauté de Slesvig" (Oeuvres de l'académie des sciences à Copenhague. 1. 1745), traité qu'il écrivit ému, bien humainement parlant, de tout ce qu'à cet égard il avait appris tant de l'histoire que de sa propre expérience, — et loin de pouvoir pressentir, ce que le temps à travers un siècle ~~entier~~ allait continuellement amener. Quant à l'inscription, il l'a donné juste, sauf le dernier caractère et il s'en tient aux avis de ses prédécesseurs, toujours pourtant quelque peu nonchalamment, en poursuivant son but particulier. Voici ses

propres paroles. P. 62: Soit qu'il s'agit ici du roi Rolf, surnommé Krake etc. — ou bien des célèbres chefs normands Rollo etc. — ou ~~peut-être~~ de quelque autre dans les temps plus récents, qui se sera nommé Herr Ulf etc., et qui n'aura pas été précisément roi ni chef de guerre, mais quelque autre brave homme de la contrée, cela revient absolument au même pour mon compte, pourvu que l'usage de la langue danoise soit manifestée par les caractères runiques ou gothiques, qu'ont en commun ~~tous~~ les trois peuples du nord et qui ne se retrouvent plus au delà des limites ~~———~~ présentes et passées de leur langue. En poursuivant cette "plaidoirie" sur une page et demie, il plaint seulement qu'il ne se trouve à Slesvig qu'une seule „lapis loquens" — pour nous servir de l'expression de Danckwerth. — Le présent écrit démontre, quelle multitude de

monuments runiques le Slesvig réellement possède aujourd'hui, provenant de tous les âges et naguères pas même soupçonnés et il sera facile de juger combien était juste la pensée de Pontoppidan et combien elle était encore plus energique qu'il ne ~~le~~ pouvait le ~~même~~ concevoir par les connaissances incomplètes de son temps. —

Dans un esprit semblable la pierre de Havers=lund fut encore mentionnée 20—30 années plus tard par M. J.A. Dysset qu'une longue expérience personnelle avait familiarisé avec le pays et les rapports. Ce fut dans son ouvrage intitulé « Forsög til en indenlandsk Reise » (Essai d'un voyage au pays de Danemark) composé en 1763, publié en 1774., ~~qui témoigne de l'intelligence et de l'esprit de son auteur~~. ~~Il~~ L'auteur ne pouvait avoir d'opinion à lui sur le monument, mais il avait le sentiment de son âge vénérable et de sa haute importance en même temps qu'il voyait clairement que le pays de près comme de loin et sans aucune raison historique fut partout traité au rebours de son caractère national et local. Nous n'allons

pas ici reproduire en détail le tableau qu'il en fait (p. 13–17 et 17–20) sans être aveuglé par aucune passion ni emporté par les mouvements d'un temps de révolte; telle n'est pas sa manière. Mais en parlant de la pierre de Haverslund il en fait l'application dans sa peinture émouvante lorsque, en souhaitant ardemment que l'ordre soit mis enfin à cette véritable disproportion, il formule ainsi ses paroles: « Que le roi qui entreprendrait cet œuvre mériterait un monument plus superbe que la pierre unique et que le nom du ministre qui le réaliserait serait digne de vivre à côté de celui de „Tiseiruulfr"

Ajoutons enfin qu'une notion en seconde main, concernant cette inscription, par M. M. J. Arndt, qui avait vu et examiné beaucoup de choses analogues, se trouve insérée dans "Antiqvariske Annaler" I0. (1812, p. 335), reste à savoir si elle y est complète et bien rendue.

L'exposé qu'on vient de lire du grand nombre d'opinions diverses qui ont été avancées à propos de cette pierre runique, depuis que — parmi les premières — elle fut soumise à la discussion, témoigne de la marche qu'ont suivie les connaissances sur le domaine des runes. Encore que celles-ci soient ~~ici~~ distinctes ici et peu nombreuses et que le sens ne semble guère se pouvoir mal interpréter, cependant en admettant tout d'abord un temps récent, tantôt on a conclu qu'il fut question d'un personnage historiquement fort connu — abandonnant ainsi la juste période, tout en la voulant maintenir — tantôt on n'a exclusivement pensé qu'aux attributions et à la signification au lieu de faire la part également des deux questions. Avec cela

On a même cru pouvoir tout simplement lire la dernière rune comme un S.
La lecture voilà le principal ~~et~~, elle ne se détermine que d'après les figures. — et ici il n'y a distinctement qu'un seul mot sans nulle flexion dans sa plus simple forme; vient ensuite le contenu — qui est ici tout uniment un nom d'homme, le nom d'un homme même inconnu aujourd'hui, mais qui selon la nature des circonstances a dû être un des personnages les plus importants et les plus considérés du pays. Si de cette manière un éclat emprunté vient à s'éteindre, certainement que le véritable, le bien plus grand se maintient à savoir

que dans cette pierre runique, les danois possèdent un monument de la plus haute antiquité, lequel appartenant en propre au pays et à la contrée, contient la langue mère dans sa forme la plus anciennement connue, sans nulle atteinte d'une innovation quelconque et dont le caractère immédiat et primitif le met au dessus de tous les monuments du même genre trouvés jusqu'ici dans le pays.

2.

Pierre runique, trouvée au sud de la ville de Slesvig, provenant d'Asfred („Osfred").

Ce ~~vénérable~~ monument qui contient une des plus grandes inscriptions runiques qui se soient conservées jusqu'ici dans le Slesvig et que nous plaçons ici le prémier tant à cause de son haut âge que parce qu'à plus d'un titre il est le plus important, parut au jour l'an 1797. Il fut trouvé dans cette anse de la rivière de la Slie qui à l'est de la ville de Slesvig descend vers le sud et par une an=cienne dénomination danoise encore usuelle partout dans le pays, s'appelle „Noret". Cette anse qui s'étend à peu près dans la longueur d'un quart de mille, a au milieu de sa longueur un rétrécissement, pourquoi sa partie supérieure s'appelle Haddeby, nom de la paroisse et de l'église, tandis que la partie inferieure a reçu son nom de la ville de Selk. Dans cette dernière partie

de l'anse, à gauche, près de la côte en face
de la maison Megger dans la ville de
Vedelsprang (moins justement nommé Videlsprang)
la pierre fut trouvée, brisée par le milieu
mais pourtant peu endommagée. Dans un
temps récent, à ce qu'il semble, elle aura
été placée dans l'eau, pour servir à marquer
le gué — à — l'endroit le
plus resserré de l'anse. Quant à son emplacement primitif
comme monument il n'a pu être que sur
une des collines ou buttes au sudouest de
Vedelsprang. Dans son entier elle a une
longueur de 3¾ aunes sur 1 aune de largeur,
les caractères de la ligne supérieure sont hauts
de 6 pouces et ceux de la ligne au dessus de 5,
tandis que les derniers caractères dans cette ligne
ainsi que ceux du bord ne sont hauts que
de 4 et 3 pouces. Le dessin ci-joint présente
l'aspect de la pierre et de son inscription.

~~Voici~~ Cette dernière, conçue dans l'ancien idiome du nord, donc en véritable ancien danois (old-dansk), la voici rendue en onciales latines:

ASFRIÞR : GARÞI : KUMBL · ÞAUN (ce mot se trouve sur le bord)
AFT : SUTRIGU : SUN SIN : AUI : KNUBU (SUN-KNUBU sur le bord)

---

1) Quant à l'emploi ici du chiffre A nous renvoyons à AUI où la raison se trouve expliquée. — La rune qui marque K, est ici, pour plus de clarté, rendue par G, comme déjà p. et , dans les mots où ce caractère convient. — La raison pourquoi „Osfred" a trouvé place dans le titre, se verra à la fin de l'examen de cette inscription.

Sur le territoire danois l'ancien idiome ne s'est conservé que sur les pierres runiques, qui cessèrent vers le commencement du 11e siècle, puisque la langue déjà alors et avant que l'écriture, à proprement parler, eût pris naissance, commença visiblement à se modifier et à revêtir la forme primitive de la nouvelle langue, (tandis que l'écriture runique fut pendant longtemps de quelque usage, modifiée selon le langage varié de chaque période). Ceci est un fait auquel nous reviendrons plus tard. En Suède les pierres runiques sont également les seules sources de l'ancien idiome, avec cette différence que là, cet idiome s'est maintenu à travers quelques générations de plus et que les pierres runiques où il faut le chercher, bien que plus nombreuses que celles du Danemark, ont pourtant un caractère qui prouve qu'elles ont subi l'influence des changements amenés par les temps d'alors environ de 1025-1125. Voilà pourquoi, en expliquant ces inscriptions ainsi que les danoises, il importe de ne pas perdre de vue

comment ce même idiome, employé d'abord sur les pierres runiques dans la forme la plus primitive que nous lui connaissions, plus tard apparut et se développa, soit en Norvège — où les pierres runiques sont en petit nombre et peu importantes — dans les anciennes lois provinciales et, pendant le 13e siècle, dans quelques productions litté=raires ; soit en Islande — où les inscriptions runiques sont plus récentes — dans une littérature magnifique d'une vaste étendue, qui à partir du commencement du 12e siècle embrasse une longue période — tout en conservant intacte l'ancienne langue du nord. Il ne faut

point croire pourtant que l'islandais [1] ait pu adopter

---

[1] Nous allons nous servir de cette dénomination toutes les fois qu'il sera question ici de l'ancienne langue non seulement en Islande mais aussi en Norvège. Dans des temps récents elle est insensiblement devenue nécessaire en Danemark de même qu'elle est parfaitement légitime. Il est vrai que l'Islande en son temps fut en grande partie peuplée par la Norvège et que parmi les récits mythiques et les souvenirs historiques qui s'y trouvent conservés, beaucoup sont norvégiens — ou comme s'exprime Snorre dans la préface de son "Ólafs saga hins helga", pbl. 1853, en parlant des sources d'où il l'a tirée — "venues de l'étranger", mais cela compte naturellement pour bien des choses (à partir de l'Edda) même dans une plus vaste étendue. D'ailleurs l'Islande a mis du soin à tout conserver tandis que la Norvège non seulement cessa de contribuer à la littérature dès le commencement du 14e siècle, mais que vers cette époque — à savoir un demi siècle avant l'union de ce pays avec le Danemark, l'ancienne langue déjà fortement altérée finit par s'y dissoudre.

provenant d'Asford – (Osfred)

ou conserver chaque particularité qui se trouvait dans l'ancien danois, ou langue runique comme on pourrait assez justement l'appeler – c'eût été impossible ; d'abord la distance était trop grande et d'ailleurs l'usage de la langue runique avait déjà cessé en Danemark tout un siècle avant que la littérature eût commencé en Islande. Encore moins l'islandais a-t-il pu recueillir en soi et conserver toute la masse des mots danois, les dialectes tant du Slesvig que du Jutland et des îles en démontrent aujourd'hui même le contraire ; mais en servant d'organe pendant longtemps à une littérature excellente et variée cette langue a pu atteindre ~~à une richesse et~~ au perfectionnement qui le rendra nécessaire d'y recourir dans toutes les recherches un peu profondes qui concernent le sort et le développement de la langue mère.

Or, par rapport à ce que nous venons de dire, la présente inscription runique rendue en islandais sera ainsi conçue:

Asfredr gördi kumbl þau eftir
Sutrig (Sadreng) son sinn á vignipu (ou: vignúpi)

Asfred érigea ces monuments-ci sur la sainte colline (la colline consacrée) en souvenir de son fils Sutrig.

Remarquons toutefois que la forme de la langue islandaise peut être rapprochée d'avantage de l'ancien idiome danois (old-dansk), qu'on ne l'a fait ici, ne se servant que de l'écriture généralement adoptée, et que le danois actuel n'en est pas si éloigné qu'il pourrait sembler au premier abord. Cela ressortira d'une analyse détaillée des mots de l'inscription.

ASFRIÞR est un nom d'homme, isl. Ásfreðr, Ásfríðr, Ásfreyðr; seulement il est à remarquer que puisqu'en isl. il y a des noms de femme qui se terminent en fríð et fríðr, il n'est pas impossible que celui d'Ásfríð ou Ásfríðr y puisse tenir une place également comme nom de femme, bien qu'on ne sache pas que cela se rencontre nulle part. En runes il sera juste de marquer ce nom par les six caractères ci-dessus placés. Le radical du mot est ÁS, isl. Áss, au pluriel Æsir en danois généralement rendu par „Aser," nom commun qui sert à désigner tous les anciens dieux du nord. Dans Ásfreðr, la seconde partie est visiblement le mot danois „Fred" (paix), isl. friðr[1]

---

1) Lorsque ici et dans la suite le mot islandais est mis à côté, bien que le mot, comme le prouve l'exemple ci-dessus, soit assez connu et usité en Danemark encore aujourd'hui, la raison est que dans l'islandais l'ancienne forme est présente encore et généralement à la portée de tout le monde.

encore que dans le courant des âges ce mot se soit écarté de sa signification primitive et que dans l'usage on le regarde plutôt comme terminaison, (même comme telle la fin du nom de femme pourrait convenir). Comme radical dans les noms d'homme AS paraît fréquemment sur les pierres runiques danoises, à savoir: sur la grande pierre de Skjern il y a USBIARNAR (au génétif, nominatif isl. Asbjörn), sur celle de Virsted ASRAÞR, sur la pierre d'Aars (près Nibe) ASUR, sur celle de Röminge (aujourd'hui à Kjertemin de) ASGAUS (au génétif), sur la pierre de Falster (aujourd'hui à Copenhague) ASKL — où paraît visiblement le nom plus récent Axel — et sur la grande pierre d'Aarhus ASLAKR; sur la pierre de Gunderup (la moindre) ASULB (regi „d'après"), sur celle de Ravnkilde (au presby=tère de Tisted près Hobro) ASGUTR, sur la pierre de Sandby (à l'église près Ringsted ASKL — comme sur celle de Falster —, et sur la pierre d'Aarhus

provenant d'Asfred („Osfred")

(la moindre à l'école de la cathédrale) ASGAIR 1) lequel nom — bien que L puisse être la finale —, se retrouve sans doute dans ISGI, régi „d'après", sur la pierre de Ravnkilde, où ce nom, probablement à cause du fréquent usage apparaît dans une forme un peu dissoute d'où viendra plus tard Esger, Esge, Eske); enfin ~~il y a~~ sur la pierre d'Ålsted (près Sorö) ESKIL apparaît également avec quelque changement. Outre cela on trouve sur la pierre de Sjöring le nom de femme ASA qui touche au radical; — c'est le nom qu'on a attribué à la mère du roi Sven, dit à la barbe fourchue, mais l'usage s'en retrouve longtemps après, ainsi visiblement par exemple encore en 1400 dans la forme „Ose".
bien que les pierres runiques qui se sont conservées

1) Sur la pierre de Skjern (la moindre près Randers) se trouve sans aucun doute aussi ASBIAURN, la première lettre est illisible mais S et BIAURN sont suffisamment distincts.

jusqu'à nos jours ne soient guère qu'une faible partie de celles qui couvraient le pays entier vers l'an 1000, les noms d'hommes que nous venons de citer formés avec AS sont néanmoins si nombreux qu'ils font la moitié de tous ceux de la même composition qui se trouvent dans le „Landnámabók" (livre de colonisation de l'Islande) lequel, on le suppose bien, renferme la plupart des noms usités là pendant l'époque des Sagas. De tous ces noms (parmi lesquels le nom de femme Asrun —, qui ne paraît guère qu'en suédois —, est fort remarquable) celui d'ASFRIÞR a sans doute été un des moins communs. Il apparaît de temps à autre sur les pierres runiques suédoises mais en Danemark on ne l'a vu que sur cette seule pierre; cependant là précisément d'où elle provient, au midi du Slesvig actuel on peut désigner plusieurs hommes importants et historiquement connus du commencement du 9e siècle (au début de l'histoire, proprement dite) qui ont

porte. ~~comme~~. cela ne laisse pas d'être curieux et significatif en soi et il le devient d'autant plus que ce nom, qui témoigne si fort de l'ancien culte des "ASer" dans le nord, ne se trouve point dans la littérature islandaise quelque grande qu'elle soit et quelque multipliés et variés que soient les souvenirs qu'elle renferme. D'une manière semblable beaucoup d'autres noms qui se trouvent sur les pierres runiques sont particuliers à elles tandis que quelques uns se rencontrent par exception et rarement, même dans les plus anciens monuments de la littérature islandaise. De même que Hornbori, cfr. p. ainsi le "Durdimm" mythologique dans l'Edda, également dans Völuspá 12., n'est autre chose qu'un simple nom d'homme sur la pierre de Bakke. (la grande près l'église), laquelle appartenant au cercle des pierres runiques de Jelling, dérive d'un temps qu'on pourra historiquement prouver. Ajoutons cependant

que beaucoup de noms sont naturellement communs aux pierres runiques et à la litterature. Si l'accord est évident et intime il vaut la peine également de signaler les différences et les particularités.

Enfin dans les noms-propres de localités: Åsdal (dans le Slesvig et dans le Jutland septentrional), Åsbo, Åsholm, Åsland etc. il y a des vestiges auxquels on peut de bon droit attribuer la même origine qu'au nom qui se trouve sur la pierre runique dont nous venons de parler.

GARÞI en isl. gordi et gerdi, danois "gjorde" (faisait) n'a que cette forme partout. Il se rencontre sur la pierre de Sönderwissing (la moindre près Skanderborg), sur une des pierres de Jelling, sur celle de Tjenneslef (près Sorö) et sur celle de Vordingborg. L'A est même conservé dans la forme du pluriel, ainsi dans GARÞU sur la pierre de Glavendrup, et ni dans l'un ni dans l'autre cas il se fait un changement lorsque dans GAÞU sur la grande pierre de Bække et dans GAÞI

sur la pierre de Worne (près Varde), cfr. p. , le R se trouve omis —, omission qui n'est certainement pas accidentelle, d'autant plus que ces deux inscriptions ainsi que celle de Læborg semblent provenir du même maître runographe habile. Ainsi ces formes de l'imparfait, sans que rien ne l'indique, font supposer un infinitif ayant A dans sa racine — quoiqu'il ne soit pas absolument nécessaire que la seconde rune dans les inscriptions nommées, se lise comme A, cfr p. ; mais il arrive qu'elle ne soit connue par aucune autre pierre runique, puisque les trois fois que cet infinitif paraît, à savoir sur la pierre de Sædinge (aujourd'hui à Næbbelunde près Rödby) et plus tard sur la grande pierre de Jelling ainsi que sur celle de Sondervissing (près Skanderborg) le mot GAURUA se prononce toujours conformément à la permutation qui s'y est accomplie.

Pierre runique trouvée au sud de Slesvig

KUMBL, ou plus souvent KUBL, joint à ÞAUN au pluriel, bien entendu, est l'objet de „faisait", et marque ainsi d'une manière quelconque ce qui est fait en commémoration. Il est commun sur les pierres runiques danoises, moins cependant que SATI STAIN, qui est l'expression la plus ordinaire, mais beaucoup plus ~~fréquent~~ que GARÞI HAUG. Jusqu'ici on l'a presque exclusivement rendu par „colline", ce qui le plus souvent, selon le sens même de l'inscription n'est pas entièrement satisfaisant. Lorsque sur la pierre de Nörre-Naraa il y a NIOUT 1) KUBLS (cfr. p.), la signification de KUBL, ou le souhait qui s'y prononce, qu'il en soit „joui", ne peut être colline que dans le sens de lieu de repos. Mais c'est aussi le seul endroit où cette signification se présente clairement sinon d'une manière indubitable, l'idée d'un monument sépulcral y pouvant également convenir.

---

1) Cfr. Sur la voyelle au milieu du mot, voyez p.

Pierre runique trouvée au sud de Slesvig —

Partout ailleurs KUMBL signifie quelque chose de plus, et c'est le cas dès le commencement dans les inscriptions qui, à cause du contenu, comme celle de Norre-Naraa, sont regardées comme les plus anciennes. Ainsi sur la grande-pierre de Skjern le mot STIN marque bien ce qui est „érigé", et à la fin de l'inscription une malédiction est prononcée sur celui qui „ouvre" le KUBL; mais ce mot n'étant pas seul là mais suivi du ~~[illegible]~~ pronom ÞUSI, qui s'y trouve dans une forme tout à fait déterminée du pluriel, il est clair que si même la signification de „Colline" se conserve et subsiste dans „ouvre", on a pourtant voulu dire quelque chose de plus, et que le ~~signification~~ sens de KUBL, en commençant à prendre une plus grande extension, à côté de colline, renferme ici l'idée de la pierre monumentale. Cette signification étendue se trouve ~~unité~~ fort distinctement dans l'emploi de KUBL sur la pierre de Glavendrup, ~~[illegible]~~

provenant d'Asfred, („Osfred").

(tandis que celle de Tryggevælde, bien que des nombre-des susdites qui se manifestent, pour ainsi dire elles-mêmes comme les premières, ne porte point le mot KUBL, mais „posa" STAIN et „fit" HAUG AUK SKAIÞ). Or, après que dans l'ancienne inscription, pourtant si grande de Glavendrups, sur l'un côté il y a „Que Ragnhild posa cette STAIN en souvenir d'Ale", sur l'autre côté on voit ajouté, que „les fils d'Ale firent KUBL ÞAUSI (» pluriel absolument déterminé) en souvenir de leur père et que sa femme l'éleva à son mari" etc., par où il faut nécessairement comprendre le tout, — les différentes parties qui composaient le monument entier. Parmi les inscriptions, qui, à cause de certains traits et circonstances doivent être rangées après celles que nous venons de nommer, la pierre de Sondervissing, la moindre, près Skanderborg et celle de Skivum, ont, ~~pareillement~~ à l'instar de la présente inscription, KUMBL. [illegible] (partout ailleurs)

c'est ~~la forme de~~ KUBL qui s'emploie), suivi du pronom au pluriel, donc également dans la signification étendue. Par rapport à ce KUMBL sur la pierre de Sondervissing il y a encore à remarquer, que le B y est si petit qu'il a l'air en même temps d'y être et de n'y être pas; du reste on peut supposer que dans KUBL aussi bien que dans KUMBL forme également usitée, quoique non sur les pierres danoises, il y a eu élision ~~[illegible]~~ et KUMBL pourrait bien avoir de l'importance quant à la détermination étymologique du mot, laquelle n'est pas sans difficulté.

Regarde-t-on ensuite les pierres runiques qui, provenant d'un temps plus avancé, traitent décidément de personnages historiquement connus, alors on trouve sur la petite pierre de Jelling que « Le roi Gormon éleva KUBL ÞUSI (au pluriel) en commémoration de son épouse TANMARKAR BUT (voyez p) et sur la grande pierre de Jelling „que le roi Harald pria (« BAÞ") que l'on fît KUBL ÞAUSI en mémoire de Gormon son père etc." Il n'y a que la grande pierre de Söndervissing, laquelle provient de la fille de Ðuva Mistivi, femme de Harald Gormsson dit le debonnaire, qui dit KUBL sans le pronom, de sorte qu'il ne se peut pas décider si c'est ~~au~~ singulier ou pluriel. Toutefois, puisque KUBL peut être des deux nombres, puisque cette pierre runique appartient sans aucun doute au cercle de Jelling et qu'elle est assurément de la même période, puisque son inscription enfin est conçue d'une manière brève et dans un style pour ainsi dire élevé, il est plus que probable que KUBL y doit être compris, non dans un sens limité, mais de la même manière que sur les

pierres de Jelling. Quant aux autres pierres runiques (ou fragments de telles) qui à travers les temps ont pris naissance à côté de celles que nous venons de signaler comme plus particulières, mais qui, n'offrant pas commes ces dernières quelque chose de remarquable dans le contenu, ne peuvent guère être rangées que dans la masse proprement dite des inscriptions runiques vers l'époque de leur cessation, elles prouvent toutes la même chose. Parmi elles, la pierre de Brejninge (de la contrée de Nysted, aujourd'hui à Copenhague) contient KUBL avec le pronom déterminé ÞUSI au pluriel.
(Sur les restes de la pierre d'Ørum près Randers) il y a ~~en~~ ~~outre~~ KUBL, mais ce qui suit a disparu.

Après ce que nous venons de rapporter la signification de KUMBL PAUN est assez certaine et il est évident qu'elle indique en même temps la pierre monumentale et la colline sur laquelle, ou près de laquelle elle fut posée. — D'accorder les deux choses c'était rendre à la mémoire d'un décédé les plus grands honneurs. Ce n'est guère la pensée de colline qui ait suggéré l'emploie du mot KUMBL, d'abord on avait déjà celui de HAUGR et d'ailleurs l'apparition fort rare de ce mot démontre assez que ce n'est que par exception que la colline seule soit mentionnée. D'un autre côté il y a sur des pierres runiques suédoises des exemples tels que "LITU RITA KUML (fit écrire, ou écrire dessus) et SATU KUMBL, preuve que c'est la pierre qu'on a voulu indiquer.

Par contre il sera certainement juste de chercher dans KUMBL la signification de "marque" (ou de quelque chose de saillant) notamment quand on regarde à l'usage de ce mot dans l'ancienne littérature islandaise où il sera ~~...~~ sans doute possible de distinguer également une idée complexe. Kuml s'y emploie dans herkuml (marque sur des armes, etc.)

dans le sens de (marque reçue par une blessure) dans örkuml et dans kumladr (marqué, blessé). Kuml s'emploie encore pour signifier "marque" placée près d'un moindre tumulus. Ce mot d'ailleurs n'apparait pas souvent en islandais, il n'est guère d'usage que dans la poésie et même là il est fort rare surtout dans la dernière acception.
Si dans Gróugaldr (Edda de Sæmund) il y a kumbldys ce fait prouve évidemment la nécessité où l'on était d'ajouter un mot explicatif à kuml, celui-ci n'étant ni assez clair ni généralement usité.
Ailleurs encore des éclaircissements se présentent. Dans le mot kumlabrjótr dans la saga de Kormak (pbl. 1832) p. 64 il se peut que kuml soit pris dans un autre sens mais dans celle de Kristni (pbl 1773) p. 58 il n'y a pas à douter ... que ce mot n'y soit employé par opposition à celui de "haugr" comme signifiant quelque chose de plus grand et de plus considérable, laquelle acception ne se trouve nullement en accord avec l'usage de ce même mot dans l'ancien idiome danois. Il est de même dans la saga de Gull-Þóris (pbl. 1858)

p. 71, où il y a: mannföll pessi eru sögð eptir kumlum þeim, er fundin eru, þar er bardagarnir hafa verit", d'où l'on apprend qu'il y avait „kuml" pour tous ceux qui étaient morts sur la place et que cela prouvait combien ils étaient. Dans Vemundar Saga ok Viga-Skútu (dans Íslendinga Sögur, pbl. 1830, v 2. p. 389) Chap 19. il est parlé en détail de kuml jusqu'à faire accroire que ce fut là l'endroit qui recelait un glaive fameux, auquel, à la manière des sagas, se rattache un récit aussi animé qu'instructif. En Islande le mot kuml ne se rencontre pas comme nom de localité il ne s'emploie aujourd'hui que dans certaines parties du pays pour désigner une petite colline artificielle.

En Suède où Bokumbel s'employait autrefois synonyme avec monograme d'un usage plus récent, ce mot semble s'être conservé dans quelques patois pour désigner certaines choses où l'acception ~~[illegible]~~ originaire de „marque" paraît visiblement. Autrement il a sans doute disparu. Que la ville de Kumerlef dans le Slesvig (près le couvent de Lygum) en tire son origine voilà ce qui ne peut être prouvé que

par voie de recherche mais lorsque dans le soi-disant "Jordebog" du roi Valdemar 2. (liber census Daniae, tempore Regum Waldemar II & Christophori I. confectus. voyez Script. rer. Danico. tom. VII, 1792, p. 521), dans le sous-baillage de "Løghæ" il y a „Cumled" à savoir l'ancien mot littéralement, on ne peut douter que ce ne soit de là que dérive la susdite forme actuelle, devenue méconnaissable à travers les temps pour avoir passé par „Komele" et autres formes semblables qui reviennent souvent précisément dans les diplômes du couvent de Lygum (recueillies dans „Scriptores de Langebek, Tom. VIII, 1834). — Si Kummel se trouve par-fois employé dans des ouvrages archéologiques d'un temps récent pour désigner même une espèce particulière de tumulus ce n'est point là une tradition continuée mais seulement un vague retour à ce qui est ancien.

ÞAUN, pronom déterminé au pluriel; en tant que objet joint ici à Kumbl il a déjà été traité. Le nominatif du singulier est ÞAT, ayant au masculin SA, (apparaissant sur la grande pierre de Skjærn, sur celle de Tryggevælde et sur la grande pierre de Jelling) et au féminin SU (sur la pierre de Sandby (aujourd'hui à Copenhague).

L'ordinaire dans l'usage de ce pronom sur les pierres runiques, c'est qu'on y ~~ajoute~~ (trouve) SI. Ainsi on voit ÞAU-SI sur les pierres de Glavendrup, de Skivum, et ~~sur la grande~~ de Jelling (la grande). Une autre forme semblable qui se rencontre sur la grande pierre de Skjern, sur la petite de Jelling et sur celle de Brejninge, c'est ÞUSI. La dernière de ces formes doit sans doute être lue Þössi, attendu qu'il est rare qu'un caractère se trouve gravé deux fois de suite et qu'en général il s'agissait toujours de ménager autant que possible et la place et la peine. Ö, ou ce son à peu près, est ici indiqué par U, mais dans ÞAU-SI il y a une diphthongue. Le N à la fin parait au contraire assez étrange ici en cela qu'il ne se rencontre point ailleurs sur des pierres runiques danoises. Sur les suédoises il est moins rare et le mot Þön s'est même conservé en ancien suédois dans la même signification qu'ici. Ce N ne peut être qu'une forme finale vaguement développée — une sorte de

„paragaque", à l'instar de „jang" dans l'islandais des temps récents.

AFT [1]. Cette forme plus courte répondant à „eftir" en isl. lequel ne s'emploiet guère qu'en poesie, ~~est vrai~~, est de beaucoup la plus generale sur les pierres runiques danoises; toutefois l'A n'est ici employé que comme initiale seulement, partout ailleurs c'est l'A simple — AFT. Cela se trouve ainsi sur la pierre de Glavendrup, (qui a cependant en même temps AIFT) et sur celle de Tirsted; sur la pierre d'Ulars, sur celle de Söndervissing (la moindre) sur la pierre de Rönninge, sur celle de Falster (où c'est ~~que~~ même précédé d'un H, ~~devenu~~ = HAFT) sur les pierre d'Egaa (de la contrée d'Aarhus, aujourd'hui à Copenhague), et de Helnæs (près Assens) sur celle de Flemlöse (où l'A est rendu par la même figure qui se trouve sur la pierre de Höjetostrup et au commencement de l'inscription de celle de Snoldelef, cfr p. - et la note p. ainsi que sur la pierre de Bække (au champ), ~~cela a lui~~ sur la petite pierre de Jelling; sur celle de Læborg et sur la grande de Jelling;

---

1) voyez p.

provenant d'Ustred (Østre[?])

ensuite sur la pierre de Brejninge, sur celles de Gylling (près Horsens), et de Fleisborg (près Lögstör), sur la moindre pierre de Gunderup — où on lit ABI — et sur la pierre (au reste assez obscure) de Vordingborg. La même forme raccourcie, mais avec la voyelle I, donc IFT, se trouve sur la pierre de Jetsmark (à Vendsyssel) sur celle de Ravnkilde (aujourd'hui à Tisted (près Hobro), sur la grande pierre de Ferslef (à l'église, près Aalborg), sur la pierre d'Ulstrup (ou de Gröndal) et sur celle de Hörning (près Skanderborg). — Enfin cette forme paraît encore avec la voyelle U, donc: Uft, sur la grande pierre de Sönder-vissing et sur la pierre de Sjellef (près Aarhus) où l'on trouve également UFT ou bien AUFT ~~pareil au même mot~~ à l'instar de AUFT sur la pierre de Glavendrup où AU ne ~~saurait~~ doit guère être regardé comme une diphtongue, mais tout simplement comme ayant à peu près l'intonation d'un Ö (eu). A cela se joint AUFTI, sur la pierre de Hobro et sur celle de Sandby, mot qui fait en même temps la transition à la seconde forme, plus longue et beaucoup moins générale, qui répond à eftir, en isl. et qu'on retrouve sur les deux pierres

runiques du Slesvig qui vont suivre.

De tout ce que nous venons de dire il résulte, que la voyelle se dirige de A à travers A, I, U (sans doute d'une manière ouverte, à peu près o, ... eu) jusqu'à Ö, en quoi il n'y a rien d'étonnant, puisque des cas analogues se trouveraient facilement encore aujourd'hui[1] dans les dialectes, depuis si longtemps soumis à l'influence de la langue littéraire et des façons de parler plus modernes. Mais que A soit ici la véritable voyelle, il n'y a pas de doute — elle existe encore aujourd'hui dans le mot, particulièrement dans le jutlandais des contrées occidentales.

La signification naturelle de „après" dans cette inscription ainsi que dans tous les exemples analogues que nous venons de citer, ne peut être que de marquer que quelque chose est fait en commémoration d'un décédé. Parmi les pierres runiques mentionnées, qui contiennent ce mot, se trouve cependant la petite pierre de Jelling, où il y a „qu'elle est posée par le roi Gormon „après Thyra," ce qui certainement peut donner

---

1) Nous allons citer pour preuve l'imparfait du verbe tomber, „at falde" qui a en même temps fôl, fîl et fel, (toujours avec une voyelle longue — du reste en accord avec le suédois et l'islandais

matière à réflexion, non pas cependant par rapport à la signification des AFT ou à son application.

SUTRIG, si évidemment le nom de l'homme en mémoire duquel la pierre fut posée, n'est pourtant pas sans quelque difficulté.
Quant à la lecture il pouvait sembler au premier abord que la seconde rune ne fût pas tout simplement U, mais qu'il fallût peut-être au lieu de cela y voir un double I, comme nous l'avons indiqué sur le dessin ci-joint. Ce serait un cas exceptionnel mais néanmoins toujours possible. Après un examen réitéré il sera clair pourtant que la figure qui représenterait le second I ne témoigne point d'une origine artificielle et n'est pas à beaucoup près, dans la partie supéri=eure, assez creusée tandis que c'est le cas déci=dément avec la courbe transversale qui forme l'U et qui est visiblement gravée. Après avoir regardé l'inscription souvent, sous l'influence des lumières diverses et parfois très favorables nous sommes arrivés

à la conviction absolue qu'il y a là un . U.

Quand on n'a pas examiné avec soin l'inscription il est un peu curieux ~~[illegible]~~ qu'on vienne dire que ce n'est pas SUTRIGU qu'il faut lire, mais au contraire un autre mot qui devient tout simplement le nom islandais Sigtrygg (de Sigr – victoire – et Tryggr – Confiant; rien n'est plus commode, en vérité, que de prendre ainsi ailleurs un nom connu dont on fait sans façon ce qu'on veut qui soit lu, en recourant au même expédient on prouverait au besoin que ce Sigtryggr fut le jarl jutlandais de ce nom, dont il est fait mention dans la saga de Ynglinga Chap. 51, — et certes, cela se ferait avec autant de raison que lorsque en général on avance que Hygelac, dans le poëme de Beowulf, est identique avec ce Hugleikr dont il est parlé dans la même saga Chap. 25. en s'évertuant ensuite d'édifier sur cette base peu sure, un monument plus fragile encore.

Si l'on veut éviter de tels écarts il est nécessaire ici comme toujours de s'en

provenant d'Asfred («Osfred»)

tenir rigoureusement à ce qu'il y a sur la pierre.
Mais ce qu'il y a ici ne peut en aucune façon
devenir le nom isl. Sigtryggr, lequel exigerait
absolument en runes SIGTRUG. Or il est impossible
d'écrire en isl. Sigtriggr — comme en général
dans l'ancienne littérature d'écrire un i à la
place d'un y, la différence étant trop marquée
et trop radicale — encore moins cela ne pouvait
se faire au temps de l'écriture runique.

Il n'est point permis du tout, parce que au
mot danois efter isl. eftir «après» il y a une
forme avec I et une autre avec U (o-ou å)
de déplacer arbitrairement l'U et l'I selon
qu'il semblerait convenir le mieux, c'est là
de la violence, rien autre chose. La première
syllabe, selon cette manière de lire présente
d'ailleurs des obstacles décidés, car SII sans
parler de la difficulté de II, qu'on ne peut
guère lever, n'est nullement SIG et ne peut le devenir
que par contrainte. Par conséquent le nom
Sigtryggr, comme on le voit ici, doit être

abandonné quand on ne veut pas traiter l'inscription d'une manière arbitraire. Ce qu'il y a ici c'est SUTRIGU, lequel après tout n'est point fait pour être abandonné comme inintelligible, si tel était le cas, il vaudrait toujours mieux de suspendre son jugement à cet égard mais il arrive au contraire qu'il se lise fort bien. Quand on examine d'abord la dernière partie du mot, en laissant provisoirement de côté l'u final, il est clair que TRIG se manifeste comme une forme de TRIGR (isl. drengr N se trouvant compris dans G, chose autrement fort commune) lequel mot fort ordinaire, se trouve également sur la 4e pierre runique du Slesvig. Quant à la première partie du mot — SU, il est tout simple de supposer que l'U soit ici employé de la même manière que sur la pierre d'Egra dans la seconde syllabe de NURUNA (qui est le norranaisl. tout à fait distinct) et dans BRUÞR (sur la pierre de Jetsmark Acc. Plur., isl. brædr), d'autant plus que ce même (mot, isl. sær, se trouve sans nul doute sur la pierre de Sødinge, dans SULA, au génétif pluriel, par opposition à LANTA. A cette signification se rattache aussi l'emploi de l'U dans ÞUSI, comme nous venons de l'indiquer en

provenant d'Asfreð ("Osfreð")
parlant de ÞAUN, et de l'U, au moins en partie, dans la dernière syllabe du nom ÞURBIURN, isl. Þorbjörn, sur la pierre de Hune. SU et TRIG réunis forment ainsi un mot qui répondrait à l'isl. Sædreng, et qui d'appellatif est devenu nom propre. Il n'y a que l'U ajouté qui soit un peu embarrassant, pourtant pas plus ici qu'il ne le serait dans le mot rejeté de Sigtryg puisque aux deux endroits c'est en dehors de la règle ~~...~~ en danois. En général on peut faire la remarque qu'une faute (non pas toutes les fautes indifféremment) n'en est pas toujours une ~~une~~ originairement, selon notre manière de voir. On n'a qu'à regarder mainte particularité aujourd'hui dans les dialectes, (sans parler de celles qui en grand nombre se trouvent dans les diplomes, dans les manuscrits et dans les lettres des différents siècles), comparée à l'expression du langage écrit et à son orthographe. Chacun sait qu'un son final, ~~surtout~~, s'ajoute souvent au mot dans le parler, sans qu'on puisse l'appeler ni forme ni flexion et dès qu'il serait écrit il aurait pourtant l'air de l'un ou de l'autre. Spécialement on fera bien de se rappeler que ÞAUN déjà offrait une preuve de telles additions finales qui bien qu'en dehors des règles de la grammaire ne sont pourtant nullement étrangères à la langue même 1).

1) La fin de l'inscription de la pierre d'Asferg, offre également

quelque éclaircissement, il est vrai qu'elle est interrompue mais néanmoins c'est clair qu'une pareille manière d'écrire a eu lieu dans GUPRU.
Un exemple d'un autre genre, qui montre l'emploi d'une voyelle, inadmissible selon les règles ordinaires, se rencontre dans le HIN GUPOA et GUPOAN sur la pierre de Hobro.

2) ~~[illegible] 1832 p. 16.~~

et que la manière dont, sur la pierre de Tirsted on voit écrit le nom HILTURR (nom de femme, attribué par les Scaldes à une des Valkyries) prouve singulièrement cette tendance qu'avait le son final à se prolonger —. Enfin le mot isl drengr a toujours au moins au pluriel un i à l'accusatif après g, outre que dans plusieurs formes du même mot il y a un j, à l'instar du v qu'on voit dans quelques autres qui se déclinent de la même manière — ce qui grammaticalement pourrait bien être les vestiges de quelque voyelle finale (i ou u) qui d'origine se serait trouvée dans ces mots. 2) mais tout ce que nous avons tâché

---

2) Voyez M. Rask. Veiledning til det oldnordiske eller gamle islandske Sprog, 1832, p. 56.

de recueillir ici parmi les traits épars et les indices plus ou moins significatifs, apparait tout à coup réuni d'une manière remarquable sur la pierre de Helnæs qu'on vient de découvrir. L'inscription de cette pierre en ce qu'elle contient AFT GUÞUMUT BRUÞUR SUNU SIN, offre en GUÞUMUT et SINU des sons finals distincts — absolument analogues à ce que nous venons de signaler ici, premièrement en GUÞUMUT dans la seconde syllabe et en dehors de la déclinaison, secondement à la fin de SUNU relativement à la déclinaison même, ou à ce qui reste d'elle. —

Il s'en suit qu'il faut lire et expliquer SUTRIGU comme étant identique à SUTRIGR ayant le sens du mot isl. Sædrengr, — en danois littéralement „Södreng" („héros de mer" batailleur") analogue aux noms isl. Sæ-hildr, Sæ-unn Sæ-björn (et dans les anciennes tables généalogiques anglo-saxonnes „Sæfugl" oiseau de mer). „Södreng" ne se trouve guère, il est vrai, dans l'ancienne littérature islandaise d'où nous avons tiré tant d'exemples 1/, mais

---

1/ ——————— Si, dans les inscriptions runiques, les communications sont plus parcimonieuses que nous le pouvions désirer attendu que les anciens, à ce que l'observe si

provenant d'Asfred ("Osfred")

bien Verelius (édit. de Herrauds och Bosa Saga, 1666, p. 112) "non operosis monumentorum titulis, sed simplici nominis notatione, quæ defunctis debebatur, gratam memoriam conservare studebant", d'un autre côté, les noms mêmes qui proportionnément sont nombreux et remarquables contiennent la preuve, comme il le remarque judicieusement aussi, que, „ quanta linguæ nostræ quondam fuerit ubertas".

Pierre runique trouvée au sud de Slesvig

109 il existe pourtant des mots tout à fait analogues, employés comme noms, seulement on doit les chercher dans les plus anciens monuments de la litterature, aussi bien que c'est toujours à ceux là qu'il faut recourir lorsqu'il s'agit de prouver ou de comparer quelque chose dans les inscriptions runiques lesquelles ~~[illegible]~~ sont de quelques siècles plus anciennes encore. Dans le Chant de l'Edda l'Hyndluljód, aussi nommé Völuspá hin skamma, ~~[illegible]~~ dans l'édition de Rask 12., ~~[illegible]~~ on trouve ainsi employé comme nom propre le mot „Sæfari" également venu de „mer" et originaire=ment un appellatif, et peu s'en faut que „Sækonungr" (roi de mer) au même endroit 17. ne soit employé de la même manière.

(Une énumeration fort curieuse d'une foule de noms de rois de mer, „Sækonunga-heiti" se trouve aujourd'hui insérée dans l'édition arnémagnéenne de l'Edda de Snorre, Tom. 2, p. 468–69 et p. 552). Il faut se rappeler ~~[illegible]~~ enfin que même „Viking" (pirate) fut employé comme nom propre, ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ et qu'il continua de l'être au moins dans les diplômes suédois et norvegiens à travers tout le moyen âge. Cela compte

aussi pour „Næskonge" (roi d'un isthme) qu'on retrouve encore p. e. en 1442. Il ne manque pas d'exemples de l'un et de l'autre dans les diplômes suédois et norvégiens publiés au moins en partie aujourd'hui. Ce ne serait pas impossible non plus que les sources anglaises et françaises, parmi tant d'autres indices analogues, pussent contenir des traces du susdit nom, et précisément de SVTRIGR, comme nom danois, sans que nous prétendions cependant qu'il y soit question de l'homme dont parle cette inscrip=tion cela étant en dehors de toute vraisemblance. —
Dans Chronicon Manniæ recueilli dans Script. rer. Dan., Tom. 3, 1774, 209 d'après les sources qu'on avait alors, on voit que dans le 11e siècle il y eut à l'île de Man un roi Godredus filius Syrric (Sytric probablement); et sur la table généalogique accompagnée de plusieurs renseignements ajoutés par Langebek, p. 212 – 13. il y a différents roi „danois" Sitricus ou Sytricus à Dublin et à Northumberland à travers tout le 10e et jusque dans le 9e siècle.

Il est vrai que dans ses remarques Langebek a de la peine à se dégager de l'idée du nom connu Sigtrygg, usité également parmi les habitants du nord de ces pays-là. D'autres venus plus tard ont aussi voulu confondre ces noms mais toutefois c'est clair que cela se fait avec incertitude, en doutant et parce qu'on ne savait rien de meilleur. Comme nous venons de le dire, Sigtrygg est un autre nom, qu'il faut écrire autrement et qui selon sa composition a une tout autre signification. Des deux choses il existait en ce temps jadis une notion fort claire et même aujourd'hui on sent involontairement qu'il y a quelque chose de hasardé à confondre Sytric et Sigtrygg. Le tout prendre Syrric et Sytric (dans celui-là t est assimilé avec r si le premier „r" n'est pas simplement une faute d'écriture au lieu d'un t, 1/

1/ Toute incertitude a cessé d'une manière inattendue par la publication récente de „Chronica regum Manniæ et insularum, ed. from the manuscript codex in the British museum by P.A. Munch. 1860" Dans le texte se trouve seulement „Sytric"; L'éditeur fait remarquer (p.51) que ce nom paraît également

provenant d'Asfred ("Osfred")

dans des relations anglosaxonnes et sur des monnaies irlandaises (préface XXXII) et si même — en hésitant toujours quelque peu — il le prend pour Sigtrygg, lequel était si commun et si parfaitement connu, toujours est-il qu'au moyen même de la paléographie "Sytric" se trouve aujourd'hui ramené à une entière conformité avec le nom runique qu'il nous importe de constater ici.

rendent certainement l'ancien nom danois autant qu'il soit possible et même dans un parfait accord avec la forme runique en question. C'est aussi la raison pourquoi dans la traduction danoise de l'inscription, indépendamment de l'étymologie mentionnée, nous avons conservé cette forme commune aux runes et aux sources étrangeres. —

Un fait non moins relatif à ceci, bien que prouvant comment les noms peuvent être défigurés, c'est que les chroniqueurs français vers l'an 852 parlent d'un „Sydric (Sydroc) dux danorum" comme saccageant les rives de la seine (voyez Langebek, script. rer. Dan. Tom. 1., p. 540,) et que Danorum rex Sinric se trouve également nommé chez Abbo, dans sa description du siège de Paris a. 888 („de bello Parisiacæ urbis" insérée dans „Annalium et historiæ Francorum ab anno 708 ad anno 990 scriptores coætanei 12 ex bibliotheca Pithoei", 1594, lib. 2., p. 554. —; dans plusieurs autres recueils on le voit également cité, p. e. dans script. rer. Dan. de Langebek, Tom. 2., p. 75)

Tandis que ce dernier nom est inconnu, les caractères de Sinrie et ceux de Sutric étant les mêmes il semble naturel de supposer que le nom runique en question puisse suppléer aux éclaircissements déjà si importants de la chronique française, tout en servant à rappeler encore ce mémorable „Vestigium" de "Gesta Danorum extra patriam".

SUN (fils), en danois actuel "Sön", ainsi que le pronom possessif SIN se rattache au nom qui précède. „Sön" rend, sinon parfaitement, toujours mieux que "son" en isl. et en suédois l'articulation primitive de SUN et s'explique, quant à son origine, par la manière dont le nom de ville "Lund" se prononce dans le dialecte de la Scanie. SUN apparait dans la même forme qu'ici sur la grande pierre de Skjern et sur les pierres de Rönninge de Brejninge, de Ferslef et de Hörning. On le voit encore au génetif, SUNAR, sur les pierres de Snoldelef et Brejninge, puis au nominatif, SUN,

comme ici où il est l'objet, mais toujours à la suite d'un nom — sur les pierres de Gylling, de Ravnkilde et de Haming (près Ringkjöbing) et enfin au pluriel, SUNIR (en isl. synir) sur les pierres de Glavendrup et d'Egaa. C'est un fait assez curieux qu'on ne voit que rarement une pierre runique posée — comme ici — en mémoire d'un fils, bien moins souvent qu'en mémoire d'un père ou d'un frère. et, puisque les relations de famille qui se sont manifestées dans l'érections des monuments commémoratifs contribuent à jeter quelque lumière sur les mœurs de l'ancien temps, donnons en ici quelques détails.

En mémoire de —, ou plutôt comme il est dit, „après fils", il n'y a que la pierre de Bregninge (qui, pour ce qui concerne la première moitié a beaucoup de ressemblance avec la présente inscription) et celle de Terslef, — mais aucune après fille. Après père on connaît: la pierre de Glavendrup, la moindre pierre de Sondervissing, la grande pierre de Gunderup, (près Aalborg) et la grande de Jelling, ensuite la pierre de Hune, celle de

Glenstrup (de la contrée de Randers, aujourd'hui à Copenhague), la moindre pierre de Gunderup et celles de Fleisborg et de Skolange (près Nakskov); après mère il n'y a que la grande pierre de Gunderup, la pierre de Bække (au champ); la grande pierre de Jelling et celles de Sönder-vissing et de Hanning. Après frères il existe: les pierres de Rönninge, de Falster, de Hjermind (près Randers), d'Asferg (aussi nommée d'Eistrup), et de Jetsmark, (après frères), les pierres de Gylling, de Ravnkilde, de Sandby (aujourd'hui à Copenhague), de Rimsö (près Grenaa), de Sjellef, de Veierslef (près Silkeborg) et d'Alsted. Après sœur il n'y en a aucune, — sœur n'apparait qu'une seule fois sur les pierres runiques danoises, à savoir sur la pierre de Tryggevælde en ce que la veuve qui l'a érigée se dit „sœur (SUSTIR) d'Ulf". Après époux, "homme"

117. <u>Pierre runique trouvée au sud de Slesvig</u>

il y a, comme nous venons de le dire la pierre de Tryggevalde, puis les pierres de Glavendrup, de Sjöring et de Sæding qui toutes quatre ~~ces pierres~~ désignent époux "homme" par le mot visible=ment commun alors qui est "ver" en isl. mais qui bien entendu en isl. ne s'emploie que dans le langage des scaldes; après épouse il n'y a que la moindre pierre de Jelling. — Pour conclure il faut ajouter encore qu'aucune pierre n'est posée par une sœur et qu'il n'y a que la pierre de Bakke (au champ) et la grande pierre de Söndervissing qui soient posées par une fille, toutes les autres ont été posées par un fils (par plusieurs fils seulement les pierres de Glavendrup et de Hune), et, par une mère, la pierre de Bregninge; (sur la pierre de Dersley le nom manque qui devait indiquer si elle provient d'une mère ou d'un père).

L'antiquité n'ayant pu, et pour cause, ramener en système la provenance de ses monuments il nous a semblé curieux de la constater ici comme une preuve de plus de l'usage fortement répandu des runes dans le peuple danois même.

A VI KNUBU. Pour l'explication de la figure A en ce qu'elle a de particulier, nous avons déjà plusieurs fois renvoyé le lecteur à cette page-ci. Communément la rune que nous avons essayé de désigner ici par A se trouve rendue par O, ce qui à tous égards n'est ni juste ni suffisant. Il est vrai qu'il n'en est aucune autre pour exprimer O, attendu que le chiffre allégué généralement dans les alphabets runiques etc. comme désignant ce son – chose curieuse – n'existe pas sur les pierres runiques danoises. Sous ce rapport il faut bien que la rune rendue ici par A ait aussi la signification de O, mais il est impossible d'admettre qu'elle n'ait que celle-là seule, ou même

---

1) Une seule fois il arrive qu'on rencontre cette figure ‡ – où le pal du milieu est traversé de haut en bas par deux barres obliques, c'est sur la pierre de Jetsmark récemment trouvée. Mais cette fois même la figure y a la valeur d'un A pur, à savoir dans le mot SINA (acc. pl. masc.)

que ce soit là son acception principale. La forme sous laquelle elle revient jusqu'à trois fois dans cette inscription ci est de beaucoup la plus générale [1]. Quelquefois seulement elle présente la figure un peu variée et, sans doute accidentelle, que l'une des barres monte tout au haut du pal du milieu [1] et il est possible, sans qu'on puisse l'affirmer, que parfois même les deux barres vont du haut en bas [1]. Une autre variation un peu plus marquée, et qui se rencontre rarement aussi, — c'est que les barres partent du côté gauche [1], ce qui a lieu sur la pierre de Hobro, sur celle de Hanning (ici pourtant joint à la forme habituelle) et sur la pierre de Vejerslef; ces deux dernières appartiennent aux pierres runiques les plus récentes [2].

1/ [rune] — avec les formes variées [rune], [rune] —, et [rune].

2/ Il conviendra de parler ici de la forme du

provenant d'Asfrid (Osfrid)

chiffre, qui dans cette inscription est employé partout pour A et N. En ce que la barre transversale s'y trouve toujours d'un côté du trait principal et ne le coupe point cela semble un cas particulier. Néanmoins si l'on se rend familier que dans toutes les pierres runiques danoises c'est un fait établi, que le chiffre qui représente O a ses deux barres d'un côté du trait principal et ne le coupant pas, il est clair que l'emploi dans la présente inscription, du chiffre qui représente A et N se trouve en parfaite harmonie avec cet usage établi et n'en est qu'un développement. Voilà sans doute la principale raison, ensuite la difficulté de trouver de la place a pu y être pour quelque chose, et notamment dans cette inscription, où on ~~trouve~~ remarque, comme souvent ailleurs, une certaine insouciance dans le ménagement de la place. Les mêmes chiffres pour A et N paraissent sur la petite pierre de Tirslef (dans la clôture de pierres du cimetière, près Aalborg) et sur la pierre de Lavrbjerg (près Randers). Celui-là n'est qu'un fragment, contenant le seul mot RUNAR mais dans la vraie forme ancienne, et celle-ci n'offre pas grand'chose qui puisse être lu avec certitude, mais elle a tout le caractère d'une pierre runique. Aucune d'elles ne peut donc être exclue de la période proprement dite des pierres runiques, pas plus que la petite pierre de Gunderup où ces chiffres se trouvent également. D'ailleurs on les rencontre encore sur la susdite pierre de Vejrslef. Or le germe était ancien et c'est un cas qui se répète souvent sur le Domaine des études linguistiques.

Quant à l'intonation de ce chiffre
c'est un O parfaitement clair, et tout à fait
indispensable, dans NIOUT 3) sur la pierre de
Næraa et dans FROÞA sur celle de Tirsted,
dans TOFA et MOÞER sur la pierre
de Hanning et dans HIO sur celle de Vejerslef.
De l'autre côté il est certain que
c'est un A évident et nécessaire p.e.
dans HANS sur la pierre de Glavendrup, dans
MANR, isl. madr, sur la grande pierre de Skjern;
dans ces deux mots également sur la pierre de
Skivum; dans HRIBNA 1) sur la pierre de Bække
(au champ) etc. et cependant côte à côte avec
ce chiffre dans la signification si claire et si
sure d'un A on trouve aussi sur les susdites
pierres la simple et commune figure de l'A,
p.e. sur la pierre de Glavendrup au mot RUNAR,

---

3) Dans les exemples, contenus dans les 6 lignes suivantes, nous avons simplement employé les chiffres A et O, parce que, en dépit de l'A, qui convient le mieux en général, ceux-ci se font en quelque sorte valoir ici en même temps qu'ils rendent la chose plus compréhensive.

1) Confr. p. 3.

sur la grande pierre de Skjern dans SA, précisément devant le remarquable MANR, ci-dessus nommé et sur la pierre de Bekke au mot AFT, — et tout ~~cela~~ cela fait en sorte qu'il ne soit guère possible de dire pourquoi cet emploi d'une figure différente pour exprimer le même son pur, attendu qu'il serait plus naturel, après tout, que AFT eût le chiffre extraordinaire (Cfr p. en raison des nuances vraiment nombreuses opérées par là dans le son et qui n'ont pas toutes disparu), et que HRIBNA au contraire eût la figure ordinaire de A, puisque ~~la voyelle finale de~~ ce mot (voyez p.) ~~qui est un~~ nom de femme (isl. Hrefna, de Hrafn, — Cfr. Thora, Helga etc.) précisément dans la forme où il se trouve ici à savoir au nominatif doit avoir pour voyelle finale un A pur et simple.

Cependant ce n'est que par exception que la significa=tion de ces deux chiffres soit aussi certaine que dans les exemples ci-dessus nommés, généralement il faut plutôt leur attribuer une intonation moyenne ainsi que, tout en laissant la préférence à l'A on est pour ainsi dire forcé d'admettre en même temps

l'intonation de l'O puisque cette voyelle, ne devant pas tout à fait manquer dans l'alphabet runique, semble devoir se trouver dans le seul chiffre qui puisse l'exprimer. Voilà les circonstances qui nous ont suggéré l'emploi du chiffre A afin d'obtenir par là ~~une~~ plus de clarté. Outre dans les endroits qui précèdent il sera sans doute applicable, pour nommer quelques cas d'importance, dans SASGIRPR (nom de femme) sur la grande pierre de Skjern, dans GLAMULAN (adj. acc. sing. masc., qui rappelle le mot isl. glaumr) sur la pierre de Tryggevælde, dans ANAN sur celle de Glavendrup, dans UHIMSKAN (joint à HAL adj. acc. sing. masc.) sur la moindre pierre de Sönderзvissing; dans SAR sur la grande pierre de Jelling; dans HARPA, qui revient plusieurs fois (comme adverbe), dans IAN et PA deux mots dont il sera parlé plus tard lorsque nous aurons à traiter des deux pierres runiques suivantes ainsi que du mot fréquent PANSI. (Quant au mot ASFRIPR et aux autres noms danois issus de la même souche ancienne il a été parlé déjà p.).

On ne se trompera pas en supposant

provenant d'Asfrid (Osfrid ?)

qu'ici et dans des cas analogues, l'intention a été de produire un son qui partant de l'[illegible] semble pouvoir être à peu près Å (O ouvert). Pour ce qui regarde ASFRIÞR il existe un témoignage dans le nom étranger contemporain „Osfredus" et s'il n'y a que celui là — c'en est bien assez, l'évidence étant prouvée par une foule de particularités dans la langue danoise, ~~dans l'ancienne comme dans la plus récente~~, par le caractère de ses dialectes, surtout par leurs innombrables nuances d'intonations (impossibles à noter presque). La raison pourquoi le chiffre en question a dès l'origine cette signification pour ainsi dire double, provient sans doute de ce que l'O n'étant pas un son aussi primitif que A, I, U il a du se former de différentes manières de A et U. — A, quoiqu'il soit immediatement devant UI sans points comme dans A SALHAUGUM sur la pierre de Snoldelef, voyez p. et ailleurs p. est ici quelque chose pour soi, à savoir le mot isl. á, (sur, à, dans) en danois actuel „paa" suivant la forme étrange qui s'est maintenue dans la langue littéraire du Danemark et de la Suède mais qui dans quelques uns des dialectes danois sonne à peu près comme dans l'inscription dont il s'agit ici; en suédois on retrouve encore å employé alternativement avec på, p. e. å rådhuset 1). Il regit UI KNUBU, ou plutôt KNUBU joint à UI.

1) Sur la pierre de Falster A paraît aussi comme régime d'un nom de pays, au moins à ce qu'il semble (les caractères étant en partie effacés) mais là ce chiffre est suivi de deux points.

Sans aucun doute VI fut dans l'ancien temps l'expression la plus élevée pour rendre ce qui était sacré et solennel. De même que dans cette inscription il est uni à KNUBA de même sur la pierre de (Bekke (au champs)) il forme la première moitié du nom de femme, ièl. Vebjörg et se retrouve ainsi avec certitude deux fois sur les pierres runiques danoises, (sinon une troisième fois sur la pierre de Gylling). VI semble avoir de bonne heure disparu de la langue pourquoi aujourd'hui on ne saura le rendre que par un tout autre mot p.e. celui de Sanctuaire. Toutefois il s'est maintenu dans beaucoup de noms-propres de localités parmi lesquels nous citerons: Vi-Bæk, Vi-Lund, la paroisse de Vi, le district ou sous-baillage de Vis à Slesvig, Viborg, Viby, Vium (qui est à proprement parler le datif pluriel) Plusieurs de ces noms reviennent même à différents endroits Mais quelque indubitable que soit leur origine il importe ici comme toujours d'en user avec circonspection attendu que la forme actuelle ——

provenant d'Asfred ("Osfred")
d'un nom quelquefois peut à tort faire supposer que „Vi" y soit, comme dans Visby près de Tönder, autrefois écrit Vistaby, — ou bien Vi peut y être, mais à travers les temps réduit à une apparence défigurée et déroutante. Ainsi le nom Højrsvig n'a rien à faire avec „Vig" (baie, anse) ce que défend bien sa position, au centre le plus élevé du Jutland méridional. Son ancien nom, suivant le soi-disant „Avia Ripensis" (encore inédit du 14-15e siècle) est au contraire Hrighælsvi, probablement Heghnalsvi, ce qui pourrait bien jeter quelque lumière sur le fait, en apparence surprenant, à savoir que cette contrée, à laquelle — un peu plus tard — appartient aussi le susnommé Bakke, (Cfr. p.) a été jadis bien plus développée et d'une toute autre importance que dans des temps récents.

Le verbe formé de VI, qui se retrouve encore intact dans le verbe danois actuel „at vi—e, vi—et, (vouer, voué), paraît sur la pierre de Glavendrup dans la mémorable invocation ÞUR UIGI ÞASI RUNAR, en isl. Þórr¹) vigi þessar rúnar.

---

1) C'est le seul des anciens dieux du nord qui se trouve

Pierre runique trouvée au sud de Slesvig

aussi invoqué, mais cela il est vrai, d'une manière remarquable ~~[illegible]~~. Que ce soit précisément Thor, n'est sans doute pas accidentel, ~~car la fuite~~ on sait qu'il existe de cette divinité une foule de souvenirs différents, surtout dans les noms et les images traditionnels, même la voyelle primitive U, qui est complètement fixe sur les pierres runiques dans tous les noms dérivés de ÞUR et qu'on rencontre aussi dans „Thur Deus" chez Dudon (cfr p.), bien que disparue dans l'isl. se retrouve encore en parfaite concordance avec ÞUR et sans aucune altération au moins dans le dialecte du Jutland occidental. Autrement cet U ne saurait peut-être se comprendre aujourd=hui qu'en admettant, ce qui n'est pas sûr du tout, que l'y dans Þyri en isl. et dans Thyra dans Saxo soit venu de ce que l'addition de UI à ÞUR aurait produit une permutation dans ÞURUI, nom donné à Thyra Danebod sur les 4 pierres runiques du cercle de Jelling, mais accordé aussi à d'autres nobles femmes à savoir sur les pierres de Sædinge et de Skivum. Toutefois Þyri et Thyra seraient incompréhensibles quant à leur origine sans le ÞURUI sonore et ancien des pierres runique. Il faut encore se rappeler que parmi les autres noms des dieux du nord il n'en est que deux qui paraissent dans des composés de noms sur les pierres runiques, à savoir dans UÞINKAUR sur la grande pierre de Skjern (l'un „Othincarus" parait déjà en 988 dans l'église, sans parler de l'autre plus connu du même nom au commencement du 11e siècle, tandis que l'isl. n'a pas ce nom, mais bien un autre Styrkárr, dont la finale éclaircie la finale du premier nom), — et dans FRAUSTAIN, islandais Freysteinn, écrit en runes pointées sur la pierre de Sjellef, et dont la première partie explique le „Frö" de Saxo tout en prouvant que cette dernière forme est de beaucoup plus récente —.

En accord avec l'VI de l'ancien idiome danois (lequel était également la forme usitée en Suède) se trouve aussi, comme on le voit de ce qui précède, la voyelle du verbe isl. mais le substantif, qui n'est point un mot commun, est pourtant toujours „Ve" en isl. Quelque chose qui répond à VIKNUBA n'y existe pas, même Ve-björg (Viborg) y est seulement comme nom de la ville Jutlandaise. Dans les noms de localités VI se trouve bien moins souvent là qu'en Danemark, et quand on le rencontre c'est toujours avec Ve" — de même qu'en Norvège, p. e. dans „I Veum", (où se retrouve encore le petit mot régime, qui a disparu devant le mot danois „Vium"), nom d'une terre dans le haut Thelemark. L'isl. au contraire possède Ve-bönd (autour des places de Thing et de sacrifices), — auquel se rapporte sans doute le susdit heghnælsvi, cfr. „i hæghnæthe skoghe" dans le code de la Scanie 10, 1 ibid et 11, 1 ibid. En général on peut juger de la haute importance de Ve et de l'étendue de sa signification par cette exclamation solennelle dans le Hyndluljód de l'Edda (édit. de Rask. p. 113):

„Nu er ravk-ravkra,
ripa vip skulom
Valhallar til
oc vess heilags"

KNUBU, nominatif KNUBA ainsi que UI et presque tout les mots que nous venons de mentionner ici offrent, par rapport à l'ist. quelque chose de particulier dans la forme. Le sens n'est pourtant pas incertain. Nul doute que KNUBU, régi au datif d'A, et précédé d'UI n'exprime l'endroit où le monument se trouvait érigé, et qu'on n'ait voulu marquer par là que ce fut une place ~~naturellement~~ haut située, considérée avec vénération comme un lieu sacré, peut être déjà à cause de son caractère naturel — ce qui se voit parfois chez les anciens danois, mais en tout cas renfermant plusieurs tombes — soit que celles-ci aient appartenu à une même famille soit que dans un sens plus étendu, l'endroit ait été un bien

commune. Ci-dessus, p. , nous avons rendu ce mot par Colline encore que butte ou éminence fût peut être un terme plus approximatif mais, outre que l'idée qui ressort immédiatement du mot colline serait par là facilement écartée, il est à présumer qu'une Colline commémorative s'est effectivement trouvée jadis sur cette place naturellement élevée.

KNUBA ne s'explique guère d'avantage par les inscriptions runique danoises —, ce serait donc que

provenant d'Asfred ("Osfred")

le radical du nom d'homme KNUBLI, qui se trouve sur la pierre de Bekke (près l'église, cfr. p.) fût la même que dans KNUBA, toutefois il ne manque pas dans la langue de témoignages à cet égard, tant anciens que nouveaux. Le mot „Knub", (bouton:) antérieurement „Knubbe", — qui s'emploie encore pour marquer quelque chose qui fait saillie, peut à juste titre être considéré comme un vestige de KNUBA, pour la forme comme pour la signification. „Cnubbe", qui paraît comme surnom d'un homme à Ellemsyssel vers l'an 1270 (dans le nord-ouest du Slesvig, voyez script. rer. Dan., 5. 620), est sans doute le même mot, — on sait que les surnoms furent souvent empruntés d'un objet naturel quelconque. Enfin suivant la Saga d'Olaf Tryggvason (la grande, publ. à Copenhague 1825) 1. 63. Chap. le mot isl. Gnúpa (ainsi qu'il serait également possible de lire le mot runique ici) fut précisément le nom d'un des petits rois, qui furent subjugués au temps du roi Gormon. Que Gnúpa, auquel il faut attribuer un sens analogue à celui de KNUBA, s'emploie également comme nom propre concorde parfaitement avec un pareil usage de plusieurs autres mots semblables, p. e. du mot isl. „Kollr", en jutlandais „Koll", en suédois „Kull", „Kollen" et „Kullen", nom d'un certain endroit élevé; le nom d'homme „Coll"

paraissant chez Saxo lib. 8. p. 381 et à plusieurs autres endroits, éd. Muller, — ainsi que le mot isl. Steinn, d'où dérive le nom d'homme Sten, encore aujourd'hui usité ~~parmi nous~~ en Danemark.

Ces données, en marquant suffisamment la place de KNUBA dans l'ancien idiome du nord ~~[illegible]~~, se trouvent encore appuyées par les mots isl. gnúpr et gnípa, qui sont à regarder comme analogues à KNUBA. Il est vrai que ces mots signifient quelque chose de plus, attendu que par suite du caractère naturel de l'Islande gnúpr marque la cime d'une montagne et gnípa un plateau sur le versant d'une telle, (gnúpr ne s'emploie d'ailleurs qu'en certains endroits et surtout dans quelques anciens noms-propres de localités, tandis que gnípa ne s'emploie précisément ~~[illegible]~~ que dans le langage usuel), la signification étant néanmoins à peu près la même. — Gnýpa au lieu ~~[illegible]~~ de Gnípa, n'est qu'une inexactitude postérieure, puisque les plus anciens manuscrits ~~[illegible]~~ persistent dans l'usage de l'í, ce n'est donc point une permutation qui a eu lieu dans ce mot, mais seulement une variante d'orthographe ~~[illegible]~~

provenant d'Asford

telle qu'on en rencontre souvent où deux formes 132
se trouvent côte à côte pour exprimer un même mot.
Par cette raison le mot KNUBA de la pierre unique,
ne saurait se trouver dans Gnipa — même si
on le lisait Gnypa, ce qui serait linguistiquement
possible — ceci faisant alors une forme pour
soi qui n'existe point en isl; or que c'est KNUBA
qu'il faut écrire voilà ce qui ressort évidemment des
vestiges danois que nous avons cités d'un mot
semblable.

Bien que UI KNUBA ne paraisse point ailleurs,
il est certain que loin d'être regardé comme un
nom propre ce doit être considéré comme une
expression générale, désignant plusieurs, — sinon
beaucoup d'endroits dans le pays, où quelque
chose d'analogue se soit trouvé jadis. (L'une des
pierres de Hellestad près de Lund en Scanie, offre à cet
égard un exemple important. Il est vrai qu'elle ne contient
pas UI KNUBA, mais puisque son inscription, écrite en
vers même, finit par ces mots :

NU SKAL STA(N)TA
STIN A BIARGI

et que BIARG par conséquent désigne la place du monument

cette place se trouve ainsi marquée d'une manière particulière et en quelque sorte plus étendue.

Il faut aussi remarquer qu'il y a trois pierres runiques de Hellestad, qui ont du rapport entre elles puisque toutes trois elles contiennent le nom (du même homme et que sans doute elles proviennent de la même place, BIARG") Dire aujourd'hui comment une telle vénérable place de sépulture " était disposée alors dans les localités mêmes, ne nous sera guère possible, néanmoins on en reçoit insensiblement une haute idée à l'aspect de la belle pierre runique qui reste, véritable monument haut et élancé, couvert de son écriture parlante.

L'emplacement d'une telle pierre fut toujours soit une butte naturelle plus ou moins grande (parfois très grande) soit une colline factice, entourée le plus souvent, sinon toujours, d'un cercle de pierres nombreuses et quelquefois de dimension prodigieuse.

Dans ce qui précède nous avons éclairé autant que possible, l'idiome de l'inscription, soit en soumettant les mots séparément à un examen rigoureux, soit en la comparant aux inscriptions runiques en général et cela toujours en nous appuyant sur l'islandais. Que l'islandais, le plus connu, soit employé à éclairer le moins connu, le danois, proprement dit, peut sembler étrange, mais l'islandais est là devant nous dans une ancienne et riche littérature, accessible à qui le veut bien et (encore aujourd'hui) soutenue par la langue vivante, tandis que les inscriptions qui forment la littérature runique — qu'on nous permette cette expression — se trouvent dispersées sur la surface entière du pays où, en général, elles ont eu le triste sort d'être regardées comme une espèce de curiosités antiques, ou comme des pierres écrites à demi effacées, dont les légendes en réveillant parfois quelque vague ~~[illegible]~~ idée, un sens quelconque — ~~[illegible]~~ furent loin d'être prises pour ce qu'elles sont réellement à savoir, les plus anciens monuments de la langue mère, de la vieille langue de la patrie, qui s'y trouve conservée d'une manière caractéristique et impérissable et provenant d'une période de beaucoup

antérieure au temps où dans ces pays-ci il peut être question d'une littérature quelconque. Quelque essentiel que soit l'islandais, l'idiome qui se trouve sur les pierres runiques n'est pas pour les danois un moindre chainon dans leur science et cela non point uniquement par rapport à leur pays seul mais en général. Si l'islandais l'emporte quant à la richesse et à la variété, la langue runique rachète bien ce qui lui manque sous ce rapport par cela qu'elle remonte si haut dans les temps qu'elle est même de beaucoup antérieure aux plus anciens manuscrits islandais, et approche plus par sa nature de la source primitive, soit pour les mots soit pour les figures. Or si l'on considère les détails de l'inscription dans le développement que nous venons d'en donner, on remarquera facilement qu'à chaque mot, à l'exception de SUN SIN nous avons eu à signaler des nuances et des déviations par rapport à l'islandais. Cela n'a rien d'étonnant et ne pouvait être autrement vu le grand intervalle ~~[illegible]~~ et de temps et de lieu. Une observation attentive constate que même de petites distances ~~[illegible]~~ produisent encore de nos jours une différence quelconque

(Faire runique trouvée au sud de Slesvig)

et que les langues sont toujours dans un mouvement perpétuel. C'est comme un lointain souvenir de cet état antérieur de la langue en Danemark, lorsque en islandais on trouve souvent l'expression „dönsk tunga", et cela évidemment comme un terme de déférence pour marquer soit la langue de l'Islande même, soit celle de la Suède et de la Norvège. L'exemple le plus décisif à cet égard, sinon le plus souvent cité ~~est sans doute celui~~ ; indubitablement se trouve dans le soi disant „Grágás" code de la république islandaise [1]) dans la partie qui traite du règlement du Thing „Þingskapa þattr". Tout au commencement

---

1) En 1117, l'assemblée ~~dite~~ „Allthing" décréta que cette loi (transmise jusqu'alors) verbalement d'homme en homme, devait être rédigée par écrit. Le texte cité se trouve dans l'éd. de Vilh Finsen (1852), v. 1. p. 38 et dans l'éd. arnémagnéenne (1829) t. 1, p. 16. Les deux codes qui contiennent le „Grágás" appartiennent aux manuscrits fort anciens de l'Islande, ~~[illegible]~~ cela veut dire qu'ils remontent à la seconde moitié du 13e siècle ; mais outre cela il existe en Islande des fragments de codes qui sont encore plus anciens ~~ancien, écrit en Islande~~ — à savoir de 1190 — 1200.

137. Pierre runique trouvée au sud de Slesvig

on y lit: „Þan man skal eigi i dom nefna. er eigi hefir mal numit. i barn æsku. a danska tungu. aþr hann hefir verit. III. vetr a islandi. eþa lengr." Par cette clause remarquable et ancienne que celui qui sera juge aura „appris dans son enfance à s'exprimer dans la langue danoise", cette langue, même telle qu'elle s'enseignait et se parlait dans sa fleur en Islande, ne reçoit point son nom du pays même, ni de la Norvège la mère-patrie d'où descendaient la plupart des colons, qu'elle le reçoit du Danemark, de ce pays lointain si étranger à ce qu'il semble aux rapports de l'Islande[1]. On sait, que Dani e. t. e. fut pendant

---

[1] À cette clause, ~~qui a comme une certaine consistance~~ se joint encore une autre prescription du même code, dans Vigslóði 37. d'où ressort toute l'étendue de la susdite expression. Voici les paroles selon codex Arn. Magn. dans l'éd. Arn. Magn. t. 2, p. 71–72: „Ef utlendir menn verþa vegnir a landi her danskir eþr sönskir eþr norrönir, or þeirra konga veldi III, er var tunga er, þar eigo frændr þeirra þær sakir, ef þeir ero ut her, en af öllum tungom öþrom enn af danskri tungo, þa a engi maþr her" e. c. t.
(Et suivant l'éd. de Vilh. Finsen, d'après cod. reg., p. 172:

„Ef utlendir menn verda vegnir her a. lande danseir. eda sönseir eda nockönir. þa eigo frænder hans söe ef þeir ero her alande vm þav III. konunga vellde er or tunga er. En vigsacar vm vig utlendra manna af öllom londom ödrom en af þeim tungom. er ec talda nu, þa á her engi" e. t. c. — Comme exemple de l'usage en islandais du terme „dönsk tunga" pour indiquer la langue suédoise, ~~telle~~ ^celle^ ~~qu'elle~~ ~~qu'elle~~ ~~était~~ du royaume même du pays, nous citerons l'endroit suivant de la Saga d'Hervarar (Éd. d. N. M. Petersen. 1847, p. 7): „Einn jolaaptan — þá strengdi Hjörvardr heit at bragarfulli, — at han skyldi eiga dottur Yngva konungs at Uppsölum, — þá mey er fegrst var ok vitrust á danska tungu". — Pour ce qui regarde ~~—~~ la langue de la Norvège, (voici un exemple) emprunté de Flateyjarbók (1. v. 1860, p. 567-68): „Margir dreingir ok hreystimenn girnnluzst til hans (le roi Harald à la belle chevelure) sakir uelsetmingar fegiafa ok hirdprydi sua sem segir þiodulfr hinn huinuerske. — þeir launudu konungi giafir med lofsordum þeim er alldri munu nidr leggiazt medan dönsk tunga gengr", répondant à l'expression des pierres runiques „tant que vivra cette pierre" (continuera en vau ces derniers mots)

fait il y a mille ans et qui sera épancé dans l'avenir comme il l'a été jusqu'ici. À ces données importantes nous ajouterons encore que dans l'Edda (de Snorre) dans l'introduction en prose de l'antique poème „Grottesang" dont la scène est à Lejre, à côté de „dönsk tunga" pour la langue de tous il y a le mot „Nordmenn" pour marquer les habitants de tous les pays du nord; voici ce qu'on lit (Éd. Rask. 1818, p. 146, suivant Codex regius): „firir þvi at Fróþi var allra konunga ríkaztr á nordrlöndum, þá var honum kendr fridrinn um alla danska tungu, oc kalla nordmenn þat Frópa-frid." (Parmi les noms de pays et de peuples il n'y a que „Danmörk", „Danir" et „danskr", qui paraissent dans l'ancienne Edda. Quant à l'Islande il n'en pouvait être question vu l'époque tardive de sa découverte.

L'expression "norræn tunga" ou „norræna", qui tire son origine de la Norvège, ne s'emploie que pour marquer la langue de la Norvège et de l'Islande. Elle ne se trouve pas une seule fois dans le "Grágás, où tant d'anciens idiomes sont conservés, et dans la préface de l'Heimskringla Snorre

dit: „Ari prestr hinn fróði ritaði fyrstr manna hér á landi (l'Islande), at norrænu máli fræði bæði forna ok nýja“ mais, puis, dans la même préface (pensant peut-être à la saga d'Ynlinga) il ajoute „Á bók þessi lét ek rita fornar frásagnir um höfðingja þá er ríki hafa haft á norðrlöndum ok á danska túngu hafa mælt“. Comme une expression plus limitée „Norræna“ n'a pas le cachet solennel, qui en bien des endroits semble marquer „dönsk tunga“, mais surtout après que la formation d'une langue nouvelle se fut opérée en Danemark et en Suède elle a certainement son plein droit d'existence aussi bien dans l'antiquité que dans un temps plus récent.

141. longtemps l'expression dont se servaient les auteurs en parlant des habitants du nord en général, mais il y a une grande différence selon qu'un nom s'emploie par des étrangers[1] ou par des indigènes (au dedans des limites du nord, en tant que celui-ci par rapport à la langue pouvait de droit être considéré comme une unité). Ceux-là peuvent avoir eu plusieurs raisons, quant à ceux-ci on ne peut douter que ce ne soit un terme insensiblement dicté par un état de chose, qui a dû exercer une grande influence, et dont l'époque a été de beaucoup antérieure à la découverte de l'Islande. Le mot „dansk Tunge" loin de porter la pensée du côté de la domination la tourne plutôt vers la culture et la civilisation. Il vient du haut nord, où l'on excellait à recueillir et à conserver les souvenirs communs de ces contrées — il vient — non pas accidentellement, mais ainsi que son usage répété et solennel devint un fait incontestable; Or, ce mot, que l'antiquité même a sanctionné, servant à marquer la langue du Danemark (en même temps que celles des autres pays nordiques) à la période qui finissait par les inscriptions runiques

---

1) Ce ne peut être qu'un vague souvenir de cet usage lorsque dans des chants guerriers norvégiens (du Thelemark) fondés sur la Saga du roi Artus, ce même roi se trouve qualifié „Danske Konungen".

Quant à Dudon — „rerum Aquitanicarum scriptor" comme l'appelle Saxon au commencement de son histoire — et aux endroits curieux que l'on rencontre chez lui sur „lingua dacisca", (voyez lib. 2. p 76, lib. 3. p. 99, 100, 112 — Historiæ Normannorum scriptores, ed. Duchesne, 1619), il est à remarquer que tout étranger que fut cet auteur, sa Chronique, qui finit d'ailleurs avec le 10e siècle, par des raisons fort naturelles ayant dû subir l'influence du nord, offre une ressemblance si frappante avec les récits de ces contrées qu'elle fait involontairement penser à une saga islandaise.

au moyen desquelles les seuls danois peuvent comprendre le sens de l'isl. „dönsk tunga"; — ce **mot** certainement mérite toute notre attention. Puisque dans son excellent ouvrage. „Det danske, norske og svenske Sprogs Historie under deres Udvikling af Stamsproget" 1. v. 1829, M. N. M. Petersen, en parlant de la première période de la nouvelle langue s'est fort justement servi du terme „le plus ancien danois" peut-être sera-t-il juste d'employer ici l'expression „danois primitif" (en conservant à côté de cela celle „d'ancien idiome du nord" pour designer par une dénomination commune les trois langues scandinaves et en excluant à cet endroit même l'islandais, (cette dernière langue, dont nous sommes les premiers à reconnaître le grand mérite de perfection qui en fait un véritable trésor, s'étant d'ailleurs constituée indépendemment dans un temps postérieur et lorsque de notables modifications se furent opérées dans les idiomes des métropoles). Or il est inexact (quoiqu'il soit fort com=mun) pour prendre quelques exemples voisins, de dire que le mot danois „viet" (voué) vient de l'isl. ve., tandis qu'il faudrait dire au contraire qu'il vient du danois primitif vi, isl ve, (dont ve en isl. est analogue); il est inexact ~~également~~ que „Knub" vient de l'isl gnúpr.

puisqu'il faut dire qu'il vient du danois primitif KNUBA, isl. gnúpr. Cette coutume de rejeter à la légère „de l'islandais" fait croire aisément que le danois dérive de l'islandais et qu'il a un caractère beaucoup plus jeune tandis que c'est tout le contraire. Par la même raison ce ne peut être juste lorsque, dans son explication de la pierre runique de Tirsted, (par exemple) insérée dans l'écrit de Nyrup ~~([illegible] fort insignifiant)~~ publié en allemand „Verzeichniss der in Dänemark jetzt existirenden Runensteine" 1824. M. Rask nous lit de prime abord une inscription comme si elle était islandaise, attendu que cela ne peut se faire qu'en attribuant à l'islandais une forme qu'il n'a jamais eue, et en dépouillant l'inscription de son cachet original ¹/. lequel est d'autant

---

¹/ AFT rendu par aft dans la susdite inscription de la pierre de Tirsted expliquée par M. Rask, n'est qu'un effort insuffisant pour le faire concorder avec l'islandais puisque A appartient indubitablement au mot et quand même dans l'écriture runique il a fallu user de A et I au lieu de æ et e de l'islandais, ces deux caractères ne sont nullement admissibles lorsque le mot en question s'écrit UFT, voyez p.

plus réel, que beaucoup des inscriptions runiques sont antérieures à la découverte de l'Islande. Ces inscriptions, comme nous avons essayé de le faire ici, doivent d'abord être rendues, aussi textuellement que possible, en danois primitif, et ensuite, pour — l'analyse et la comparaison linguistique, en islandais. Pour celui qui a quelque intelligence des caractères runiques et des flexions de l'ancien idiome, le danois actuel n'en est pas si éloigné qu'il semblerait au premier abord, assertion, dont pourrait bien faire foi, l'inscription qui a été ici l'objet de notre étude.

La période à laquelle appartient ce monument se trouve marquée par le langage — en cela qu'il est évident, ce qui sera prouvé dans la suite, que l'ancien idiome ne s'est ~~point~~ conservé en Danemark que jusqu'à la fin du Xe siècle ou fort peu de temps au delà — et non pas alors sans des marques d'un changement visible — puisque la langue nouvelle, le danois actuel dans sa forme primitive, existait déjà toute développée quelque temps avant la fin du 11e siècle. Pendant l'époque de l'entière transformation sociale, arrivée dans ces pays ~~ici~~ surtout vers l'an 1000—1050, la langue de l'ancien temps, ébranlé dans ses fondements, ne pouvait non plus se conserver.

145. Pierre runique trouvée au Sud de la ville de Slesvig

Or une inscription comme la présente qui contient ~~la langue~~ la sans la moindre ~~trace~~ ~~d'une~~ innovation ~~prolongée~~, ne peut, [illegible] être ~~[illegible]~~ postérieure au Xe siècle, voilà la limite rigoureusement tracée qu'il ne faut point dépasser.

~~Quant à cette inscription ci~~ Il est vrai que ~~nous~~ ne saurons ici préciser l'époque qu'en descendant et non en remontant, mais il va ~~néanmoins~~ sans dire que bien des pierres runiques remontent à un temps beaucoup plus reculé et offrent du côté de la langue ainsi que sous d'autres rapports une foule de renseignements curieux.

Un fait digne de remarque c'est que celle qui nous occupe ici se trouve dans la partie, dès l'origine la plus méridionale du pays, non loin de la frontière, laquelle continua toujours d'être la limite particulière de cette sorte de monuments. On sait que cette portion du pays fut, dès le commencement du 9e siècle, le théâtre des efforts qui vers l'an 1000 triomphèrent dans le royaume et qui bien qu'entravés par moment dans l'intervalle, y reparurent toujours avec plus de force.

Si l'on considère que la nouvelle croyance, vers l'an 850, avait de fait pris pied dans ces contrées, y jouissant déjà d'un culte assez répandu 1), puis, qu'il y a une lettre papale 2) d'environ 864 au roi Éric

---

1) Cela ressort d'une manière éclatante de Remberti vita Ansgarii cap. 21. Après avoir parlé de l'accueil gracieux et confiant qu'Anschaire avait reçu du roi Éric (l'aîné, le fils de Godefroid) qui lui avait concédé le droit de bâtir une église dans la ville de Slesvig, il y est dit: „data pariter licentia, ut, quicumque vellet, in regno suo fieret christianus. — Gratia dei in eodem loco fructuosius crescere cœpit, multi namque ibi antea erant christiani, — quorum quidam primores ipsius vici habebantur, et gaudebant, sibi facultatem datam christianitatem suam observandi. Quorum exemplo multi quoque alii et viri et feminæ, relicta superstitiosa idolorum cultura, ad fidem domini conversi baptizabantur. Factumque est gaudium magnum in ipso loco" etc. — Oppose-t-on à cela des mentions telles qu'il y en a dans la saga de Gulland (dans „Gutniska Urkunder" pub. par C. Säve, 185?, p. 32): „tropu menn a hult ok a haugа, wi ok stafgarpa, ok a haipin guþ" etc. où se trouve décrit un état de chose antérieur, ~~[illegible]~~ évidemment l'ancien culte d'où ces objets avaient emprunté leur plus grand éclat, était vers ce temps sinon disparu de ces contrées, au moins profondément ébranlé.

2) Cette lettre, insérée dans „Acta Sanctorum" Febr. Tom. I. pag. 407, est du pape Nicolas I. „Horico regi Danorum" Le pape y dit, entre autre choses, que, quant au roi, on lui a rapporté „de fide tua, quam etiam ante baptismi gratiam per prævenientem dei misericordiam iam habere dinosceris".

le jeune, et qu'un évêque („episcopus") delà,
ce qui fait supposer une assez grande
communauté assistait à un Concile (à Ingelheim)
948, on est en quelque sorte obligé de reporter
ce monument — placé à l'endroit même du
siège épiscopal — au moins à la première moitié
du Xe siècle. Quand on se rappelle enfin que
VI KNUBA — comme nous l'avons expliqué précédemment,
marque pour ainsi dire la pratique non troublée
de l'ancien culte, il y a certainement lieu de
penser à une époque antérieure au Xe siècle. Si
par prudence et pour ne point s'aventurer à trop
dire, on ne veut reculer l'époque au delà de la première
moitié du Xe siècle, il faut pourtant admettre que cette
pierre runique, si essentiellement du pays, ne peut
manquer de faire bien augurer de l'endroit, non seule=
=ment par rapport à la connaissance des runes, mais
aussi quant à l'habileté de s'en servir d'une manière
gracieuse et correcte. Rien qu'à comparer cette pierre
runique à celle de Haverslund, qui se trouve à un
endroit ~~bien~~ plus au nord, on est frappé de la distance qu'il
y a d'une inscription qui ne donne
que tout uniment un nom, à une, telle que la présente
dont le contenu, la beauté et la grandeur prouvent évidemment

qu'il était coutume dans le pays d'ériger des monuments semblables.

Il en résulte donc qu'il faut non seulement le Xe siècle mais aussi au moins le 9e pour embrasser la période des inscriptions runiques, depuis leur naissance jusqu'à leur développement complet dans le pays — encore se peut-il bien que ce laps de temps soit trop court 1).

L'importance de cette pierre runique, quant à la langue et à la période, augmente encore par la localité d'où elle provient et par rapport à celui par qui elle a été posée. Elle a été trouvée au sud-est des derniers confins de la ville actuelle de Slesvig, à la distance environ d'un demi quart de mille, un peu

---

1) Ce sont par conséquent des remarques assez généralement juste qui par rapport aux pierres runiques et à leur âge, se rencontrent accidentellement dans un écrit allemand récemment publié sur la langue gothique. On y lit: — „die altnordischen Runensteine, deren grammatische Formen dem Gothischen noch so auffallend nahe stehen," et encore — „die ältesten unter den altnordischen Runensteinen, deren Alter den gothischen Denkmalen schwerlich viel nachstehen wird"; seulement il ne faut pas précisément penser par là à l'époque d'Ulphilas, mais à ce temps, où des manuscrits gothiques se faisaient encore, ou pouvaient encore être supposés d'un usage réel.

au sud-est du bras intérieur de l'antique rempart de „Danevirke", de sorte qu'elle appartient à la paroisse de Haddeby, laquelle touche directement à la ville de Slesvig, tout en portant encore les noms de „Bejested", (voilà comme l'écrit littéralement M. Jensen dans son ouvrage si généralement apprécié „Kirchliche Statistik des Herzogthums Schleswig", 1841, p. 1096), „Bustrup", „Sleksvig", Østerlid etc. On a généralement jusqu'ici ~~attribué~~ revendiqué pour cette paroisse, la gloire de posséder la plus ancienne église du royaume due à St Anschaire lui-même, ce n'est pourtant qu'une erreur fondée sur la ressemblance du nom Haddeby avec celui de Hedeby, l'ancien nom de la ville de Slesvig.
A défaut de cet honneur supposé la paroisse peut se glorifier de ce que, si peu éloignée de la frontière méridionale du Slesvig — limite absolument tranchée, des monuments runiques vers le sud — elle a renfermé trois des plus belles pierres runiques danoises, ~~ce qui la~~ [illegible] de sorte qu'elle peut être mise à côté des paroisses les plus favorisées à cet égard à savoir, Jelling, Bekke et Søndervissing.
La pierre a certainement été placée sur une des buttes en face de Vedelsprang, d'où l'œil embrassa une vaste [illegible]

étendue de pays, et les buttes, quand on se rappelle les exigences et coutumes de l'ancien temps, sembleraient encore aujourd'hui bien choisies et comme invitant à y ériger des monuments commémoratifs.

Aussi ce sont elles, sans doute, qui ont fourni le UI KNUBA dont parle l'inscription. On y voit plusieurs petites collines artificielles, et il est certain que la quatrième dans la série des pierres runiques traitées ~~ici~~ par nous a été trouvée là. Le ~~pri~~ ~~…~~ ~~...~~ dessin donné ci-dessus, montre la pierre dont nous nous occupons ici. Elle est aussi belle que considérable et certes dans l'ancienne localité, et avec son entourage primitif, elle a dû être un monument ~~aussi vénérable que~~ ~~grandiose~~.

En cela qu'elle est posée en mémoire d'un fils, elle répond à l'expression de l'Edda, dans Hávamál 73 (ed Rask. p. 19):

„Tialdan bautasteinar
standa brauto nœr,
nema reisi nipr at nip."

Par la même raison l'inscription doit provenir ce semble, d'un habitant de l'endroit, supposition qui change en certitude, lorsqu'on considère que le monument fut érigé dans un lieu consacré ou voué (UI KNUBA), lequel a certainement été la propriété d'une famille ou de quelques personnes particulières. Quant à cet habitant, c'est nécessairement à Hedeby (Slesvig) ou dans son voisinage qu'il faudra le chercher, ce qui loin d'offrir quelque difficulté concorde plutôt avec toutes les données présentes. — Quelque courte que soit, ~~par sa nature même~~ cette inscription, et quelque insignifiante qu'elle puisse sembler à un examen superficiel, le développement donné ci-dessus prouvera, nous l'espérons, combien elle a de l'importance, soit par ses détails, soit en général.

A tout ce qui précède vient encore la remarquable circonstance, que cette pierre-runique un rapport historique. On sait que lorsque, vers la fin du 8e siècle, les francs vinrent

assailler les saxons, les danois se trouverent en contact avec les uns [comme avec] les autres, bien que ce fut de manière différente. Par des chroniques franques, (en Danemark) il n'y avait point encore des relations écrites de ce genre — nous apprenons à connaître une foule de princes danois 1) dans cette partie méridionale du pays, qui plus tard reçut le nom de Slesvig. Le premier qui soit nommé avec une date précise c'est Sigefridus 2) Danorum, frère de Godefred (plus connu que lui et qui devint son successeur); ce fut auprès de lui que

---

1) Leur position n'est point distincte. Langebek parle du père de Godefred, Harald, comme "Iutiam australem ut beneficium a Lethrarum rege, ut videtur, tenens".
Comme entièrement véridique il faut nommer la relation d'Ottar vers la fin du 9e siècle — dans le rapport du roi anglo-saxon Alfred, que le chef lieu, "at Hæþum" (Hedeby, Slesvig) à cette époque était soumis au danois, "in on Dene."

2) La première partie de ce nom, répond aux noms isl. Sigtryggr, Simundr etc. Quant à la seconde partie il semble que cette addition finale ait été fort en usage dans cette famille, outre Godefred, il y paraît encore Reginfred (cfr. isl. Reginleif). Plusieurs Sigfred et Godefred, se trouvent ainsi nommés à travers tout le 9e siècle — surtout par rapport à leurs fréquentes invasions en France. Paris fut principalement attaqué 845 et 886.

provenant d'Asfred ("Asfred") l'an
le prince saxon „Widikindus", environ 777, vint chercher un abri contre Charlemagne. La suite prouva qu'il avait bien fait de se réfugier de ce côté, puisque ce ne fut que là qu'on opposa une résistance si efficace à l'envahissement guerrier des francs que ce devint une barrière à leur pouvoir victorieux au dehors. Cela n'étonnera pas quand on pense ~~soit~~ aux grandes et fréquentes excur=sions que les danois entreprirent alors par delà les mers, ~~soit~~ à leur culture à l'étendue de leur commerce et au développement de leur état social, avantages dont on trouve des témoignages partout, dans les relations étrangères — dans celles des francs surtout — aussi bien que dans toutes les sources du pays. Nous n'allons point ici nous occuper de cela, ni du rapport des princes danois avec les francs, seule=ment pour plus de cohérence il sera juste de noter que Sigfred reçut en 798 les envoyés de Charlemagne, et qu'il mourut peu de temps après. Son frère Godefred, qui lui succéda, maintint la position conquise et fut à son tour succédé l'an 810 par son neveu Hemming (fils de Sigfred) qui fit la paix avec les francs. Voici ~~comment~~ ces circonstances, décrites d'après les sources franques, (Cfr. Script. rer. Dan., Tom. 1., p. 502 — 3), „Condicta inter

imperatorem et Hemmingum Danorum regem pax, propter hiemis asperitatem, quae inter partes commeandi viam claudebat, in armis tantum iurata servatur, donec, redeunte veris tempore (811) et apertis viis, — congredientibus ex utraque parte utriusque gentis, Francorum scilicet et Danorum, XII primoribus super fluvium Ègidoram[1], datis vicissim secundum ritum ac morem suum sacramentis, pax confirmatur. Primores autem de parte Francorum hi fuere — — (10 noms) — de parte vero Danorum in primis fratres Hemmingi[2]

---

[1] „Ègidora" qui devint plus tard „Eidora", montre assez, que le soi-disant „Ægirs dyr" (l'animal d'Ægir) de la saga de Jómsvíkinga p. e. n'est qu'une traduction arbitraire, telle qu'on en rencontre parfois en isl. à l'égard des localités étrangères. Or il est certain que ce n'est point „d'Ægirs dyr" qu'est venu „Eider". Plusieurs ont essayé d'expliquer ce nom — entre autre Leibnitz d'une manière fort maladroite. Quant à l'origine du nom on n'en sait rien pour sûr. Ce fut un vieil usage longtemps avant 811 et qui dura longtemps après, que les voisins se rencontrèrent à cette antique frontière pour vider leurs différends.

Dans les relations de l'accord de 811, telles qu'on les possède encore, le lieu n'est pas précisé, mais origi=
=nairement il a dû l'être, attendu que dans plusieurs ~~chroniques~~ annales franques il y a „in loco qui uocatur" ~~[illegible]~~ ainsi que tantôt le nom est laissé en blanc tantôt on y a mis un nom illisible. Toutefois il est évident que „super" signifie au dessus de la rive méridionale du fleuve, puisqu'il ressort de toutes les sources, que le lieu de rencontre avant et après fut une île au milieu de l'Eider, vraisemblable=
=ment celle où se trouve aujourd'hui l'ancienne partie de Rendsborg. Saxo nous apprend que du temps de Valdemar le premier il y eut plusieurs rencontres, et que même dans ce temps là il fut encore question du célèbre combat, qui ~~eu~~ avait lieu dans l'antiquité anté-historique, entre le fils du roi saxon et Uffe, fils du vieux roi aveugle Vermund, lequel n'était ni roi de Leire ni roi anglo-saxon en Angleterre, mais qui régnait tout simplement sur des habitants d'Anglen, c'est à dire sur des jud=
=landais dans le 4e et 5e siècle, et qui selon Saxo semble avoir possédé le Slesvig actuel, ayant eu sa résidence à Jelling. „Sveno Aggonis, collègue de Saxo en parle (contre sa coutume) fort en détail, dans les 1er et 2e Chap. de son histoire

de Danmark (publié par Stephanius 1642 et dans Script. rer. Dan., Tom. 1.) et après avoir indiqué par les paroles suivantes: "Vermundi debilitatis fama cum apud Transalbinas partes percrebuisset, elationes turgiditate Teotonica intumuit superbia, utpote suis nunquam contenta terminis", pourquoi on en voulait au royaume du vieux Vermund, il décrit avec soin l'endroit, où fut livré le combat qui devait décider la question, en l'appelant "in Egdoræ fluminis mediamne". Saxo, qui lui aussi, en parle longuement dans son 4e livre, marque également l'endroit d'une manière fort claire, en décrivant ainsi "pugnæ locus": "hunc fluvius Eidorus ita aquarum ambitu vallat, ut, earum interstitio repugnante, navigii duntaxat aditus pateat". (Tout un siècle après Saxo il est dit expressément que l'endroit s'appelle encore "adhuc" d'après ce combat et même au 15e siècle il se nomme toujours "Konungskamp" et cela dans les sources allemandes aussi bien que dans les danoises. Le récit de Sven et Saxo et la vigueur des expressions de Sven à cet égard, prouvent en même temps que si le souvenir de la légende vivait toujours les expériences fâcheuses du temps actuel n'avaient pas manqué de laisser quelque traces, bien qu'on sût de l'histoire que ce ne fut rien de nouveau et que les anciennes exigences n'avaient fait que revêtir une nouvelle forme.

provenant d'Asfred (Osfred.)

2/ De cette famille fut Thyra Danebod qui devint d'une si haute importance pour le pays. Les parties éparses du royaumes, notamment de la péninsule, que de concert avec Gormon elle ne pouvait réunir par ses titres diffé=rents, leur fils Harald les acquit dans sa tendre jeunesse. Cela est inscrit en propres termes sur le grand monument runique qu'il érigea à Jelling en commé=moration de Gormon et Thyre, "il s'empara du Danemark entier". Voila ce qui explique pourquoi sur l'autre monument de Jelling érigé par Gormon en mémoire de la reine Thyre elle est nommée TANMARKAR BUT — sans cela il eût manqué quelque chose. En général on ne peut douter que ce ne soit ces grands évènements à jamais décisifs pour l'avenir du Danemark qui ont été la cause, que les monuments qui les rappellent sans cesse ne furent point placés à Leire mais à Jelling, au milieu de la partie orientale de la presqu'île Jutlandaise.

157. Pierre runique trouvée au sud de Slesvig

Hacuuin et Angandeo 1/, deinde ceteri honorabiles inter suos viri, Osfred cognomento Turdimulo - - - - et alius Osfred, et Osfred de Sconatue, - - - - -

---

1/ Ce nom semble quelque peu étrange parmi tant d'autres connus ou faciles à reconnaître. Néanmoins en portant la vue un peu plus loin on découvre des analogies fort remarquables. Après 811 on ne le rencontre guère mais sans aucun doute c'est ce même nom qui nous apparait la première fois que les peuples méridionaux entrent en rapport avec les danois, précisément de ces contrées. Cela eut lieu l'an 700 ou un peu plus tard, tout un siècle avant les évènements concernant Godefred, lorsque Villibrod (depuis 692 évêque d'Utrecht, né à Northumberland et descendant - comme il est expressement remarqué - d'un des chefs de la migration des habitants de la chersonèse cimbrique ~~pour~~ en Angleterre au 5e siècle) tenta le premier essai d'une mission en Danemark. - Voici à ce sujet ce qu'on lit dans Vita S. Willibrordi dans Alcuini abbatis caroli magni regis ac imperatoris magistri, opera, cur. Frobenius, Tom. 2., 1777. p. 187: Cum apud regem Frisonum Radbodum

provenant d'Aefred ("Aefred")

vir dei fructificare se non posse sentiret, ad ferocissimos Danorum populos iter evangelizandi convertit. Ibi tum, ut fertur, regnabat Ongendus (Ungendus) homo omni fera crudelior et omni lapide durior, qui tamen iubente deo veritatis præconem honorifice tractabat. Quem dum obduratum moribus et idolatriæ deditum et nullam melioris vitæ spem habentem offendit. — reverti festinavit". (Cfr. J. Due. diss. Valchendorph." de regibus Daniæ religionem christianam promovendam curantibus; 1764, et "de apostolis Danorum" 1765). De même que la tentative de Villibrord est un fait, de même il semble difficile de ne point admettre quelque rapport entre l'Angandeo des francs (dans la forme du nominatif) et l'Ongendus chez Villibrord — réserve faite d'une intervalle de quelques générations —, car non seulement l'endroit est essentiellement le même, mais la conformité des noms est irrécusable — même après les relations étrangères. Il ne faut non plus se laisser épouvanter par la remarque ~~que~~ suivante de Thabillon au susdit endroit de Vita Willibrordi: "hic rex (Ongendus) Danis ipsis notus non est," puisque dans son

ignorance il ne s'appuie que sur le soi-disant Chronicon Erici regis. D'autant plus on aurait tort de s'effrayer que par rapport à ces noms il y a telles indications dans les sagas, qui ne se laissent point écarter. Ainsi tout d'abord se présente Ongenþeow dans le poème de Beowulf, et si même le Sleswig n'y soit touché qu'en passant et nommément par rapport aux frisons sur la côte occidentale, il est certain que les événements qui fournissent le sujet de ce poème tirent leur origine des pays danois. (Enfin il est impossible de ne point penser à cet égard au fameux héros des Saga (le Bersark) „Angantyrus", „Angater" „Angantyr". Ce n'est pas à dire qu'aucun de ces deux personnages historiques soit l'objet de cette Saga célèbre, dont les chants sublimes et énergiques s'expriment avec un grand accent de vérité et qu'on retrouve chez Saxo dans le 5e et 6e livre, dans les sagas mythiques islandaises d'Hervarar et d'Orvarodd et dans Hyndluljód dans l'Edda, — nous n'avons

provenant d'Asfred ("Oefred")

pas même voulu supposer un rapport direct
entre les faits historiques et la tradition —
il nous importe seulement de mettre en lumière
ce qui par son origine renferme des
éléments danois de la plus haute antiquité.

 Pierre runique trouvée au sud de Slesvig

- - - ce qui fait, outre les deux frères du roi huit noms qui tous (bien qu'un peu altérés) sont aussitôt reconnaissables comme d'anciens noms danois ou scandinaves ailleurs fort connus. Il est ajouté, ce qui va sans dire, que les hommes, qui prenaient part dans cette rencontre, étaient parmi les premiers de leurs pays, — chacun d'eux se trouve au surplus ~~[illegible]~~ qualifié « comes » (titre qu'on voit aussi déféré par les auteurs étrangers ~~[illegible]~~ à des danois, en ce qu'un certain « comes Hovii » de Danemark se trouve mentionné dans Remberti Vita Ansgarii). Parmi les hommes danois, à juger par les noms, il semble que les deux soient les mêmes, qui vers la fin de l'an 811 se rendirent auprès de Charlemagne, comme envoyés du roi Hemming. Mais ce qui a lieu de surprendre c'est le nom Osfred, le même ~~[illegible]~~ qu'il y a sur la pierre runique, et qui sans la moindre altération : revient ~~[illegible]~~ ici jusqu'à trois fois. Non pas qu'il faille ~~[illegible]~~ absolument que le nom sur la pierre soit celui d'un de ces trois hommes mentionnés, mais rien ne s'y oppose non plus et s'il n'en est pas ainsi

un rapport entre eux est toujours présumable.
La conformité des noms, qui est l'essentiel, ne prouve rien, sans doute, par elle-même, lorsque d'autres circonstances n'y viennent à l'appui, mais voilà précisément ce qui a lieu ici. — A la conformité des noms vient encore conformité à peu près de temps et conformité complète de lieu (encore qu'il ne peut être question ici que d'un terrain fort peu étendu). Puis vient ce fait, que de même que les trois susdits hommes étaient parmi „primores" du pays, de même cet homme a dû l'être qui éleva le monument runique — on se rappelle que l'usage des runes n'est attribué qu'aux seuls iarls dans le chant du Rigsmál de l'Edda. Enfin il est à remarquer que le nom en question est fort peu répandu ailleurs, car tandis qu'il ne se trouve du tout dans la littérature des Sagas d'Islande, tandis qu'on ne le voit presque pas

163 Pierre runique trouvée au sud de Slesvig

dans les nombreuses inscriptions suédoises et point du tout dans les danoises — voilà qu'on le rencontre quatre fois aux même endroits.

---

1) Que l'un des Osfred s'appelle „de Sconatue" (ou „Sconowe", comme il est écrit dans „Veteres scriptores e bibliotheca Reuberi" 1584, p. 39, lequel serait peut être préferable, ainsi que „Osfred" qui s'y trouve toujours différemment à l'ortographe donnée par Langebek d'après les sources qu'il indique), ne veut pas dire précisément qu'il fût de la Scanie — avec cela qu'il serait tout de même de pays danois —. Mais il y a plus près de nous des noms qui offrent la même initiale. Il est connu qu'un des évêques du Slesvig s'appelait Nicolaus Scondelef — nom, ~~[illegible]~~ provenant sans doute d'une localité — et dans ces sortes de noms la finale „lef" est essentiellement danoise. Dans le Jutland septentrional il y a d'ailleurs une ville „Sconagré" près Varde. Mais le plus remarquable, c'est le surnom Turdimulo, que porte un autre de ces hommes. C'est un nom d'oiseau donné apparemment pour cause d'une ressemblance physique. Aujourd'hui le nom général est „Tordalk." (Alca Torda Linn.),

provenant d'Asfred ("Osfred")
lequel ne paraît point au nord du Sund et n'est point connu au delà de la Baltique. Mais analogue au nom d'homme de 811 il y a Turemule (Tordmule, cfr „Nilssons Foglar,") „Les oiseaux de Nilsson" (1835) 2, 520), usuel encore aujourd'hui dans le dialecte populaire de Bleking, (essentiellement danois quant à toutes ses locutions anciennes) laquelle dénomination, ~~quoique~~ si ancienne qu'elle soit se compose pourtant de „Tord" encore usité à Golland, et de „Mule" nom donné au même oiseau à l'île de Christiansö. (A Helgoland ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ île autrefois de la dépendance du Slesvig, l'oiseau stationne encore parfois, mais nous ignorons son nom par là.) Et, enfin, chose assez curieuse, dans l'Edda de Snorre, (cfr l'édit arnemag: Tom. 2., 1852, p. 489. — et celle de Sv. Egilsson, 1848—1849, p. 228) parmi „fuglaheiti" on trouve „tyrdilmeli" lequel, comme il arrive souvent pour ces sortes de choses en Islande, a été cherché fort loin. Il est assez ~~[illegible]~~

Curieux en effet, que cet ancien surnom, tout accidentellement employé, à ce qu'il semble, et depuis longtemps inconnu et oublié ici, surgissant après des siècles dans les relations étrangères, ait pu se retrouver, soit comme une tradition de l'ancien temps

parmi les islandais laborieux et investigateurs, soi comme un terme encore en usage dans un dialecte vivant – en vérité – voilà bien du rapport entre l'ancien et le nouveau.

ce serait certainement méconnaître tant ces faits reconnus, que de ne point admettre qu'ils constatent, ce que nous appelions ci-dessus, un rapport historique, vouloir d'avantage ce serait dépasser ce que, selon la nature même des choses, on est en droit d'exiger.

Ce que les inscriptions des pierres runiques manquent en étendue elles le rachettent par la sureté avec laquelle elles marquent la période précise du langage et par le caractère spécial des monuments. Voilà pourquoi, d'une base immuable et nationale elles peuvent répandre de la lumière sur leur temps et à travers les âges. L'inscription runique que nous venons d'examiner nous offre ainsi des éclaircissements essentiels, impossibles à obtenir ailleurs, sur le pays, le peuple et son état social et intellectuel lors du début de l'histoire à proprement parler. Or si l'on conçoit la haute porté de tant d'indications précieuses, on comprendra

167. aussi Pierre runique trouvée au sud de Slesvig
(tout ce qu'il y a de vénérable dans ces monuments ~~et on~~ l'on sentira pour nous servir d'un mot du temps de O. Worm[1] à l'égard des monuments de Jelling ~~[illegible]~~ qu'on peut être „tactus religione" huius monomenti.

---

1) Cfr. O. Wormii et ad eum doctorum virorum epistolæ, Tom. 2, (1751), pag. 776.

(Nota. Ce qui a été publié déjà par d'autres, concernant cette pierre runique, sera mentionné à la fin de ce volume.

3.

Pierre runique du roi Sven.

(Pierre runique de Danevirke)


169.

Vers la fin du mois de Juillet 1857 ont enlevé du champ de Bustrup une pierre qui, destinée à être fendue, fut aussitôt transportée à un tailleur de pierre à Slesvig. Cet homme pourtant, croyant y distinguer une écriture, conserva cette pierre et la montra à plusieurs passants entre autres à deux professeurs de l'école collégiale, qui ne tardèrent pas à reconnaître que l'écriture, fort distincte sous un certain effet de lumière, était en runes. Le gouvernement l'acheta sur le champ et des mesures furent prises pour la ramener à sa place. Vouée à la destruction et emportée tout à l'heure sans que personne s'en souciât, la voilà qui retourne glorifiée en quelque sorte, propriété de l'état et vénérée comme un monument national qui après le silence de tant de siècles élève de nouveau la voix et — comme le disait à cette occasion un habitant de l'endroit même —, proclame devant tous qu'ici „on foule le sol danois"

Sous ce rapport les temps et tout ce qu'ils amènent n'ont rien changé et si la langue, telle qu'on l'entend le plus dans ces contrées, précisément par là s'est altérée un peu, il est pourtant

Curieux que le nom de l'endroit où fut trouvée cette pierre soit aujourd'hui encore « Trebjerg » (Cfr. p.), comme si fidèle au monument malgré l'oubli qui le cachait, il n'eût voulu quitter son sol.
Située tout près du vénérable Danevirke, là où commence à incliner la côte élevée qui, à partir du lit de la rivière de la Slie, traverse Bustrup, la place ne peut manquer d'impressioner vivement tout patriote danois. À 475 pas de Danevirke est située Trebjerg, près de l'ancienne route qui partant de Slesvig et Bustrup mène à Rendsbourg 1/ en coupant le —

1/ Ce doit être cette route, qu'on trouve citée déjà dans l'ancien droit communal de la ville de Slesvig (Cfr. § 30 et avant-propos p. 26–27 édit 1855 de l'auteur) à l'égard de ce que la ville de Slesvig percevait un droit de chaque voiture qui se rendait à Rendsbourg et le double si la voiture passait l'Eider.

rempart. L'une des deux collines, d'où dérive le nom Tvebjærg, fouillée et rasée depuis longtemps, s'est trouvée à gauche du chemin, celle à droite au contraire, au pied de laquelle gisait la pierre runique est encore intacte. Il est inutile d'ajouter que ce fut là qu'on replaça la pierre de la manière la plus convenable. Situé en dehors du bras supérieur de Danevirke, mais au milieu de tous les autres, l'endroit offre un plateau élevé, le premier qu'on rencontre en sortant de la ville de ce côté, et qui dominant le pays de tous côtés, semble répondre parfaitement à l'idée des anciens, quant à l'entourage de leurs hauts-lieux ou places de sépultures.

La pierre runique a 3 aunes de hauteur sur une largeur de 1½ aune mais son épaisseur n'est pas considérable (6-8 pouces) pourquoi on la garantit en hiver contre les rigueurs du froid. Les caractères sont hauts de 9-7 pouces. Le dessin ci-joint en offre l'aspect à tous égards exact. L'inscription, qui commence à gauche en bas,

173.

la voici rendue en ~~[illegible] [illegible]~~ onciales latines: — ~~[illegible]~~:

:SUIN :KUNUGR : SATI :

STIN :UFTIR :SKARÞA

SIN :HIMÞIGA :IAS: UAS:

:FARIN :UESTR:IAN: NU:

:UARÞ: TAUÞR:AT:HIÞA:BU

(Les 5 derniers mots se trouvent sur le bord.)

En islandais:

Sveinn koningr satti stein eftir Skarda sinn heimþega, er var farin vestr, en nú varð tauþr at Heidabæ!

Sven, roi, posa cette pierre après Skarde son commensal, qui était parti pour l'occident mais qui mourut à Hedeby.

SUIN d'abord appellatif comme „svend" (compagnon, adolescent, jouvenceau) est devenu nom d'homme

en analogie avec Karl, (sur la pierre de Hobro) et comme il en sera, au moins plus tard, des substantifs père, frère, sœur. Le nom SUIN ne se trouve — sur aucune autre pierre unique (danoise) aujourd'hui existant, (à moins que ce ne soit sur la pierre de Flejsborg). Vraisemblablement ce nom n'a point été commun avant le temps du roi Svend à la barbe fourchue; — dans le Landnámabók d'Islande il ne paraît que rarement — dans tous les cas ce n'est qu'à partir de ce règne qu'il est devenu un nom ——— distingué.

Tel que l'I se trouve ici on ne peut guère admettre qu'il ait eu l'intonation simple de l'E, devenu peu de temps après la voyelle du nom, il est à croire que s'il n'y a pas eu une diphthongue absolue, au moins la prononciation a dû être en quelque sorte double. Cela ressort évidemment ——— de la manière distincte dont l'E se trouve marqué dans UESTR. Il faut se rappeler à ce sujet, qu'en anglo-saxon, le nom du roi danois Svend, si connu en Angleterre, s'écrit toujours de manière à ~~e~~ faire entendre qu'il y a quelque chose de plus que l'E dans ce nom. Il en est sans doute

de SUIN comme de STIN, qui souvent s'écrit STAIN avec une diphtongue complète, une telle doit sans doute exister ici en essence, bien qu'il n'y paraisse qu'un I. Un exemple curieux de la manière dont on procédait à la transition de Svein à Sven, se trouve dans Scrip. rer. Dan. I. 67.

Dans KUNUGR, où le premier U ~~[illegible] [illegible]~~ doit être considéré comme ouvert, le second comme passable=ment fermé, il y a eu élision de la consonne N devant G comme dans UIKIGAR sur la pierre de Tirsted. A l'instar de GURMR KUNUGR sur la petite pierre de Jelling et, de HARALTR KUNUGR sur la grande il y a précisément ici SUIN KUNUGR; puis on trouve encore la forme du pluriel KUNUGAR sur la grande pierre d'Aarhus [1]. — R, fort usité à la fin

---

1) KUNUGAR s'y trouve accompagné du verbe BARÞUSK (l'imparfait dans la forme passive). En mention=nant ainsi que « des rois se battirent », et

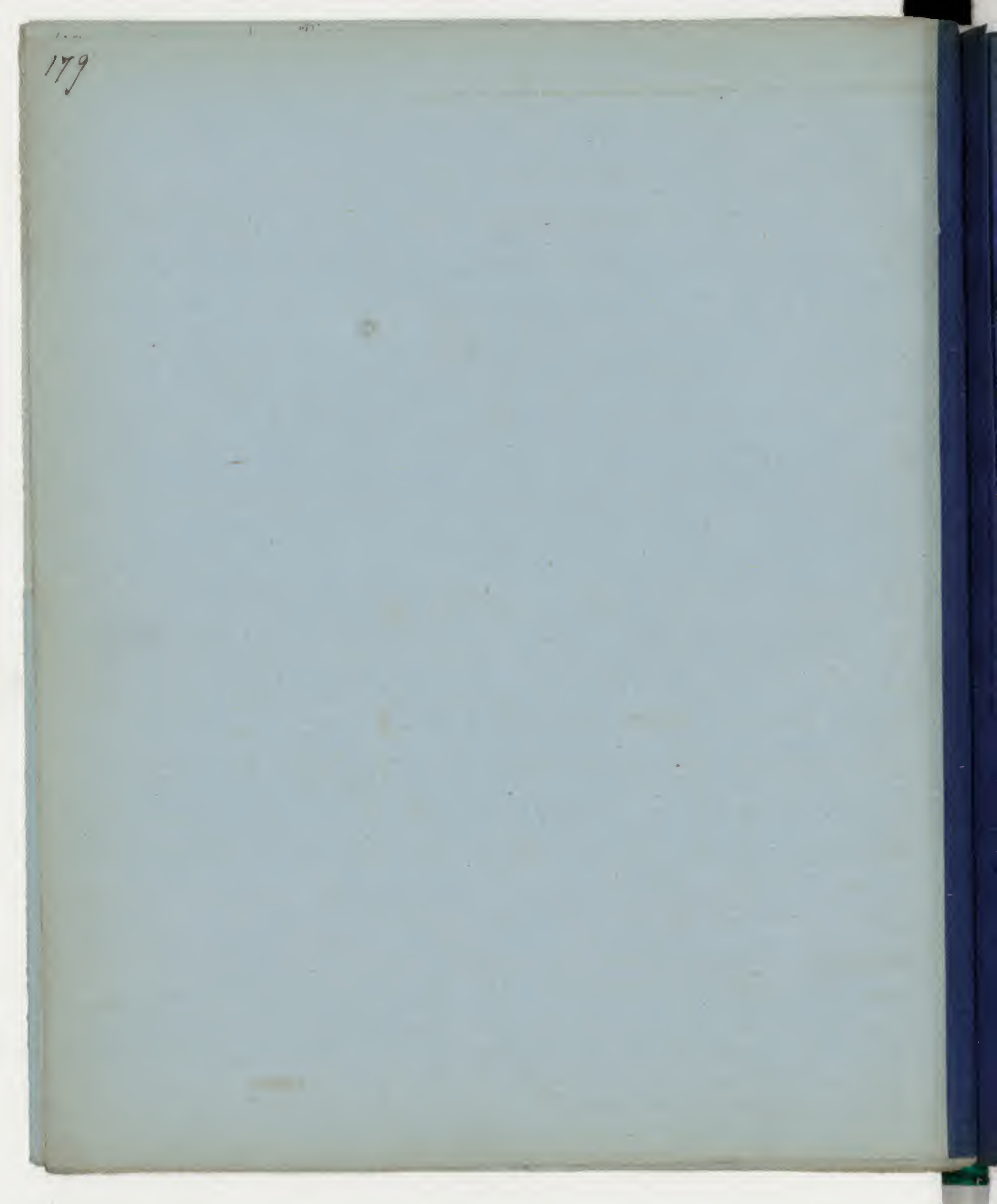
sentant si fort son âge reculé, elle indique sans doute sa période assez au juste, cfr. p. De cette manière il y a là un témoignage contemporain, unique jusqu'ici, à ranger à côté de la relation anglo-saxonne, également unique du 9e siècle, à savoir que l'île de Bornholm avait alors „un roi à part“. Autrement ce ne fut guère qu'en Jutland que cela eût lieu à cette époque. — Des formes comme BARÞUSK sont fort rares; on n'en trouve qu'une encore, à savoir dans le STIN KUASK sur la pierre d'Hars.

du mot, même dans les inscriptions runiques les plus anciennes, ne s'emploie pas exclusivement comme finale du masculin au nominatif, comme nous l'avons vu dans HAIRULFR, mais encore, et cela tout autant, dans des flexions, p. e. dans RUNAR sur la pierre de Glavendrup et dans ÞULAR sur celle de Snoldelef. Pourtant quelque fréquent qu'il soit à la fin des mots, il est loin d'y être toujours, l'ordinaire c'est de rencontrer alternativement R et R et cela souvent dans la même inscription.

Mais sur ~~...~~ les pierres runiques danoises il y a tout au plus un exemple où R paraît au milieu du mot, — ce n'est qu'après la période des pierres runiques, à proprement parler, qu'il reparaît à plusieurs reprises, dans des inscriptions terminées par un vœu chrétien, ou concernant des objets d'église, lesquelles inscriptions attendu qu'elles sont plus jeunes et appartiennent comme disparaissant à un état de chose différent à tous égards, n'ont point

été recueillies ici. 2/

2/ Cette circonstance particulière que l'alphabet runique, autrement si restreint, possède les deux chiffres R et ʀ ne s'explique donc nullement par l'usage qu'on fait de ces figures sur les pierres danoises. Aussi peu on n'en saurait conclure laquelle des deux formes est la plus primitive : l'usage tel qu'il se manifeste prouverait en tout cas en faveur du R, puisqu'il est évident que ʀ est subordonné en ce qu'il ne s'emploie guère qu'à la fin du mot — et cela non pas même exclusivement, tandis que R se trouve partout, au commencement comme au milieu et à la fin du mot. D'un autre côté il y aurait peut être pour le ʀ, qui a paru d'abord, le témoignage d'une plus haute antiquité dans ce fait que R est connu tout simplement des autres alphabets et que l'ancien ~~nom~~ runique „ reid = convient mieux à l'aspect de ʀ qu'à celui de R (Cfr le dessin). — Les recherches faites à ce sujet par M. Finn Magnusen dans "Runamo et les Runes" 1841, p. 321–28, ne contribuent pas essentiellement à la solution de cette question d'abord parce que de bonne foi on y a fait usage de dessins inexacts d'inscriptions en partie disparues, ensuite parce que les différentes inscriptions d'un âge plus récent s'y trouvant confondues avec celles des pierres runiques à proprement parler il en résulte nécessairement de la confusion. L'ouvrage "Runamo et les Runes" est une grande et riche collection de matériaux renfermant une foule d'excellents renseignements — mais où il s'agit de puiser avec une certaine circonspection.



SATI STIN est une expression ordinaire, mais non point la seule qui sert à marquer l'action de celui qui „posa pierre" ou érigea un monu-ment à la commémoration de quelqu'un, et on la rencontre depuis les inscriptions du plus haut âge à travers toute la période des pierres-runiques. Cette designation se trouve sur les pierres de Tryggevalde, Glavendrup, Aars, Sjöring, Rönninge, Falster, Helnæs, Hune, Jelsmark et Fleisborg, sur la petite pierre de Gunderup, et la grande de Ferslef, sur celles de Sandby, Laurbjerg, Sjellef et Alsted.

SATI, (TT) est l'imparfait du verbe isl. at setja. (poser).

STIN ~~est~~ ainsi que STAIN sont les formes ordinaires de ce mot, surtout STAIN lequel, peut être avec une ~~petite~~ légère nuance d'intonation, se trouve parfois écrit STHIN, à savoir sur les pierres de Höietostrup, de Snoldlef et de Flemlöse.

Dans le mot STAIN (sur la pierre de Laurbjerg STAIN) il y a une diphtongue absolue, laquelle n'est peut être pas entièrement disparue dans les dialectes, (dans la province Bleking on dit encore „Stäin" aulieu de Sten) — même dans STIN il n'est pas impossible qu'il y ait eu parfois une diphtongue et non pas seulement une simple voyelle. STAN sur la pierre de Hobro diffère un peu des précédents et enfin le mot STEN nous apparait ~~en dernier lieu~~ sur la pierre de Hanning.

UFTIR peut être considéré comme la forme la plus ancienne et la plus longue de ce mot, répondant au mot danois „efter" (après). Mais comme nous l'avons déjà indiqué en parlant de sa forme la plus courte, à savoir la monosyllabe AFT e.t.c. cfr p. , on rencontre au commencement de ce mot les nuances d'intonations de toutes les voyelles. Aussi UFTIR, que l'on retrouve également sur la pierre de Veilby, n'a-t-il point un U fermé

le son en est bien plutôt ouvert tel à peu près qu'il est exprimé par A dans AFTIR sur la pierre de Skolænge. (La susdite pierre de Veilby, inserée dans add monumenta danica de Worm était depuis longtems disparue lorsque ~~ce~~ qu'en l'an 1839 elle fut retrouvée parmi d'autres pierres qu'on venait de retirer du port d'Aarhus. Elle est actuellement déposée à la douane de cette ville en attendant qu'elle puisse être de nouveau transferée à Veilby.

SKARÞA a pour régime UFTIR, au nominatif SKARÞI. Dans les deux inscriptions précédentes les noms provenaient soit du culte des dieux soit de la vie guerrière, celui-ci ainsi que SUIN sont plus simples et plus rustiques. SKARÞI n'apparait point sur les pierres runiques jusqu'ici connues du Danemark¹), Par contre il se

1) Parfois on le rencontre sur des pierres runiques

(Pierre runique du roi Sven près Danevirke)

Suedoises. Dans Svenska Run-urkunder (dont la série 1-2. 1855-59 a paru et qui promet d'offrir au public des dessins nouveaux et fidèles de toutes les inscriptions runiques de la Suède) à la 46e — jusqu'ici il y en a 100 — il est question d'un SKARPI, lequel, précisément comme celui dont il s'agit ici, avait beaucoup voyagé même en pays fort lointains.

trouve dans la litterature des Sagas, bien qu'il n'y soit nullement prédominant. Environs vers ~~[illegible]~~ la fin du moyen âge ou un peu plus tôt il est question dans „ Ovia Ripensis" 2) d'un „Petrus Scarthæson

---

2) Puisque l'occasion revient , cfr. p. , de mentionner cet ancien écrit, conservé encore dans le membrane originaire, nous allons ajouter que datant du 14e et 15e siècle et provenant du chapitre métropolitain de Ribe il traite d'une foule de personnes et de localités qui d'une manière ou autre ont été en rapport avec celui-ci et avec la cathédrale. Par la même raison il concerne au plus haut degré une grande partie du territoire du Slesvig vers le sud-est depuis Ribe jusqu'à Tönder (y compris cette ville) Il y aurait même bien des noms de localités dont on ne connaîtrait point la juste origine sans les renseignements qu'on y trouve. Tels sont Miöling et Jerpsted qui s'expliquent mieux en ce que là ils s'appellent „Myaldorn" et „Hyarpztögh". aussi on ne peut que plaindre que cet écrit demeure toujours inédit.

à „Hyrting" (aujourd'hui Hjerting dans la partie septen-trionale du Slesvig), et dans la paroisse de Enge quelques milles au sud de Tönder, il y a une ville qui se nomme encore tout simplement Skardeböl. Bien de tels vieux noms, fort significatifs et qui ~~bien~~ examinés avec ~~soin~~ gagnent une importance dont on ne se doute guère en général, se trouvent ainsi partout dans le Slesvig cachés sous les noms propres de localités. Pour n'en citer que quelques exemples c'est le cas avec Skeggeröd et Unevad, tous les deux dans le district d'Angel. Dépouillés du travestissement qu'ils ont le plus souvent subi, surtout autrefois, ils offrent des compléments naturels et fort intéressants aux études des mœurs et coutumes du peuple.

SIN HIMPIGA (son commensal) voilà comment le roi désigne l'homme à la commémoration duquel il érigea ce monument. Pris à la lettre ce mot signifie celui qui avait ~~pris~~ reçu domicile chez quelqu'un. La première partie du mot est ~~[illegible]~~ le mot danois „Hjem" lequel en suédois ~~se~~ s'appelle encore aujourd'hui „hem". Quant à la seconde, qui a au nominatif PIGI, elle ne s'emploie

que dans des composés et marque celui qui a reçu; le verbe correspondant est en isl. at Þiggja lequel existe encore, bien que dans un sens moins noble dans le verbe danois „at tigge" (mendier) l'ancien danois a même conservé le vieil imparfait „thaa" qui répond entièrement à Þa en isl. –

Ce n'était point auprès des rois seulement qu'il y avait de tels HIMÞIGI, les hommes riches et puissants en avaient aussi ~~dans leurs demeures~~ chez eux ce qui est constaté par la pierre, de Sjöring, où le même rapport est mentionné, ainsi que par les deux pierres de Hellestad en Scanie.

Ce mot naturel et ~~bien~~ sonore, chose étrange, n'est pas connu des pierres runiques suédoises aussi peu qu'en islandais, néanmoins quelque isolé qu'il soit sa signification n'est point douteuse et se conçoit aisément rien que par le danois, sa formation étant d'ailleurs complètement analogue à „arfÞegi" s.l.c connu de l'islandais des temps plus récents. HIMÞIGI offre une preuve certaine de ce que nous avons déjà remarqué dans le précédent

à savoir que l'islandais est loin d'avoir recueilli en soi toute la langue danoise. Pour constater ce fait dans toute son étendue, il n'est besoin d'ailleurs que de consulter les quatre anciennes lois provinciales du Danemark où la langue se trouve à peu près telle qu'elle était à la naissance de la littérature proprement parler, ensuite les noms propres de localités et les dialectes qui abondent en mots inconnus à l'islandais et qui tous néanmoins accusent une origine indigène, et enfin la langue actuelle ~~même~~ du pays dans une foule de ses locutions. Les HIMPIGAR danois doivent avoir été analogues aux „heimamenn" et húskarlar 1/, des anciens rois norvégiens et chefs islandais, si souvent mentionnés dans les sagas. Même un homme d'une moindre condition en Islande pouvait se présenter à la tête d'une quinzaine d'hommes ~~tels~~ qui tous avaient leur domicile chez lui, („peir

---

1/ Cfr. l'Edda de Snorre, éd. de Rask p. 171-72. Le Bjarkemaal, ancien poème danois ~~fut~~ composé à Lejre pour l'usage des guerriers de Rolf. À Stiklestad, où on l'entonnait le matin avant la bataille où fut tué St Olaf on l'appela „húskarlahvöt"

189. voru allir heimamenn hans"). (Pierre runique du roi Sven près Dan[illegible])

Opposé à HIMPIGI le mot TRUTIN (isl. drottinn c'est à dire : Seigneur ou Maître — non pas roi) paraît aussi comme celui à qui l'on a „posé pierre", cela a lieu sur la grande pierre de Skjern et sur celles de Glavendrup et d'Aars, mais il arrive que le mot HIMPIGI ne s'y trouve point, attendu que ces inscriptions traitent du seigneur ou maître sous d'autres rapports.

IAS (qui) est le pronom relatif, en isl. er, antérieurement es. La forme principale en même temps que la plus générale, est en langue runique IS. Elle se trouve sur les pierres de Tryggevælde, de Skjern et de Glavendrup; sur celles de Sjöring et d'Egaa — ici cependant seulement s'il y a PANS, c'est à dire : PANIS — et enfin sur les pierres de Hörning et de Flemlöse. Lorsque dans la présente inscription il y a IAS cette manière d'écrire est à considérer comme indiquant la rupture de l'I contre A, (d'où naissait plus tard l'E). Précisément comme ici IAS se trouve sur la grande pierre de Jelling où il y a de la même manière NURUIAG („Harald, est-il dit, „s'empara de tout le Danemark AUK NURUIAG", Nurveg, (Norvège)., ce IA, qui n'a pas été peu répandu, est parfois resté dans la

la langue conjointement avec l'E, p. e. en isl. dans spiall et spell, et en danois dans la première personne du pronom personnel „jak" (je) dans la loi jutlandaise du roi Waldemar et ailleurs. Dans le dialecte du Jutland occidental on dit encore „a", au lieu de „jeg" (je) en isl. „ek") — et en suédois partout encore „jak". — R à la fin du mot ne fait qu'apparaître ~~sur la gran~~ dans le mot IAR sur la grande pierre d'Aarhus, ~~mais~~ l'E ~~[illegible]~~ au contraire ne se montre point du tout.

UAS est l'imparfait „var" (était) resté intacte seulement le S originaire de la fin s'est conservé comme dans IS et IAS; l'infinitif en isl. dans sa forme la plus ancienne est „at vesa" 1/, forme qui ne

1/ Dans le savant ouvrage de M. K. Gislason "Um frumparta íslenzkrar túngu í fornöld", 1846, il y a des éclaircissements certains et détaillés sur les plus anciennes formes en général, tirés uniquement des sources, à savoir des plus anciens Codes tracés sur membrane. Beaucoup de ces codes n'ont jamais été mentionnés auparavant, leur existence même a été passé sous silence,

104 bien qu'à cause de leur grand âge ils soient de la plus haute importance linguistique. A côté d'un moindre intérêt pour ce qui est de l'étude de la langue à proprement parler, la raison a été que précisément ces ~~plus~~ anciens Codes traitent ~~contiennent~~ surtout des sujets ~~Écrits~~ religieux et ascétique ~~dont les sujets restent en~~ inférieurs à ceux des Sagas. Néanmoins ils prouvent, ~~au moins~~ autant que ces dernières combien les islandais savaient maîtriser non seulement leur langue mais celles des autres peuples. Pour quiconque s'y connaît il n'y a donc que toute raison de se féliciter à l'apparition de Codes tels que ceux d'Arne-Magn. 674 a, 645, 677, et d'en souhaiter la publication.

paraît pas sur les pierres runiques danoises.
UAS se trouve précisément comme ici, sur les pierres de Tirsted, de Sædinge, d'Egaa, de Flemlöse et de Skivum; Comme terminant le mot R apparaît dans le mot UAR sur la pierre de Sjöring, mais nulle part ailleurs.

FARIN, en danois actuel „faren" participe passé, non changé, du verbe isl. „at fara" (voyager, partir, (faire voile), s'en aller, se rendre)

UESTR n'est ~~reste le même également~~ pas changé non plus, seulement il faut se rappeler qu'il ne signifie absolument que „vers l'ouest, pour l'ouest". „At fara vestr" revient très souvent dans les Sagas islandaises et toujours dans l'acception d'excursions en Angleterre. Dans ce mot apparaît pour la première fois une rune soi disant „pointée", en ce que l'I traversé d'un point a fourni la figure de l'E. Un fréquent

usage de telles runes annonce une période plus récente alors que l'ancien commençait à subir l'influence des éléments étrangers, soit par rapport à la modifications des anciens caractères ou à l'adoption de quelques uns de nouveaux, soit en ce qui regardait des abréviations ou des changements opérés dans les formes et flexions. Les pierres de Fjellef, de Hanning et d'Alsted en offrent des exemples. Mais dans l'inscription dont il s'agit ici, dans ce monument où tout porte si pleinement l'empreinte d'une origine primitive et intacte, il serait surprenant de trouver un **E**, si l'on ne savait qu'ici comme partout c'est un plus grand changement qui s'annonce ~~ainsi~~ (voyez p. à la fin de la note.) par une déviation (quelconque,) im-perceptible d'abord comme un point à l'horizon, mais qui multipliée dans les temps finira par tout envahir. Toutefois il n'est pas impossible non plus qu'un tel point isolé puisse avoir été amené là dans un

temps

(Pierre runique du roi Sven près Danevirke)

vient pour faciliter la lecture. D'autres changements notamment dans ce qui était ancien, étaient à peu près impossible. A côté de cette pierre-runique-ci il y aura sous ce rapport à nommer la grande pierre d'Aarhus et celle de Sandby (à Copenhague).

IAN, (mais) isl. „en", danois „men". Ce que nous avons dit précédemment de IS et IAS e.t.c. compte aussi pour ce mot, seulement le son du milieu est ici A (Cf. p.) ce qui n'a pas lieu ailleurs dans ce mot sur les pierres runiques. La forme principale en est IN, que l'on rencontre sur la pierre de Glaven=drup, IAN, que l'on trouve sur les pierres de Tirsted, de Sedinge et de Taliter est peut être plus fréquent, entre les deux on pourra placer la forme AN de la pierre de Tjenneslef.

NU (à présent) est resté le même partout à travers les siècles. Cela n'est pas sans importance puisqu'il dénote positivement que le monument fut érigé immédiatement après la mort de Skardes.

195. (Pierre runique du roi Sven près Danevirke.)

VARÞ est l'imparfait du verbe danois „at vorde" (devenir, être, rester, demeurer), isl „at verda", l'adjectif est TAUÞR, (mort) isl. dauðr, danois „död" Ce mot se trouve comme ici avec pleine diphtongue sur la pierre de Tirsted, tandis que sur la pierre de Falster et sur la grande pierre d'Aarhus, il y a TUÞR, peut être bien avec quelque nuance dans le son. (nous allons remarquer, quoique ce soit vraisemblablement un hasard, que les deux pierres de Tirsted et de Falster ainsi que la présente inscription concernent des hommes qui ont entrepris de grand voyages par mer. C'est encore le cas avec la pierre de Stoö près Lanskrona en Scanie, la seule qui puisse servir ici de comparaison et qui ~~porte~~ à l'instar des pierres ci-dessus mentionnées contienne aussi VARÞ TAUÞR. Cette expression signifie donc absolument „resta mort", mourut," sans aucune indication dans le sens de „fut tué". ~~On le trouve~~ Outre dans les Sagas et dans les anciennes lois provinciales (Cfr. loi de la Scanie 1.4.), on trouve encore (vard död) et dans

(Pierre runique du roi Sven près Danevirke)
la traduction de Saxe 1575 par And. Vedel, dans la loi danoise de Chrétien 5. 1683, p. e. 5, 2. 53, et même aujourd'hui encore dans beaucoup de dialectes. Il sera juste de noter ici que dans la paroisse de Gjelting, qui avoisine l'embouchure de la Slie, on dit toujours dans ce même sens arrêté, ~~par opposition~~ „blev död" (devint mort, mourut) par opposition à „blev gjort död" (fut fait mort — fut tué).

AT (à) a également un sens absolument déterminé, à savoir de „à l'endroit" puisque un nom propre de localité s'y trouve joint, ce n'est donc pas „près de" ou „à l'entour de", mais „à cet endroit, dedans cet endroit". C'est d'un usage invariable dans les sagas (Cfr. „hann var at Borg, at Uppsölum, at Jómi" etc.) ainsi que dans l'anglo-saxon et aujourd'hui même en anglais, p. E. at Cambridge.

HIPA : BU, Hedeby, ancien nom de la ville de Slesvig que nous allons traiter plus à fond lorsque nous

aurons à parler de la pierre runique qui va suivre et sur laquelle ce nom paraît aussi. Il suffira ici de remarquer que ce fut usuel parmi les campagnards aux environs de la ville vers l'an 1600 ~~de sorte qu'~~ donc on peut affirmer en toute sûreté qu'il continua de l'être quelque temps après et plus longtems probablement qu'on ne le croit.

Des détails, que nous venons d'exposer, il ressort avec évidence que cette inscription appartient en propre à la période des pierres runiques et qu'elle rend l'ancienne langue danoise dans toute sa plénitude et de la manière la plus correcte. Mais elle a encore une qualité, c'est que, les simples renseignements une fois donnés, afin de la mener pour ainsi dire devant les yeux du spectateur, par sa ressemblance avec la langue actuelle, elle est ~~si~~ étrangement facile à comprendre et peut ainsi servir d'exemple de combien est petite souvent la modification de la langue, à part les flexions d'une forme plus sévère à la mode des anciens, et combien il serait facile pour ceux qui connaissent ce qu'il y a d'analogue

dans d'autres pays d'apprendre à connaître les caractères et les formes runiques au moins assez pour n'être pas réduits à demander à autrui si telle figure est une rune ou non. La manière dont cette pierre runique a été placée ori=-ginairement est dans la plus parfaite harmonie avec son langage et son contenu : Elle a été érigée en plein champ, conjointement sans doute avec une colline, et (Cfr. p.) près d'un grand chemin 1), ce qui est le propre des pierres runiques.

---

1) L'érection de ces monuments près des routes était si inhérente aux usages, qu'il n'est pas rare que ces ~~[illegible]~~ pierres servent à indiquer d'anciens chemins depuis longtemps abolis. Sur des pierres runiques suédoises on trouve plus d'une fois l'expression de l'Edda „nær brautu". Naturellement cela n'est point emprunté de ceux-là mais la source en est la même. et par la même raison les exemples ~~on~~ ~~voiement plus d'une~~ ne sont point isolés,

(Voyez la note . p.

 (Pierre runique du roi Sven près Danevirke.)

Aussi nul doute que ce monument ne provienne du roi Sven, à savoir du roi de ce nom qui mourut l'an 1014 en Angleterre après avoir conquis ce pays et embrassé la religion qu'il avait autrefois tant combattue. Néanmoins comme il serait ~~au moins~~ raisonnablement possible de penser également à l'autre roi du nom Sven, lequel regna dans la seconde moitié du 11e siècle et comme il n'existe aucune notion sur l'état de la langue à cette époque, cette assertion que c'est le roi Sven l'aîné, restera provisoirement ici jusqu'à ce qu'il soit démontré qu'il faut que ce soit lui et qu'il ne peut être aucun autre. Ici donc, comme partout où quelque chose doit être prouvé il s'agit d'abord de trouver un point de départ absolument sur. Voilà ce qu'on ne peut avoir que par le diplome de 1085 (21. Maj, XII, Calend. Jun.), émané du roi Kanut, plus tard dit le saint, et contenant une donnation à la cathédrale de Lund qu'on édifiait alors. C'est le plus ancien diplome qu'on ait d'un roi

---

1) L'église, il est vrai est dite ici „ecclesia nondum perfecta" mais il ne faut sans doute pas la confondre avec la cathédrale actuelle, attendu que le Chœur n'en fut consacré qu'en l'an 1123, ce dont on a la certitude par un diplome de l'archevêque à cette occasion.

danois et par un heureux hasard il offre précisément les deux conditions nécessaires pour pouvoir servir à l'occasion présente. Que ce fut le plus ancien voilà ce qui ne servirait guère ~~pourtant~~ s'il n'existait pas tel qu'il apparut à la fin du 11e siècle 2) et si, bien qu'en latin, il ne contenait pas tant de mots danois qu'on pourrait avec certitude conclure de là à la langue danoise même. Or l'état particulier de la langue

---

2) Le diplome même qui fut érigé le 21 Mai 1085 — en présence de plusieurs hommes notables du temps — est certainement perdu aujourd'hui, bien qu'il ait existé au delà de l'an 1688, à ce qu'on dit. Mais ici encore le hasard veut qu'il fut en même temps recueilli dans le soi-disant „Necrologium Lundense", qui date de la même époque, vrai trésor qui honore le pays d'où il provient et que l'on conserve encore à la bibliothèque de l'académie de Lund. Il est incontestable que ce Necrologue dérive du 11e siècle et que le commencement y est écrit à cette époque, ce dont on peut aisément se convaincre en comparant la foule de différentes mains qui s'y trouvent des siècles suivants. Langebek a inséré toutes les annotations que contient ce code, dans Script. rer. Dan. Tom. 3. (1774), et ~~à ce sujet~~ nous n'aurons qu'à renvoyer ~~à sa descrip~~ ~~et~~ à son jugement, p. 423–24. En telle matière son opinion est de toute valeur tandis que lorsqu'il s'agit de manuscrits islandais, ou bien de runes elle est souvent vacillante ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~connaissances~~ et ne mérite pas une créance absolue.

accordant ici avec l'âge et la sureté paléographique de manière à ~~pouvoir~~ fournir une base sure dans une époque décisive où toute autre manquerait, nous donnons ci-joint un dessin[1] du diplome comme d'un anneau essentiel de l'histoire de la langue en Danemark, lequel peut et doit se faire valoir. ~~[illegible]~~ Lorsqu'on l'examine par rapport aux éléments danois, le reste ne pouvant être traité ici — il ~~[illegible]~~ en ressort que les formes et flexions de l'idiome primitif, tel qu'il apparait sur les pierres runiques, et notamment sur celle dont nous nous occupons ici, ne s'y rencontrent que d'une manière incomplète, quoique les noms de localité ne soient pas ce qui change le plus vite et que ces noms se trouvent ici en grand nombre. Le primitif n'y apparait que dans le seul mot „herathi", et cela cependant avec le th au lieu de

---

1) Un tel a déjà été donné par Langebek l. c. p425, mais il finit avec la ligne qui contient le mot „Karlabuï", attendu qu'il renferme une page entière. Dans ce nouveau dessin pris sur l'original, on a dû sacrifier l'ensemble afin de pouvoir donner tous les mots danois. Il montre clairement qu'on était assez habitué à l'usage des lettres latines et que cet usage n'était pas peu développé.

P, bien que ce dernier ne disparut de la langue que longtemps après — et dans les composés uniquement dans „tunakerathi" „kastathum" et „hornskerathi", (à ce dernier nom ~~uniquement~~ les âges suivants n'ont rien changé jusqu'à nos jours.) Dans tout le reste il s'est fait un changement quelconque, facile à démontrer dans chaque nom soit dans les formes, soit dans les flexions. Le plus remarquable c'est que dans „Karlabui", ce qui forme la transition à l'é plus récent et moins accentué, a déjà supplanté l'ancien a, („Karla" est le génétif déterminé au pluriel, „dont Karlæ" au contraire ne donne aucune idée). „Voilà" des faits irréfutables qui prouvent que l'ancien idiome était alors abandonné, et que la première période de la langue nouvelle ou actuelle (Cfr. p.) était commencée, ce que des témoignages multipliés ~~prouve~~ attesteront de plus en plus.

Néanmoins il ne s'en suit pas que tout le monde l'eût adoptée telle qu'elle est écrite dans le diplôme. Surtout lorsque de grands changements sont au point d'éclore il y a — il doit toujours y avoir une assez grande différence entre la langue du peuple, dans un sens rigoureux, et la langue écrite, particulièrement dans un tel temps parmi cette partie de la population, que le changement n'agrée pas. Mais suivant les données présentes on peut de plein droit conclure que vers l'an 1085 – 90, parmi les hommes les plus distingués, les plus intelligents, parmi les propagateurs

(Pierre runique du roi Svend près Danevirke.)

du developpement et parmi ceux qui s'y plaisaient la langue avait essentiellement dû revêtir la forme dont nous voyons ici l'image. Même en supposant que tous ceux qui pouvaient alors se dire les porteurs de la langue furent d'assez jeunes gens comme le roi (qui était né environ 1030) nous sommes amenés vers 1060 comme à l'époque. Or cette forme a dû se constituer dans le courant de la génération précédente [1]) Même en admettant que tous ceux qui

---

1) Un souvenir curieux nous est resté de cette période. Dans le musée des Antiquités Nationales à Copenhague on possède un "Crucifix" taillé en dent de morse (vache marine) lequel a appartenu à la sœur de Knud le saint, Gunhild, (née environ l'an 1054.) Remarquable déjà comme un objet d'usage religieux parfaitement conservé il est ~~encore~~ ~~de plus~~ orné d'une assez grande inscription latine, la plus ancienne à ce qu'on sache qui existe en Danemark. Là il est dit expressément que la Croix appartient à Gunhild, fille de „Rex Sveno Magnus" et ce qu'il y a de plus remarquable c'est que son nom qu'on y voit plusieurs fois inscrit en lettres latines, (en témoignage de l'ancien usage), s'y trouve comme à l'écart tracé en caractères runiques. Par rapport à la question qui nous occupe ici il y a encore à remarquer que sans parler du D qui s'y trouve remplacé par un chiffre nouveau, ce nom est écrit Gunhild, à savoir sans cette l'addition finale (sorte de troisième syllabe) de rigueur dans l'idiome primitif mais que l'altération de la langue fait aisément disparaître.

(Dans l'histoire de Danemark de M. Suhm, tom. 4 (1782) p. 466, il y a un assez grand dessin de cette croix et M. Nyrup en a donné une description dans son aperçu des monuments nationaux en Danemark, 1806. p. 188–90).

pouvaient exercer une influence sur la langue furent d'assez jeunes gens, comme le roi, (né environ l'an 1050), nous sommes pourtant conduits vers 1060 comme à l'époque où pendant leur enfance et leurs études ils ont appris leur langue, bien que cette langue ne s'arrêtât point et que pendant le cours des dix années successives — comme en tous temps — elle s'avançât et se développât d'une manière quelconque. L'an 1060 forme le milieu du règne de Sven le jeune (Sven Estridsön), († 1074), mais si même on croit pouvoir s'en tenir à cette limite de temps comme à la conclusion la plus plausible par rapport à la transformation de la langue en 1085 – 90, (même de nos jours on a pu remarquer combien ces choses vont vite parfois), cette période depuis 1060 ne suffira pas pour contenir tout le changement.
C'est ~~pr il~~ qu'entre l'idiome primitif et la forme que nous connaissons de 1085 il y a une lacune; le temps où tombe la première moitié du règne de Sven ne suffit pas pour la combler attendu qu'il ne commence qu'à partir de 1047, et ici encore il sera nécessaire d'y comprendre les 25 – 30 années en arrière, donc jusqu'à 1030 – 35.

~~On conviendra~~ On conviendra

que ce n'est qu'un ~~...~~ laps de temps), 50–60 ans, tout au plus, qui a produit ce changement extraordinaire que de la plénitude des formes sur les pierres runiques, la langue a passé aux formes raccourcies et en partie insignifiantes de 1085. Dans la première période du règne de Sven Estridsön et dans celle qui le précède on ne saurait guère placer que ces inscriptions qui suivant l'ancien usage se traçaient encore sur des pierres semblables à celles d'autrefois, mais dans un langage visiblement changé et terminées toujours par des vœux et des invocations chrétiens, joignant ainsi les devoir sacré du passé aux exigences d'un culte nouveau. Quant à vouloir ramener à cette époque les pierres runiques (dans un sens ancien) c'est ce que défend non seulement la langue mais encore et cela non dans un moindre degré, tout l'état social developpé et raffermi depuis longtemps sous l'influence de l'église qui transformait pour ainsi dire le pays entier. Avant la naissance de Sven Estridsön, il y eut au moins depuis le règne de Knud le grand, des sièges episcopaux partout dans le pays. Ce Hedeby Slesvig (cfr p. , des influences dans un temps antérieur) pour le Jutland septentrional, à Ribe pour le Jutland méridional, à Odensé pour l'île de la Fionie et

ses dépendances, à Roskilde pour le Seeland (et la Scanie sans doute). C'était du côté du pouvoir une sanction et un appui du nouveau dont l'influence se faisait partout sentir. Déjà Harald à la dent bleue ne fut point déposé dans une colline, comme ses parents, il fut inhumé à Roskilde, ainsi que son fils, le roi Sven l'aîné, et celui-ci, par suite de ses propres ordres, le fut même dans un monastère qu'il avait fondé, quoiqu'il eût été, comme son père au moins, pendant longtemps l'ennemi du christianisme. En 1023 le roi Kanut fit don de quelque fonds de terre à l'église de York „pro redemptione — comme il est dit — animæ meæ patrisque mei". Le roi Sven Estridsön érigea des évêchés à Aarhus, Viborg, Borglum et Lund. Il se mit aussi en rapport direct avec le pape et déjà l'an 1062, lui envoie une lettre, qui existe encore. (Alexandre 2 1/.) (Il est absolument incompatible

---

1/ Dans une lettre de Gregor 7. au roi Sven, écrite après l'avènement du pape donc vers la mort du roi, (expédiée peut être même après sa mort, puisque la date en parait incertaine (cfr ce qui en dit Langebek dans Scrip. rer. Dan., 3, 339)),

et où il s'agit parmi autres choses du désir qu'avait manifesté le roi de faire ériger un siège archiépiscopal dans son royaume, on y rencontre le passage suivant qui montre jusqu'à quel point ce roi s'était déjà associé aux grands rapports extérieurs de l'église: "Est etiam non longe a nobis provincia quædam opulentissima iuxta mare, quam viles et ignavi tenent hæretici, in qua unum ex filiis tuis, si eum, sicut quidam episcopus terræ tuæ in animo tibi fore nuntiavit, apostolicæ aulæ militandum dares cum aliquanta multitudine eorum, qui sibi fidi milites essent, ducem ac principem et defensorem christianitatis fieri optamus." (Cette lettre a été ~~imprimée~~ recueillie déjà en 1560 dans Joh. Magni hist. metrop. eccl. Ups., et ~~ailleurs~~ dans la suite plusieurs fois ailleurs).


209.

avec l'état social d'alors et son progrès en Danemark — lorsque, poussé par l'envie de chercher des événements précis, on prétend bien gratuitement, que la grande pierre d'Aarhus par exemple, laquelle est même fort considérable et ornée d'entaillures ingénieuses, soit d'un temps si récent que Sven Estridsön serait l'un des rois qui s'y trouvent mentionnés. Il faut nécessairement qu'elle soit bien plus ancienne, (cfr. p. –). — Par les mêmes raisons, et sans aller plus loin dans l'examen de la langue, la pierre runique dont il s'agit ici ne saurait être ramenée à ce roi, de manière à avoir rapport avec des événements où apparaît Harald Haarderaade. p. e. 1059 ou 1063 et.c. C'est méconnaître en même temps, ce qui fait la base de toute judicieuse critique et cette foule de détails qui méritent tant d'être considérés 1).

Adamus Bremensis reçut du roi Sven Estridsön

---

1) Dans un temps récent on a essayé d'établir un rapport, entre certaines pierres runiques et des événements à date précise, effort déraisonnable et si complètement manqué que nous n'en parlons ici que pour prouver, qu'au rebours de l'erreur des anciens temps de les faire remonter jusqu'à la fable, par un zèle malentendu on est tombé dans l'autre extrême. La pierre de Sirstad, citée souvent ici, où il est question de "Vikinger" (pirates) comme d'une chose alors existante et qui a été érigée en mémoire d'un homme qui mourut tel en Suède — les pierres de Sörep et de Hellestad en Scanie, qui toutes deux mentionnent des hommes, qui ne fuirent pas devant Upsala, sont ramenées par J. Liljegren à l'an environ 1160 comme ayant rapport à l'excursion d'un prince danois Magnus contre le roi de Suède, (cfr. œuvres de la société de littérature scandinave V. 17 (1820) p. 396).

beaucoup de renseignements qu'on trouve cités dans ses ouvrages (le plus souvent mal entendus, parfois littéralement rendus), toutefois à ce qu'on sache il n'existe ~~de ce roi~~ aucun diplôme émané de ce roi ni aucune notion vérité ~~de ce genre~~ venant du pays même, sur son règne, pas plus que sur ceux de ses prédécesseurs. Par contre il y a au sujet des relations de ces derniers avec l'Angleterre plusieurs diplômes, mais ceux-là n'offrent guère quelque intérêt pour l'histoire de Danemark. 1) Les seuls monuments indigènes portant une écriture et qui proviennent décidément de ce roi Sven, ce sont

---

1) Nous allons pourtant ajouter ici, que dans deux diplomes connus du roi Hardeknud (Canut-le-Fort) (né en Danemark et roi de ce pays pendant 3 ans) diplômes datant de l'an 1042, où apparaissent plusieurs noms propres danois, il n'y a qu'un seul nom ~~qui où la langue~~ qui ait gardé sa forme intacte, ~~tantôt~~ tantôt la finale a ~~elle~~ été rejetée (p.e. ~~dans~~ Osgod) tantôt une flexion a remplacé le nominatif (p.e. ~~dans~~ Odda). Dans l'un de ces diplômes il se dit pourtant « rex Anglorum atque Danorum ». Et de plus, dans un diplôme émané du roi Kanut le grand de l'an 1022 on cite parmi ceux qui l'ont signé « Gerbrandus Roskyldæ parochiæ Danorum gentis » Mais ici « Roskyldæ » dérive entièrement de l'ancienne forme si pleine de l'idiome primitif, encore si, pour la première partie du mot on abandonne Hróarr pour ne penser qu'à Hrói même. En admettant que l'original n'existât plus on n'irait guère dans une copie en Angleterre mettre « Roskyldæ », lorsque cela n'eût pas été ainsi dès l'origine.

les monnaies runiques frappées par lui et sous son règne. Apparues vers l'an 1040, évidemment elles ont été fort répandues pendant le règne de ce roi (et sous son prédécesseur), après ce temps elles disparaissent presque entièrement pour ne surgir que par pièces isolées depuis les premières années du règne suivant. Elles sont nombreuses et d'empreinte différente, de différentes villes et de beaucoup de maîtres-monnayeurs, mais encore que ces derniers, à juger d'après leurs noms aient été des danois, (au moins pour la plupart) il y a dans les légendes de ces monnaies en même temps incertitude et absence de règle, ce qui tient également aux abréviations et à l'emploi des initiales. Une chose ressort évidemment de ces petites inscriptions c'est que le nom du roi s'écrit communément SUEN. Dans ces monnaies, les premières sans doute qu'il y eût, de nationales au pays, on rencontre encore, comme dans la croix de Gunhild ce besoin de rattacher l'ancien souvenir à ce qui était nouveau. Et certes, devant un résultat aussi important où aux nouveaux rapports, l'occasion devait sembler opportune pour appliquer sur quelque chose de durable l'ancienne écriture caractéristique, alors que son usage sur des pierres eût reçu le coup de grâce. En tant que runiques, ces monnaies méritent donc quelque attention et, chaînon de plus dans l'étude qui nous occupe, elles ne sont non plus à cet égard dépourvues d'im=portance.

C'est en consultant ainsi et en résumant toutes les données qui s'y rapportent, qu'au moyen des faits tour à tour importants ou rudimentaires on parvient à assigner au développement successif de la langue danoise au 11e siècle une période précise et circonscrite, de l'état de la langue à la fin de ce siècle, considéré dans son rapport avec la génération d'alors, nous en avons parlé ainsi que de la période de transition qui le précède, reste encore à nous occuper spéciale- de ces inscriptions que nous avons signalées en passant — et qui à l'apparence des pierres runiques joignent un caractère décidément chrétien, tandis que par le lien de la langue et partant par la proximité de temps elles se rattachent aux anciennes pierres. Ces inscriptions ont leur place toute marquée ici, mais il y a une autre raison pour les nommer dans leur ensemble, c'est que dans le Slesvig il n'y en a pas, à proprement parler, de cette espèce transitoire et que même vu leur caractère spécial elles ne seront pas comprises dans l'analyse comparative que nous donnons ici de toutes les autres pierres runiques du Danemark. Le nombre des pierres que nous allons mentionner se trouve malheureusement fort diminué, attendu que beaucoup, tant parmi

Celles qu'a décrites O. Worm que parmi d'autres sont disparues ou ont été perdues par suite d'ignorance, et que nous n'entendons nous servir ici que de monuments qui existent aujourd'hui et dont l'authenticité soit incon=testable.) (une véracité la plus absolue est de rigueur En ces sortes de matière) et il est certain que l'absence de scrupules d'autrefois, souvent même de nos jours ne laisse pas d'avoir sanctionné des erreurs manifestes. Il va sans dire que nous n'avons exclue de cette analyse aucun des monuments runiques existants à moins que l'élément chrétien n'y soit dominant. Ainsi il eût été impossible de n'y point admettre la grande pierre de Jelling parce qu'une figure de Christ y est entaillée et qu'elle rapporte que les efforts du roi Harald tendaient enfin à chrétienner le peuple, la même chose compte pour les pierres de Hanning, Vejrslef, Alsted Veilby et Hørning où une supposée croix, ou autre forme semblable, pourrait au besoin indiquer les tendances nouvelles. Il en résulte même cette conformité entre la série des inscriptions les plus anciennes ainsi que les historiques et [illegible] la série de celles dont le peu d'étendue ne permet pas qu'on les range dans aucun de ces groupes, qu'elles se terminent de la même manière. Tandis que celles-là finissent avec la grande pierre de Jelling et dans les termes que nous venons de citer, celles-ci finissent avec la pierre de Hanning qui nous apprend qu'un homme l'a érigée en souvenir de celui qui lui donna Dieu et le salut éternel. Par cette division naturelle

215 et qui accorde) (Pierre runique du roi Sven près Danevirke.)
(avec ces rapports en Danemark) 1) les pierres runiques se trouvent ramenées à une période aussi tardive que possible, savoir à l'an 1000, même un peu plus tard, et celles qui sont décidément chrétiennes se réduisent alors à 4, débris sans doute d'un plus grand nombre, lesquelles sont: les pierres d'Oddum (près Varde), ~~la pierre~~ de Grensten (près Randers) ~~la pierre~~ de Tillise (près Nakskov) et ~~la pierre~~ de Lörup (de la contrée de Svendborg, actuellement à Copenhague), ~~laquelle~~ cette dernière est pourtant d'un sens trop obscur pour être analysée ici. Provenant de lieux fort distants ces trois pierres offrent des dissemblances notables. Sur la pierre d'Oddum la langue n'a guère subi de changement que dans la courte addition d'un vœu chrétien. Parmi les deux autres, l'inscription de la pierre de Grensteen est sans contredit la plus importante bien que par son contenu la pierre de Tillise soit le plus remarqua=

1) En Suède il n'en est point ainsi, les inscriptions absolument chrétiennes y étant de beaucoup les plus nombreuses, cfr. p. 42.

=ble [1]. La pierre de Grensten devient si importante par ce

---

1) Elle est posée par ESKIL (cfr. p.) EFT SIELFAN SIK (après lui même) et pourtant il y a encore EMUN STANTA MEÞ STEN LIFIR (qu'elle dure autant que vit la pierre"), puis vient UITRINT SU IAR UAN ESKIL (gloire à celui qui gagna Eskil de pour soi); et enfin dans le vœu final on invoque KRISTR AUK SANTE MIKAEL. (L'invocation de St Michel semble avoir eu lieu de fort bonne heure, même aux derniers banquets de funérailles païens, (les soi disant Gravöl). L'ancien et le nouveau se trouvent ainsi étrangement mêlés. Tandis que l'inscription est en vers et que "vit la pierre" rappelle l'Edda, (cfr. p. nota), le vœu final prouve qu'on était ici bien plus avancé que sur les pierres d'Oedum et de Grensten. Il en est de même pour la langue. à côté de SIELFAN, SU IAR, il y a dans STEN, le, un E décidé, MEÞ est raccourci, UITRINT a remplacé le mot qui répond à virðing en isl. et AOK y est au lieu de l'invariable AUK des pierres runiques. (Worm n'entendait en son temps que les premiers mots de cette inscription, quant à ceux depuis EMUN jusqu'à LIFIR M. Th. Bartholin les a fort bien expliqués dans Antiquitates Danicæ, 1689, mais dans UITRIN – UAN l'erreur a persisté jusqu'à ce qu'au moyen de deux corrections faites sur place, nous avons réussi à lire ces mots d'une manière satisfaisante.

217. (Pierre runique du roi Sven près Danevirke.)

qu'on ne peut douter qu'elle n'ait rapport à la pierre de Wörning, laquelle peut être ramenée à une époque fixe. Celle-ci est posée par TUKI SMIÞR en mémoire de ÞURGISL GUÞMU(N)TAR SUN, parce que celui-ci (natif du pays et non un étranger, comme l'indique son nom natio=nal), lui donna Dieu et le salut."

~~[illegible]~~

Ce n'est guère présumable que, passé les premiers temps du règne de Kanut le grand, environ 1015, il y eût raison quelconque pour exprimer ainsi sa ~~[illegible]~~ vive reconnaissance du nouveau culte, d'autant que cette inscription offre l'ancienne langue dans toute sa pureté — sauf une ~~légère~~ déviation ~~mot~~ distincte notamment dans le second mot — et que la forme particulière aux pierres runiques y soit en tout point maintenue. Évidemment ce n'est que l'effet d'un pur hasard dû peut être à un homme qui bien appris dans l'ancien usage n'a pas laissé d'être fortement saisi par le nouveau. Avec la pierre de Grensten il en est tout autrement car là on ne remarque que ce qui est purement chrétien. Elle se termine par un vœu plus précisé dans ce sens et les formes et flexions de la langue y sont visiblement rompues et altérées, ici encore surtout dans le susdit vœu, et cela sans doute parce qu'il y fallut employer

des mots inusités jusqu'alors dans les inscriptions,
mots ~~[illegible]~~ auxquels manquait l'appui de la tradition.
Mais le caractère plus récent de cette inscription
devient remarquable par cela que cette pierre est
également érigée par TUKI SMIÞR. Or bien que rien ne
~~soit pas~~ prouve que celui-ci soit identique à l'autre
on a peine à ne pas le croire tant il est vraisemblable.
qu'on se rappelle que Grensten n'est éloigné que de 5 à 6
milles de Horning, que le nom est écrit pareillement
sur les deux pierres (même sur toutes deux la rune M se
trouve rendue par cette figure — usuelle surtout dans le
Jutland oriental, où les pals latéraux se joignent en haut
en formant un courbe), et que le surnom de l'homme
indique un métier qui devait le rendre apte à ériger
des monuments runiques; car quelque populaires que fussent
ceux-ci —, il va sans dire que l'art d'y graver
des inscriptions ne fut guère dans ce temps que
le partage de quelques gens habiles. Supposé donc
que ce soit le même homme on aura par les runes mêmes
un exemple à l'appui de ce qui est d'ailleurs si naturel,
que le nouveau qui d'abord n'apparut que d'une manière
accidentelle et, en raison du mouvement subit, dans un
language en quelque sorte intacte, au bout de quelque
temps devint si prépondérant, si habituel presque et rien
ne sera ~~[illegible]~~ plus simple que d'attribuer ces
effets au développement continu du christianisme.
Par rapport à la pierre de Horning, dont la période
est à peu près immuable en descendant, les autres
inscriptions, qui doivent être considérées comme représentant
~~leur~~ époque se rangent dans l'ordre suivant: La pierre
d'Oddum l'approche de près dans le temps, celle de

219 (Pierre runique du roi Sven près Danevirke.)

Grensten est plus récente d'une quinzaine d'années – donc environ de l'an 1030 –, et la pierre de Tillise qui à la tournure ancienne du contenu joint tant de nouveauté de langage, est encore plus récente. Par cette dernière nous arrivons donc à l'an 1030 – 35, époque, d'où nous avons compté la susdite période de transition et, au moyen des deux autres, nous remontons aux anciennes pierres runiques d'où nous sommes partis.

Cela posé il en ressort que la grande réforme de la langue en Danemark au 11e siècle a dû s'opérer dans l'espace de 70 ans tout au plus, comme de fait cela eut lieu en Norvège à la même époque, et, à part la diversité des pays, à peu près de la même manière. Or non seulement il est impossible que ce soit le roi Sven le jeune (mort 60 ans après l'aîné) qui posa le monument dont il s'agit ici, mais il faut même nécessairement que ce soit le roi Sven l'aîné (mort 1014) fils de Harald à la dent bleue et père de Kanut le grand.

~~Par~~ Cette pierre runique obtient ainsi de pouvoir être amenée à une ~~espace~~ de temps ~~[illegible]~~ (circonscrite) entourée de dates précises. Le roi Suen mourut en Angleterre l'an 1014 et il fut roi après la mort de son père survenue environ l'an ~~986~~ 985. Aucune autre pierre runique le rend possible d'en marquer l'époque avec autant de certitude. Les deux pierres de Jelling, chacune pour soi, n'offrent guère à la supposition ~~que l'espace~~ (qu'un laps de temps) de 25 ans

de date) (Pierre runique du roi Sven près Danevirke.)

mais ~~du~~ il n'en peut pas être question. ~~d'une date.~~
La même chose compte pour la pierre de Laborg et pour
celle de Bække (près l'église), qui toutes deux se rapportent
à la reine Thyra, ainsi que pour la grande pierre
de Sondervissing, qui concerne son fils Harald et
le pays des Vendes[1] — mais plus particulièrement cela
compte pour la grande pierre d'Aarhus, pour
celle de Bække (au champ), et pour celle de Horne.
A chacune d'elles on aura bien devant soi
l'espace d'une cinquantaine d'années et quoiqu'elles
se rattachent toutes à des évènements historiques,
leur période ne peut être marquée qu'à peu près.

---

(1) Pour maintenir ceci contre un étrange malentendu il
faut que bien malgré moi je donne à cet éclaircissement
une teinte de personnalité. C'est que ~~bien à contre cœur~~
je suis forcé de protester contre un article qui au
sujet de ce monument runique se trouve inséré
dans "Jahrbücher für Meklenburgische Geschichte" 24 v
(1859) p. 194. Dans cette revue on avait donné de ma
"description" du dit monument, une traduction dont j'avais
tout lieu d'être satisfait et en 1858 le rédacteur m'ayant
écrit, ce qui n'était pas arrivé auparavant, au sujet ~~pour obtenir~~
d'un renseignement littéraire qu'il désirait, en m'empressant de le lui
faire parvenir j'y ajoutais, tout en passant une petite
notice sur la dite pierre de Sondervissing.
Le rédacteur dans son épître s'étant servi de sa langue
maternelle rien de plus naturel que dans ma réponse
je me servisse de la mienne.

Il arrive maintenant qu'à mon insu cette petite notice se trouve insérée comme même à la place ci-dessus mentionnée et cela traduit en allemand de telle sorte qu'elle devient un contre sens absurde.
J'avais écrit, qu'à l'appui de cette assertion que "Harald Gormsson" de la dite pierre, fut le roi de ce nom il y avait en outre cette circonstance que le nom "Austivis, dans la même inscription, existait encore longtemps après dans la famille royale de Danemark, et en l'écrivant j'avais surtout en vue que, suivant l'ancien et précieux Chronicon Anonymi Roskildensis dans Script. rer. Dan. 1. 84, ce nom est attribué peu de temps après l'an 1100 à un des fils nombreux de Harald Kesias, petits fils d'Erik le Débonnaire. Voilà ce qu'on a trouvé moyen de rendre ainsi en allemand: "Dass der Name Austivis weit später dahin gebracht ist" —, par où il faut entendre que ce nom eût été gravé sur la pierre dans un temps bien plus récent.
C'est certainement le bon plaisir des gens quelles langues ils veulent connaître, mais lorsque dans le commerce littéraire et publique ils s'avisent de citer quelque chose de privé communiqué dans une langue étrangère on aurait ~~plus~~ droit ce semble, d'exiger d'eux un peu plus d'exactitude.

Le règne du roi Sven „Tveskjæg“ (à la barbe fourchue) forme une partie très importante dans l'histoire du Danemark puisque aucune période fut plus riche en événements qui au pays même et par rapport à l'étranger, exercèrent une influence plus grande et plus décisive. Pour éclairer d'avantage ce qui précède et rendre plus compréhensives les circonstances sous lesquelles apparut ce monument runique, sa période c. à. d. il sera nécessaire de jeter un coup d'œil rapide sur la vie et le temps du roi Sven et cela d'autant plus que le jugement porté jusqu'ici sur ce règne, sans aucun doute, laisse beaucoup à désirer — exception faite du tableau qu'en a donné M. N M Petersen dans son histoire du Danemark dans l'antiquité payenne". 2. V. L'histoire du Peuple Norvégien" par M. A Munch ¹ est également un progrès en cela que l'auteur y fait preuve d'une connaissance intime des sources et d'un effort louable pour en tirer le plus possible mais son récit offre matière à plus d'une réfutation même dans des points capitaux. Ainsi par exemple

---

1/ Aujourd'hui il sera necessaire de s'en tenir à cette corruption du surnom qu'un temps récent a sanctionnée, environ depuis la fin du 17e siècle. Cfr. p note. 1.

223. (Pierre unique du roi Sven près Danevirke) (suédois)

tout en admettant que le roi Erik Segersæl (le victorieux) pendant un temps limité peut avoir ~~eu~~ eu en son pouvoir une partie des pays de Sven, ce n'est pas possible qu'il ait conquis et subjugué tout son royaume ~~de Sven~~ au point qu'il est dit là et pendant si longtemps. Il y a dans les sources mêmes tant de faits qui s'opposent à ce que la défaite des Jomsvikings en Norvège soit ramenée aux dernières années du règne de Harald à la dent bleue qu'à cause de cela seul il faudra rejeter cette assertion.

Au reste ce n'est guère facile d'arriver à une connaissance parfaite des rapports du roi Sven, les sources étant en même temps si diverses et si dispersées qu'il faut les chercher non ~~seulement~~ dans le Nord mais en Angleterre, en Allemagne et ailleurs. Toutefois si par leur nature elles demandent des études laborieuses en plus d'un genre cette tâche n'est point ingrate, tant les événements sont grandioses et tant cet homme qui les dirigeait, est digne d'être placé dans son vrai jour. La conquête de l'Angleterre fut un événement européen, dont les suites durables se faisaient sentir dans tous les rapports du pays [1]. ~~[illegible]~~ (l'extinction du paganisme) qui permit

[1] Le plan de Canut le Saint de se rendre en Angleterre en égard de ses anciens droits se rattachait aux événements de sa mort — ~~[illegible]~~ Un peu avant l'an 1200 la fille de Waldemar le Ier ayant épousé le roi de France, il souhaita vivement qu'on lui transmît en titre de dot les anciennes prétentions du Danemark sur l'Angleterre, — même bien plus tard il y aurait moyen de signaler dans l'histoire telles indications qui attestent qu'on se souvint encore du pouvoir passé du Danemark sur ce pays.

au christianisme de se répandre et de se constituer
sur une base solide dut nécessairement exercer
en toute chose la plus haute influence. Mais précisé=
=ment à cause de la grandeur des événements les sources
sont souvent fortement colorées. Chacun sait que le
roi Sven est généralement peint comme un conquérant
farouche, un persécuteur barbare. Cette manière
de le concevoir ne tient pas devant un mûr examen.
~~Une invt~~ Il va de soi ~~même~~ qu'une conquête ~~reste tou=~~
=jours inséparable des plus grands désastres, mais de
peindre tout l'événement d'après le tableau de ces
derniers voilà ce qui ne va pas 1), et notamment
ce ne serait pas juste ici par rapport au roi Sven
puisque aucune donnée y autorise.) ~~Une réforme~~
(Est-il besoin d'ajouter qu'une réforme

1) Même du Chronicon Anglosaxonicum, qui pourtant
dérive du temps et de ses souvenirs immédiats, il res=
=sort évidemment que ces récits lamentables — qui, sans
correctif aucun, ont trouvé le chemin jusqu'à Script.
rer. Dan., ne peuvent du tout servir de base à
une connaissance intime du roi Sven. Qu'on se
figure par exemple ~~que~~ le roi d'Angleterre ou son
gouvernement qui ordonna la dernière attaque anglaise
contre le Danemark, qu'on se le figure représenté
et jugé spécialement d'après les récits des calami=
=tés de la ville de Copenhague et des imprécations
qu'elles provoquèrent.

(Pierre runique du roi Sven près Danevirke)

225. aussi capitale qu'un changement de ~~religion~~ culte qui porte atteinte à tout et à tous ne peut ~~non plus~~ s'opérer sans qu'il en résulte de fortes commotions. Les générations qui la suivent de près et qui en possession tranquille du nouveau bien abhorre l'ancien état des choses, auront surtout peine à comprendre qu'un changement aussi désirable a pu en son temps nécessiter des mesures exceptionnelles[2], et qu'il y eût ~~par qui ce changement est mis en œuvre puisse dans un certain temps y avoir été opposé~~ un temps où l'homme même par qui ce changement fut surtout mis en œuvre n'y fût guère lui-même ~~bien~~ disposé. Mais il n'y a pas de honte au roi Sven d'avoir défendu les anciennes mœurs auxquelles se rattachait tout le passé du peuple jusqu'à ce qu'il se fût convaincu que le nouveau recélait un grand avenir et que le peuple fût assez mûr pour le recevoir. En général, autant que ces deux principaux événements, si essentiellement dûs à ce roi attestent qu'il fut un grand homme, autant

---

2) Contrairement à Saxo Sveno Aggonis ne dit pourtant que du bien du roi et il ne lui connaît à cette occasion importante ni revirements ni violence. Il dit: « Sveno — sanctæ trinitatis fidem, quam profugus tamen pater abjecerat, verus dei cultor amplexus est, sacrique baptismatis unda renatus, verbi divini semina per universam regionem propagari iussit ».

il est certain que toutes les relations qui font mention de lui — celles qu'une connaissance intime et personnelle ont dictées et qui sont basées, non sur une ~~une~~ animosité prévenue et passionnée, mais sur un jugement tranquille et impartial, le représentent comme un homme viril d'un grand caractère, ayant le cœur haut et une intelligence hors ligne.

Il se pourrait donc même que l'éclat qui entoure Knut le Grand ne soit en ~~grande~~ partie que le reflet des exploits de Sven, puisque le fils pouvait moissonner dans les loisirs de la paix ce que le père avait fait murir tant en Angleterre qu'en Danemark et que la renommée de Knut a trouvé pour la transmettre à la postérité, des esprits assouplis et bienveillants.

Par rapport à ce qui nous occupe ici, il importe de savoir si c'est avec joie ou avec déplaisir qu'on s'arrête à la mémoire de Sven dans l'histoire. A cet effet nous allons donner ici deux relations tirées des sources, l'une islandaise et l'autre anglaise. Celle-là nous peignant le roi dans sa jeunesse ouvre en quelque sorte devant nous la perspective de l'avenir, tandis que celle-ci écrite après sa mort nous fait jeter les yeux en arrière. — La relation islandaise se trouve dans "Páttr af Þorvaldi víðförla", imprimé à la suite de "Hungrvaka" (Vies des cinq premiers évêques d'Islande) dans "Páls biskups saga", publ. 1778, (aujourd'hui dans "Biskupa Sögur, gefnar út af hinu íslenzka bókmentafélagi", I. 1858) p. 36–38. A ce dernier endroit voici ce qu'on lit: „En er Þorvaldr var vel

(Pierre unique du roi Svein près Danewirke.)

22/ frumvaxti, fór hann utan — ; létti hann ekki furr en hann kom fram í Danmerku; þar fann hann Svein, er kallaðr var tjúguskegg. Sveinn var lítillar ættar í móðurkyn, en hann sagðist vera sonr Haralds Gormssonar Danakonúngs. Sveinn varð ekki ílendr í þann tíma í Danmörk, því at Haraldr konúngr vildi ekki gánga við faðerni hans; lá hann þá löngum í hernaði, ok var kallaðr konúngr af liðsmönnum, sem víkínga siðr var. En er Þorvaldr kom á fund Sveins, tók hann vel við honum, ok gerðist Þorvaldr hans maðr ok var með honum nokkur sumur í hernaði fyri vestan haf. Þorvaldr hafði eigi lengi verit með Sveini konúngi, áðr konúngr virði hann umfram aðra menn ok alla sína vini, því at Þorvaldr var mikill ráðagerðamaðr, öllum auðsær at dygð ok skynsemd, styrkr at afli ok hugaðr vel, vígkænn ok snarpr í orrostum, mildr ok örlyndr af peníngum, ok reyndr at fullkomnum trúleik ok lítillætis þjónostu, hugþekkr ok ástúðigr öllum liðsmönnum, ok eigi úmakligar, því at þá enn heiðinn sýndi hann réttlætis umframhátt annarra heiðinna manna, svá at hlutskipti sitt allt, er hann fékk í hernaði, veitti hann þurfandum ok til útlausnar herteknum mönnum, ok hjálpaði mörgum, þeim er meinstaddir voru; en af honum hlutaðist herteknir menn, sendi hann þá aptr til feðra sinna eðr frænda, svá sem hina, er hann hafði með peníngum út leyst. Nú því at hann var frœknari í orrostum en aðrir liðsmenn, þá gerðu þeir lögtekit, at hann skyldi hafa kostgrip af hverri tekju; en hann neytti svá þeirrar framtignar, at hann hegri

(Pièce romique du roi Sven près Danevirke) 228.

ekra manna sonu, eðr þa luti aðra, er þeim var mest optirsja at, er látið höfðu, en hann félögum þetti minnst fyrir at gefa upp, ok sendi síðan þeim er átt höfðu; þar fyrir elskaðu hann jafnvel þeir, er fyrir ránum urðu af Sveins mönnum, ok viðfrögðu lof hans góðleika; þaðan af frelsti hann andvelðliga sína menn, þó at gripnir yrði af sínum úvinum, ok eigi síðr en um sjálfan Svein konung. Svá bar til, at einn tíma er Sveinn herjaði á Bretland, ok í fyrstu vann hann sigr ok fékk mikit herfáng, en er hann sótti lángt á land upp frá skipunum, þá kom á móti honum svá mikit riddara lið, at hann hafði enga viðtöku; varð Sveinn konúngr þar fanginn, bundinn ok kastað inn, ok með honum Þorvaldr Koðransson ok margir aðrir göfgir menn ok mikils virðir. Á næsta degi kom einn ríkr hertogi til myrkvastofu með miklu liði, at taka Þorvald út af dýflizu, því at litlu áðr hafði hann hertekna sonu þessa sama hertoga leyst, ok sent heim frjálsa til föður síns. Hertoginn bað Þorvald út gánga ok fara frjálsan á brott. Þorvaldr sór um, at hann skyldi fyrir engan mun þaðan lífs fara, nema Sveinn konúngr verði útleystr ok frelstr með öllum sínum mönnum. Hertoginn gerði þetta þegar fyrir hans skyld, sem Sveinn konúngr váttaði síðan, þá er hann sat at einni ágætri veizlu með tveim konúngum öðrum. Ok er sendíngar koma inn, mælti einn dróttseti: sagði, at eigi mundi verða síðan einn skutill svá vegliga skipaðr sem þá, er iij svá voldugir konúngar snæddu af einum diski; Þá svarar Sveinn konúngr brosandi: „finna man ek þann útlendan bóndason, at einn hefir með sèr, ef rètt virðing er á höfð, í engan stað minna göfugleik ok

sómasemd en vèr allir iij konungar." Nú varð af þessu
gledi mikil í höllinni, ok spurðu hlæjandi allir: hvar
eða hvílkir þessi maðr veri, er hann segir svá mikla
frægð af? — Hann svarar: „þessi maðr, er ek tala hér
til, er svá vitr sem spökum konúngi hæfði at vera,
styrkr ok hugdjarfr sem hinn örúggasti berserkr,
svá siðugr ok góðháttaðr sem hinn siðugasti spekingr."
Sagði hann síðan af Þorvaldi þenna atburð, sem nú
var ritaðr, er hann fretti konúnginn fyrir sína
vinsæld ok fyrir marga ágæta luti ok lofsamligar.

Ce récit, qui n'est au fond qu'une ancienne tradition recueillie dans le calme, porte le cachet d'une simplicité éloquente. Il provient d'une expérience immédiate et les traits distinctifs qu'il renferme sont de nature à pouvoir facilement se fixer dans la mémoire. La jeunesse du roi Sven, ses premières excursions en Angleterre, son rapport vis à vis des hommes qui l'accompagnaient, tout y apparait dans une lumière excellente. On y voit évidemment que personnellement il n'eut aucun penchant pour les violences, qu'il savait apprécier les hommes à grandes qualités et que plus tard, arrivé lui même au pouvoir, il ne cessa pas de s'en souvenir avec estime. Le récit laisse percer aussi qu'il fut maltraité par son père (~~ce qui fut~~ plus tard une des causes indirectes de la mort de ce dernier) et que ce traitement l'avait surtout poussé vers l'ouest. — Ces événements

(Pièce runique du roi Sven près Danevirke.)

tombent environ l'an 980 1/, en sorte qu'étant

1/ Les sources du Nord n'en rapportent pas plus qu'il n'est dit ici, par contre les annales irlandaises semblent en contenir plus de détails sur les temps et les localités, — il est à croire qu'on y trouverait en général des éclaircissements importants sur l'histoire de Danemark à juger d'après les relations provenant de là qui sont recueillies dans l'ouvrage de Ch. Clement: "Erklärende Einleitung zur Geschichte Dänemarks, besonders zur Geschichte des dänischen Heldenalters und seines lezten Helden" (ɔ: "Sven Tjugeskeg"). Dans cet écrit, publié 1839 et qui le premier appela l'attention des danois sur les annales irlandaises il est dit p. 41. qu'une des annales, qui de préférence s'occupent des excursions danoises, nomme vers l'an 973 "Mac Araitt" comme le chef des danois. Il est fort croyable qu'on désigne sous ce nom le roi Sven, "Haralds Sön" (fils de Harald) car il n'y a guère un autre homme connu dans ce temps auquel convient à ce point cette notion, seulement il faut, pour que le temps concorde, que le roi Sven ait été alors un peu plus agé qu'on ne le suppose généralement. Mais si même il y a quelque erreur de date et que Sven, fils d'un roi et proscrit de son pays n'eût pas eu besoin d'attendre cet âge voulu pour aller guerroyer sur les mers (coutume pourtant établie alors voir dans la saga de Flóamanna — publ. dans "Fornsögur" 1860 — p. 120: "þat vóru lög i þann tíma, at eigi skyldi yngri maðr vera í herförum en XX vetra"), il ne peut pourtant pas être né si tard qu'on est convenu de le croire, à savoir l'an 908. Cependant comme il y a du vague plus ou moins dans toutes les dates rien n'empêche qu'on n'avance celle-ci de quelques années — et l'éclaircissement des dites annales aura ainsi son importance.

antérieurs de plusieurs années à l'avènement de Sven il n'y eut alors aucune raison pour s'en souvenir complaisamment et les noter avec égards.

La même chose compte pour la relation anglaise qui se trouve dans le soi-disant „Encomium Emmæ Anglorum reginæ," que Duchesne a recueilli dans son Hist. Normann. Scriptores (d'où elle a passé dans Script. rer. Dan. Tom. 2 d. Langebek) Celle-ci est écrite même après la mort de Knut le grand et toute la vie du roi Sven s'y trouve rendue d'une manière calme et concise. En première ligne l'auteur nous dit qu'il tient de source digne de foi — „veridica relatione" (à laquelle il en appelle plus tard) que le roi Sven fut „omnium sui temporis regum ferme fortunatissimus."

De sa jeunesse et de ses rapports avec son père il y a: „etiam puerulus intimo affectu diligebatur ab omnibus, tantum patri proprio invisus, nulla hoc promerente puerili culpa, sed sola turbante invidia. Qui factus iuvenis, in amore quotidie crescebat populi, unde magis magisque invidia augebatur patri, adeo ut eum a patria non iam clanculum sed palam vellet expellere, iureiurandoque asserens eum post se regnaturum non esse. Unde dolens exercitus, relicto patre, hærebat filio et eum defensabat sedulo," (Cfr chez Saxo „quanto Haraldi odio tenebatur, tanto Svenonis charitate flagrabat").

La pierre runique étant érigée en mémoire d'un homme et serviteur et faisant mention d'une excursion en Angleterre, il conviendra de dire ici un mot sur la conquête et sur la conduite que le roi tenait envers ses hommes.
Ainsi lorsque le récit continue dans ces termes: „Nullum ideo difficile invenire poterat negotium, ad quod invitos impulisset milites, quos multa liberali munificentia sibi fecerat obnoxios et fideles" — ces expressions générales, pour n'en prendre que ces peu de mots, concordent parfaitement avec ce que nous connaissons en grand détail sur Þorvaldr tinn við fǫlli, et par là une certaine lumière tombe sur le rapport qui a dû exister entre Skarde et le roi. Quant à la conquête, l'auteur ne manque pas de dire, que Sven voulait „ditione sua omnem hanc patriam ferro dolisve subiicere", que ce fut là un acte „iniuste" — ferrum et dolus iniuste nous le savons ne fut ce que par les tentatives de conquête des temps les plus récents — et que le roi fut „expositus populis pro invasione regni", mais néanmoins rien ne s'y trouve qui de quelque manière que ce soit une humeur violente et farouche 1).

1) Une poésie du Skald islandais Þórðr Kolbeinsson, mentionne avec éloge le rapport du roi Sven avec ses inférieurs en Norwège, — elle est conservée — exprès à ce qu'il semble — dans la Heimskringla, Tom. 1. (1816)

Chap. 30. et dans la saga d'Olaf Tryggvason, 3. v. (1827) p. 15; (cfr. Fagrskinna, publ. 1847, p. 68). Les paroles qui, bien qu'on le suppose communément, n'ont aucun rapport au succès du roi Sven, les voici:

„Allvalds nutu aldir,
una líkar vel slíku,
skyldr leizt hendi at halda
hann of Noregs mönnum,
en Svein konúngr" etc.

(Les vers sont expliqués par Sv. Egilsson dans Historia Olavi Tryggvii filii, vol. 3. (1829) pag. 18.)

Le récit du transfèrement en Danemark des dépouilles mortelles du roi Sven est encore fort remarquable. Ce même fait se trouve d'ailleurs dans un auteur allemand contemporain qui un zèle malentendu rend fort peu disposé pour le roi et néanmoins son récit atteste que cet acte ne fut point l'œuvre d'un seul. Le roi ne voulut pas, y est-il dit, que sa tombe fut „in externis terris", et plus loin: „Quædam matronarum anglicarum navim sibi fecit parari et assumpto corpore Sveini regis, sua in patria (en Angleterre) sepulti, illoque aroma=tibus condito palliisque velato, mare adiit et prospero cursu appulsa ad portus Danorum pervenit. Mittensque ergo utrisque fratribus (Knut et Harald) nuncium mandat, corpus adesse pater=num, ut hoc maturent suscipere tumuloque, quod sibi præparaverat, locare". Après ces notions qui contribuent si essentiellement à une juste appréciation du roi Sven nous allons ajouter encore d'après la même source où et de quelle nature était ce „tumulus" nous y voyons dire tout d'abord, et non sans quelque surprise, qu'il fut „in monasterio in honorem sanctæ trinitatis ab eodem rege constructo, in sepulchro quod sibi præparaverat", (à Roskilde) 1).

---

1) Cette ville qui (dès le 9e siècle ou au moins sous le règne de Gormon, avait en quelque sorte recueilli en soi l'ancienne résidence des rois

285 (Tiune unique du roi Sven près Danevirke.)
Lejre, avait toujours tenu fort au cœur au Roi Sven.
Saxo l'a remarqué en passant lorsque à une notice
dans lib. 2. (pag. 80) sur le premier commencement de
la ville de Roskilde (Rotchild) il ajoute : " quam civitatem
posmodum Sveno, furcatæ barbæ cognomento clarus,
civibus auxit, amplitudine propagavit " On y
apprend en même temps que le surnom de Sven
ne fut pas ignoré de Saxo, bien qu'il ne le cite
point ailleurs. C'est qu'il n'y a pas de doute que
" furcatæ barbæ cognomento " ne rende le nom danois
entièrement conforme à l'isl. tiuguskegg (voyez ci dessus
p. et plus loin p.), puisque les séries des rois danois
et leurs chroniques le contiennent souvent plus ou moins
rapproché de la susdite forme primitive (que de raison
elles ne pouvaient voir) de l'ancien mot " tinga "
qui existe encore dans les dialectes un " tyve," mais
dans le langage usuel seulement dans le mot " Högye"
une fourche). Ar Hvitfeld écrit encore Tiffueskeg,
And. Vedel au contraire Tiuskeg et chez O. Worm
dans ses Monum. Dan. 1643 on rencontre alternativement Tiuskeg
et Tuiskeg. Cette dernière forme, due sans doute à
une de ces négligences au moyen desquelles on avait
coutume de faciliter la prononciation, est celle qui
existe aujourd'hui, Cfr. p. et bien qu'elle se soit écartée
de l'ancien mot, le sens de celui ci (à savoir l'idée d'un
objet fendu par le milieu) s'y retrouve d'une manière
actuellement plus saisissable.

Voilà ce qui prouve sans aucun doute que le roi Sven avait au moins pendant un certain temps protégé le christianisme et que si en rendant compte de sa fin on dit: filio Canutoni dum multa de regni gubernaculo multaque hortaretur de christianitatis studio, deo gratias, illi virorum dignissimo, sceptrum commisit regale", il faut que „christianitatis studium" ne se rapporte point au dernier temps seulement.
On ne sait pas au juste de quelle année date ce changement ~~mais il y aura toujours moyen de fixer l'époque à peu près~~ que Saxo met en rapport avec l'Angleterre, mais il y aura toujours moyen de fixer l'époque à peu près. Déjà peu de temps après l'an 1000 Sven envoya d'Angleterre en Danemark des maîtres savants qu'il soutenait et dont il voulait sincèrement la réussite. Saxo et Adamus Bremensis semblent trancher son règne en deux parties dont la dernière moitié embrasse les nouveaux rapports. Nous arrivons ainsi à l'an 1000 comme au dernier terme possible, même il faudrait peut être le mettre un peu plus tôt. Une relation dans la Saga de Njál (publ. 1772, p. 121), dont on n'a pas tenu compte jusqu'ici semble l'indiquer assez clairement. Voici ce qu'elle rapporte au sujet de l'islandais Kolskegg (frère de Gunnars, at Hlídarendi)
„Nú er at segia frá Kolskeggi at hann kemr til Noregs. — en um sumarit eptir ferr hann austr til Danmerkr ok fêlst á hendi Sveini Dana Konungi Tiúguskegg ok hafdi þar virdingar miklar. Einhveria nótt dreymir hann at madr kom at honom. sá var liós ok þótti honom hann vekia sik. hann mælti við hann: statt upp þu ok far með mer. hvat villt þú mer? segir hann. ek.

skal fá þér kvanfang ok skalltu vera riddari minn, hann þóttiz játa því. eptir þat vaknaði hann. síðan fór hann til spekings eins. ok sagði honom drauminn. en hann réð svá at hann mundi fara suðr í lönd ok verða guðs riddari. Kolskeggr tók skírn í Danmörku — ok fór austr í Garðaríki þaðan út í Miklagarð — spurðiz þat síðar til hans, at hann — var höfðingi fyrir Væringialiði". Cet événement, qui appartient à l'an environ 993 témoigne d'une manière irréfutable que les tendances chrétiennes prévalaient alors en Danemark, et puisqu'il est dit expressément que Kolskeggr était considéré et fort estimé du roi Sven et qu'il fut baptisé dans le pays même, on ne risque rien en supposant que la sus=dite période puisse aider à trouver celle de la conversion du roi Sven¹). Mais on conviendra aisément que faire

---

1) Suivant une relation dans Gísla saga Súrssonar (1849) p 73 et 160 deux ~~femmes~~ islandaises, qui avaient quitté leur pays, furent baptisées environ l'an 980 en Danemark, à Hedeby", de là elles se rendirent à Rom et n'en retournèrent point"). — De Landnámabók de l'Islande il ressort clairement que vers cette époque et même plus tôt, il n'y eut guère en Islande grand zèle pour le paganisme mais qu'une aspiration vers quelque chose de meilleur s'y faisait déjà sentir.

profession publique du christianisme, ~~[illegible]~~ bâtir un monastère où l'on apprête sa sépulture à venir, appeler de pays étrangers des maîtres savants ~~cela~~ voilà qui ne concorde guère avec l'érection de pierres runiques flanquées de collines en plein champ ~~selon~~ la prescription de l'ancien culte — il n'en devient donc que plus naturel de supposer que la pierre runique en question ait été érigée au plus tard dans les premières années du règne du roi Sven. Toutefois il reste encore à savoir si Skarde 1/ dont elle rappelle la mémoire a suivi le roi dans ses excursions antérieures vers l'ouest ou si seulement il a pris part ~~—~~ dans les voyages que Sven entreprit

---

1/ Ce « Skardi vikingr », dont il est spécialement question dans plusieurs récits de la grande bataille des Jomsvikings (p. ex. dans l'Heimskringla, Tom. 1. (1816), pag. 247) ne peut être supposé le Skarþi de la pierre runique, notamment par rapport à l'époque où celui-ci doit être mort. Par contre, Scarborough, ville d'Angleterre (au nord d'York) tire certainement son origine, quant à la première partie du mot, du nom d'homme danois Skarþi (Cfr p.).

 (Pierre runique du roi Sven près Danevirke)

étant roi lesquels commencèrent vers cette époque — déjà l'an 990 dans une lettre de donation recueillie dans Kemble, codex Anglosaxon. Diplom., Tom. 3. (1845) p. 249, le roi anglosaxon se plaint du „grave vectigal Danorum" qui pèse sur l'Angleterre —, et ces excursions furent de plus en plus systématiquement continuées par le roi (avec un succès croissant) jusqu'à ce qu'elles aboutirent à la conquête du pays. Le sens même de l'inscription semble admettre le dernier car avant son avènement au trône le roi Sven n'eut guère de domicile dans sa patrie ni de HIMPIGI à proprement parler. Il est également incontestable que le terme „aller vers l'ouest" qui marque spécialement les départs pour l'Angleterre, soit que le but fut paisible ou belliqueux, sous ce rapport ci ne peut marquer que la guerre.

L'inscription et la poésie tirant toutes deux leur origine de la vie de l'ancien nord nous allons noter ici en passant que c'est un fait avéré que le roi Sven exerça lui même l'art de l'antique poésie avec ses règles austères et sa base fondamentale de héros et de divinités du Nord. Il est connu que des Skaldes islandais firent de fréquentes visites chez les rois de Norwège qui les connaissaient souvent personnellement. Ils vinrent aussi de bonne heure comme une sorte de poètes de cour auprès des rois anglosaxons, mais

en Danemark ils semblent n'avoir pris cette coutume qu'à dater du temps de Knut le grand. Entre le nommé Porleifr, on ne sait qu'un seul, Ottarr svarti, qui ait été auprès de Sven à la barbe fourchue, (mais aucun chez Harald à la dent bleue ni chez Gormon) Voilà probablement pourquoi il n'existe sur le roi Sven de tels chants de Skalde que de ce seul Porleifr; mais tandis que ses successeurs se bornèrent à faire chanter leurs exploits, Sven (à s'en fier par les anecdotes) fut lui même capable de chanter avec eux. La connaissance de ce fait est due à Flateyjarbok islandais qui parmi ses richesses renferme aussi un „Pattr af Porleifi jarlaskáld" On y trouve le récit de deux séjours qu'a faits Porleifr (entre l'an 989–96 – chez Hakon iarl en Norvège – et chez le roi Sven en Danemark. et l'authenticité en est suffisamment constatée notamment par les vers et l'application qui en a été faite chez Snorre et ailleurs. Le séjour auprès du roi Sven, ~~comme celui~~ qui seul nous regarde ici, peint d'une manière caractéristique ce côté de la vie jadis. Après qu'il a été dit que Porleifr est allé en Norvège chez Hakon iarl, qui lui a dérobé son vaisseau e.t.c. le récit (édit. 1859, après le membrane, 1. v. p. 209–10) continue en ces termes: „eftir þenna athurd kom Porleifr ser i skip med kaupmönnum ok sigldu sudr til Danmerkr ok for hann a fund Sueins

konungs ok var međ honum vm uetrinn. En er hann hafđi þar æigi læingi verit var þat æinn dag at Þorleifr gek firir konung ok bæidde hann hlyđa kuæđe þui er hann hafđe ort vm hann. Konungr spurđe huort hann væri skalld. Þorleifr suarar. Þat er efter þui sem þer uilit dæmt hafua herra er þer heyrit. Konungr bađ hann þa fram flytia. Þorleifr kuat þa fertuga drapu ok er þetta stef i (Chant de 40 strophes avec ce refrain qui glorifie les excursions en Angleterre déjà alors souvent entreprises par le roi)

Oft međ ærnri giftu
ödlings himins rödla
Iotra (Jóla) gramr hinn itri
Englande rođit branndæ.

Konungr lofađe miog kuæđit ok allir þeir er heyrđu ok sogđu bæđe uel kuæđit ok skörulig framflutt. Konungr gaf Þorleifi at kuæđislaunum bring þann er stođ mörk. ok þat suerđ er til kom half mork gullz ok bađ hann læinge međ ser vera".
Après cela Þorleifr se rend une seconde fois en Norvège

pour remercier le iarl de son hospitalité par un chant dérisoire („Nidvisa") et enfin, p. 213 vient le récit de la seconde visite chez le roi Sven ainsi conçu: „Þat ert Þorleifr at segia at hann snyzt til ferdar sudr til Danmerkr — létti hann æigi sinne ferd fyrr en ~~fegins~~ hann kom a fund Sueins konungs. ok tók hann vit honum fegins hende ok spurde hann at ferdum sinum. en Þorleifr sagde allt sem farit hafde. Konungr suarar. nu mun ek læingia nafn þitt ok kalla þik Þorleifr jallaskallds. Þa quad konungr visu.

græinde Þorlæifr frænda
þengils hrod fra dræingium
hafua olitit ytar
jallz nid borit vida.

niordr red uestan virdum
vellstære brag þera
brot landz ~~gallt~~ gæti
graliga leons barn

(Par ce ~~[illegible]~~ le procédé du iarl est vivement blamé¹).— Þorleifr sagde konungi at hann fystizt ut til

---

1) Ce vers est également expliqué d'une manière irréprochable par Sv. Egilsson dans „Historia Olavi Tryggvii filii", vol. 3. (p. 183. cfr. p. 97 pour ce vers-ci p. 131) bien qu'il soit possible que „leons barn" allât mieux avec „Niörðr" qu'avec „brot".

Islandz ok bæiddi Konung orlofs at fara þegar at vori. en Konungr sagde sua vera skylldu. nu ek gefua þer skip i nafnnfesti med monnum ok reida ok þuilikre ahöfn sem þer þarfazst." Nu er þorleifr þar um vetrinn i godu yfirlati. — .

Sven Tveskjæg est le seul roi danois de l'antiquité payenne qui ait laissé un tel souvenir. Ce n'est qu'un vestige, sans doute, mais qui n'a pas été non plus que la pierre runique un fait isolé, et qui ~~suffit~~ ~~pour~~ prouve suffisamment que l'art antique des Skaldes se pratiquait encore à cette époque en Danemark comme jadis bien des siècles en arrière pendant l'âge des Sagas. On sait d'ailleurs que toute l'histoire de Saxo, jusqu'au milieu de son huitième livre n'est guère bâtie que sur de tels chants grands et petits 2/; quant à l'origine de ces chants, qui ainsi remontent jusqu'au 6e siècle

---

2/ Ils ont également laissé de nombreux témoignages dans l'ancienne littérature de l'Islande — où une foule de locutions et de figures poétiques se rattachant à des chants et sagas danois — sans parler du chant de la grotte — le célèbre Bjarkemaal, la saga d'Hervarar et celles de Hrólfs Konungs Kraka, de Ragnars Konungs Loðbrókar et de Skjöldunga; Pourtant cette dernière, citée encore par Snorre (dans la saga Ynglinga, Chap. 33), ~~[illegible]~~ sauf un prétendu fragment, (« Sögubrot af fornkonungum, ») n'existe plus aujourd'hui.

au moins, ils dérivent d'abord de la Norvège de Brage le vieux peu de temps avant Harald à la belle chevelure, environ au moment où cessent ceux de Saxo. — Peut-être Brage lui-même, qui chantait les hauts faits de Ragnar Lodbrók devant son fils Björn Jernside — n'était-il pas étranger à l'influence danoise — ; de la Suède il n'en existe aucun à ce qu'on sache, et l'Islande ne fut découvert qu'au 9e siècle — or voilà ce nous semble des rapports qui justifient assez ce que nous venons de dire ci-dessus p. sur l'ancienne dénomination „dönsk tunga" et son origine supposée historique.

Il nous reste à mentionner que sans nul doute c'est à ce roi que les danois sont redevables de la grande pierre runique de Jelling et de la colline contigue élevée à la mémoire du roi Gormon, peut-être même, l'inscription ayant rapport également à Thyra „Danicæ maiestatis caput" selon l'expression de Saxo, qui semble indiquer que quelque chose fut fait déjà alors à sa commémoration, sa colline a-t-elle été en même temps un peu agrandie.

L'inscription portant positivement ~~[illegible]~~ que Harald „fit faire", ~~[illegible]~~ annonce déjà ~~[illegible]~~ qu'elle ne vient pas directement de lui, ensuite lui même y étant mentionné, en ce qu'il y a SÀ HARALTR

(ce Harald), il est plus qu'évident qu'il ne fut pas venu à bout de l'achever. Ce ne fut non plus que l'an 978, qu'il „gagna toute la Norvège" (comme s'exprime en propres termes l'inscription). Peu d'années après sa mort survint, et l'on comprend sans peine que ce qu'il n'avait pas pu achever pendant sa longue carrière écoulée il ne l'aurait jamais pu faire pendant les quelques années troublées qui terminèrent son règne.

Or, non seulement nul autre que le roi son successeur eut été capable d'accomplir la tâche commencée par le roi Harald, mais ce fut de plus pour lui un devoir, un saint devoir filial maintenu en grand honneur par les anciens. Quant au rapport personnel qui existait entre son père et lui, qu'on se rappelle que Saxo qui n'est aucunement prévenu en faveur de Sven, surtout pendant sa jeunesse, remarque expressément que celui-ci contraint par le peuple et séduit par les grands du royaume se laissa entraîner à ce procédé („patriae dignatio) qui provoqua la fin prématurée du règne de son père — parce que, suivant la forte expression de Saxo, les habitants étaient „Haraldi imperium perosi, (ou bien) quia inusitatis plebem oneribus adigebat" —, mais nonobstant tout cela Sven n'avait pas manqué de célébrer à Ringsted les fêtes funèbres du feu roi (le „Gravöl" des ancêtres) et quant à la promesse solennelle qu'il fit à cette occasion il l'exécuta fidèlement. Il l'a donc cru également de son devoir d'accomplir cet acte de famille que son père n'avait

rempli qu'à demi, le monument obligatoire y manquant toujours, et, si sur la pierre qui fut enfin érigée en commémoration des aïeuls, près de ces „tumuli gemelli et pares, juxta situm gentilium, quasi illustria mausolea secus regis curiam in Jelling", là où il s'agit du roi Harald, le christianisme se trouve nommé en même temps qu'il y figure sous l'image d'un Christ attaché à la Croix. Cela n'a rien d'étonnant ni de contradictoire. Dans l'observance d'un devoir héréditaire nul compte ni fut tenu des rapports changés et pour ce qui concerne la période il faut, bien que ce monument soit de plusieurs années plus récent que la pierre de Danevirke. La pierre de Jelling faisant mention de Harald autant et plus que de Gormon et Thyra, ce fut tout simple que le christianisme prêché d'abord et maintenu sous son règne dans un progrès croissant y trouvât sa place à côté des deux autres événements de son temps d'autant que tout portait à croire que ce serait le dernier monument de ce genre qui serait érigé en mémoire d'un roi danois.

Fait que Harald dut suspendre son ouvrage, ~~ainsi fait~~ ainsi que les événements qui s'y rattachent et dont l'influence fut décisive sur la patrie n'ont pu manqué de produire une grande sensation. Cela se trouve raconté avec un accent de vérité chez les plus anciens chroniqueurs danois et la tradition en existe encore sur les lieux mêmes dans une légende empreinte d'une vive conviction. Tandis que

247. Sveno Aggonis 1/ (Pierre runique du roi Sveno(?) ...) ne dit rien de la conquête de l'Angleterre par le roi Sven et que Saxo ne mentionne ce fait que par quelques mots, en partie incorrectes. Ils sont tous les deux fort bien renseignés et rapportent tous deux essentiellement de la même manière cet événement en apparence peu important que Harald ne vint pas à bout d'achever le monument intentionné. La seule différence entre leurs deux rapports c'est que Sveno Aggonis place cet événement au commencement du règne de Harald tandis que Saxo le met à la fin. Selon son habitude ce dernier entre en plus de détails et nous décrit presque les difficultés de cet ouvrage, preuves des "onera" que Harald en pure perte faisait peser sur le peuple. — Il raconte (Lib. 10) "Haraldus totam regni classem (Sveno Aggo. ne dit que: exercitus) exercens, ne parvo apparatu magnae molis ponderis aggrederetur, junctis hominum boumque copiis — (feudalibus jugis humanas alligans cervices — (chez Sveno Ag: seulement, servitutis jugum intolerabile") inusitatae magnitudinis saxum Jutico littore repertum (Sveno Aggo: „immanissima petra"), quo matris tumulum insigniret, abstrahi jussit". De ce qui suit chez Saxo notamment de la vigueur d'un mot proverbial qui existe encore on voit que le récit de cet événement fut du goût du peuple.

1/ En concluant du nom latin "Aggonis" ce ne serait pas "Aggesön" qu'on devrait l'appeler aujourd'hui mais „Aggesön, Agge étant indubitablement la véritable forme de l'ancien nom danois, lequel nom d'homme est usuel encore dans le Slesvig — un exemple de plus, à l'appui de ce fait que c'est précisément dans cette contrée que les formes primitives de la langue danoise se sont maintenues de préférence.

et bien fait pour rester dans sa mémoire. Dans l'abrégé de l'histoire de Saxo du XIV siècle, signé du nom de Thomas Gheysmer (script. rer. Dan., Tom. 2.) il est ajouté que la formidable pierre resta au champ ou sur la lande de Bække, Cfr. p. Cette notion, haut de trois s'appuie sur la tradition du temps qui alors de fait se rattachait à une énorme pierre laquelle pourtant fut ruinée et enlevée de force (il y a déjà quelques générations) la tradition n'en resta pas moins et reste encore attachée à une autre grande pierre qui se trouve aujourd'hui sur la lande de Tislund (non pas Tyrslunde) dans la paroisse de Brörup environ 2 milles au sud-ouest de Bække, mais les deux localités conviennent également quant au transport entre la côte occidentale du Jutland et Jelling.

Puisqu'il ne peut être sans quelque intérêt pour la base historique de la légende que l'on démontre cette pierre qui selon le chroniqueur tirait Harald du royaume tandis qu'il l'attirait à lui nous allons en donner ici quelques détails. Dans une relation manuscrite fort détaillée sur le district de Tyrild (où est situé Jelling) faite 1766 par un prêtre de l'endroit et conservée à la bibliothèque de l'université parmi Add. 4to N: 345) il est question de cette pierre de Bække et de l'endroit où elle se trouvait (à [illegible] de mille au nord ouest de la ville). On y voit qu'elle avait une circonférence de 28 aunes et une longueur de 9, que l'un de ses bouts, haut comme la proue d'un vaisseau dépassait de trois aunes la surface de la terre, qu'elle était large de 6-4 aunes et réputée la plus grande pierre de la contrée. Peu de temps après elle fut fendue (avant 1790) à ce [illegible] et encore) et emportée à Nörholm où l'on en fit des angles et des gradins d'escalier. A cause de la chronique, que nous venons de citer, cette pierre a pourtant joui d'une certaine réputation tandis que celle de Tislund n'a guère été nommée que fort légèrement et dans un temps récent. Aujourd'hui elle est marquée sur la carte de Mr. Hansen. Elle est placée près de la grande route qui de Varde mène à Kolding là où les trois paroisses de Brörup, Föuling et Holsted se touchent, environ ¼ quart de mille du chemin, d'où on l'aperçoit facilement. Cette pierre, comme de tous dans la contrée est un granit dur, haut de 6 aunes, long de 7 et large de 6-3 aunes. Comparée à ces proportions il faut convenir que la grande pierre de Jelling semble bien moindre. — Mr. P. E. Müller s'est spécialement occupé de cette légende et de ce qui s'y rapporte (voir son examen critique des sept derniers livres de Saxo. 1830) [illegible] l'exposition qu'il en donne p. 16-19 manque) (néanmoins de précision et parfois d'exactitude (Cfr. ci-dessus p. 31-32).

(Pierre runique du roi Sven près Danevirke)

247. Ce n'est pas étonnant que la légende se soit attachée à deux pierres de proportions immenses, situées toutes deux dans la juste direction et à peu de distance l'une de l'autre ; mais, que la disparition de la pierre de Bøkke en soit la cause ou non, l'endroit de son emplacement étant connu du reste, conformément à notre relation, il semble que la tradition orale et encore vive se soit de préférence arrêtée à la pierre de Tislund, laquelle, devenue depuis peu propriété de l'état se trouve aujourd'hui sous la surveillance spéciale de l'inspection des monuments anciens. Le cas présent est le seul en Danemark où une inscription runique, la chronique et la tradition vivante s'appuyant et s'éclairant mutuellement se rencontrent dans la plus parfaite harmonie.

Le roi Sven Tveskjæg, à qui le Danemark doit l'évènement quant à ses suites le plus important au pays même, le culte public et garanti ~~[illegible]~~ du Christianisme, comme au dehors celui non moins important de la conquête de l'Angleterre, c'est encore à lui que les danois sont redevables des monuments nationaux où ~~[illegible]~~ l'écriture runique s'unit à l'antique poésie du Nord. Ce qui est parvenu jusqu'à nous ne sont que des vestiges épargnés par le temps, lequel a même été détourné de reconnaître le vrai mérite du roi et sa haute énergie. Pourquoi ses monuments runiques concernent surtout Jelling et Hedeby s'explique facilement. Ces deux villes furent jadis les plus importantes de la péninsule, de là fut effectuée l'unification du royaume, là les rois séjournèrent souvent, à Hedeby surtout une foule de relations l'attestent, celle-ci avait d'ailleurs beaucoup de places fortes, elle était près de la frontière et près du Danevirke son boulevard, œuvre particulièrement due à la propre race du roi Sven. La pierre runique que nous venons de décrire, cette pierre qu'il y plaça et

qui après un long silence le fait parler aujourd'hui à son pays dans l'ancien idiome de la langue mère, c'est là un monument important unique jusqu'ici en Danemark, en cela qu'il traite au moins du rapport de ce roi et de son temps avec l'Angleterre où à tort ou à raison on lui a également attribué ~~à lui~~ des monuments de pierre d'un autre genre tandis que le Danemark en manquait toujours. Aussi ce n'est pas à l'heure qu'il est sans quelque intérêt de suivre ses exploits en contemplant ce monument royal et ceux que des habitants de Hedeby avaient érigés dans cette ville et dans son voisinage. Le Danemark a eu son heure de pouvoir sur la mer. D'autres temps sont survenus et comme toutes les choses humaines il a dû subir sa destinée à travers les fluctuations éternelles des âges.

4.

Pierre runique de Hedeby.

Ainsi que les deux monuments runiques qui précèdent celui-ci a eu le sort de rester longtemps enfoui et oublié. Le même homme à qui l'on doit la conservation de la pierre No 2. dans cette série, c'est encore à lui que revient le mérite d'avoir le premier découvert que celle-ci portait une inscription et de l'avoir ainsi sauvée de destruction. Cet homme était Mr. J. Aeggers, propriétaire d'une des grandes fermes de Vedelsprang (v. p). Occupé en 1796 à enlever de son champ pour différents usages une foule de pierres, il fit aussi retirer de sa couche profonde celle-ci, qui fut cependant jugée trop grande pour être de suite travaillée selon sa destination. Or, laissée là en partie découverte, cette pierre ne tarda pas à subir l'action de la pluie et du soleil et au bout de quelque temps Mr. Aeggers découvrit qu'elle portait une inscription. Son premier soin fut alors de chercher à se procurer quelque éclaircissement sur cette écriture et encore que personne ne put lui en donner il eut pourtant un zèle assez intelligent pour épargner la pierre.

Ce ne fut qu'en 1798 qu'on reconnut que l'écriture était en runes et vers la même époque les deux pierres

que M. Meggers avait ainsi découvertes furent emportées ensemble et placées comme des monuments nationaux au parc du château de Louiselund, dont le possesseur princier les avait achetées pour les sauver de ruine. La place qu'elles occupent actuellement est fort belle et tout à fait bien choisie, elle n'est éloignée que d'un mille et demi de l'endroit d'où elles proviennent et son seul inconvénient c'est de n'être pas l'emplacement primitif qu'il serait pourtant facile de leur restituer. L'endroit où fut trouvée la pierre dont il s'agit ici est connu par des relations contemporaines dont nous avons eu l'occasion de vérifier la scrupuleuse exactitude dans une visite que nous y avons faite, accompagné par le petit-fils de M. J. Meggers, propriétaire actuel de la ferme de Vedelsprang et que tant de souvenirs rattachent à la découverte et à la conservation de ces monuments. Au pied d'une colline assez considérable nommée Krutzberg 1) gisait la pierre

---

1) Krutzberg semble la seconde en grandeur parmi les 5 collines qu'on découvre encore aujourd'hui sur les éminences au sud-ouest de Vedelsprang. Nul doute que l'expression UI KNUBA, telle que nous l'avons expliquée p. et ne se rapporte à cet entourage. Krutzberg (ou Krussberg) n'est peut-être pas non plus étranger à cette ancienne dénomination encore qu'on ne puisse pas affirmer que ce soit le même mot.

Ainsi que les deux monuments qui précèdent, celui-ci ~~~~ doit au hasard d'avoir été retiré des téné-bres qui ~~depuis~~ le couvraient depuis des siècles. Déterrées à moitié du milieu d'un champ de labou-rage mais jugée trop grande pour être de suite travaillée, cette pierre, exposée au grand air ne tarda pas à subir l'action de la pluie et du soleil sur sa partie découverte et au bout de quelque temps une écriture y fut distinctement lisible. Deux années plus tard, en 1798, lorsqu'on se fut convain-cu que cette écriture était en runes, les deux pierres runiques, à savoir, — celle-ci, et celle

qui occupe le N° 2 dans cette série et dont la découverte était due au même homme, regardées désormais comme des monuments nationaux furent achetées par le possesseur princier de Louiselund et transférées au parc du château où on leur assigna une place convenable qu'elles occupent encore et qui n'est éloignée que d'un mille et demi du lieu de leur provenance.

La pierre dont il s'agit ici fut trouvée au pied d'une colline assez considérable nommée Krutzbarg 1)

à 17 pas d'elle il y avait alors ~~une~~ une moindre colline, dont il n'existe aujourd'hui que l'emplacement et plus au nord et à égale distance, encore une troisième. Toute la place semblait avoir été entourée de pierres.

La pierre, qui est un granit rougeâtre, est fort considérable. Elle a une longueur de $3\frac{3}{4}$ – $3\frac{1}{4}$ aunes au dessus du sol, sa largeur est de $1\frac{1}{4}$ – 1 aune ou un peu moins jusqu'à l'endroit où elle se termine en pointe. Les caractères sont hauts de 6 – 3 pouces. Les (deux dessins ci-contre offrent, le premier la face de devant, l'autre la face postérieure.

L'inscription (sur le devant) qui commence avec le premier mot en bas de la ligne du milieu, la voici rendue en unciales latines:

·ÞURLF (ÞULFR)· RISÞI· STIN·ÞANSI·

(ensuite à droite) ·HIMÞIGI· SUINS· EFTIR·

(puis la ligne la plus à gauche) ERIK ·FILAGA· SIN·IAS·UARÞ·

Et sur l'arrière côté commençant avec le mot supérieur de la ligne la plus à droite:

:TAUÞR·ÞA· TREGIAR

Ensuite avec la ligne du milieu à gauche de là:

SATU· UM· HAIÞABU

ensuite avec les runes liées, au bas de la pierre en avant à droite:

·IAN: HAN·UAS: STURI·MATR: TREGR·

et terminant enfin avec les deux mots qui se trouvent sur le côté dans la partie supérieure le plus à gauche:

HARÞA: GUÞR·

En islandais:

(Þulfr) reisti stein þenna, heimþegi Sveins, eftir Eirik félaga sinn, er varð dauðr, þá er drengir sátu um Heiðaba, en hann var styrimaðr, drengr harða góðr.

Tholf, commensal de Sven, éleva cette pierre après Erik son frère d'armes, qui mourut alors que des hommes de guerre siégèrent autour de (assiégèrent) la ville de Hedeby, mais il était un commandant sur mer un vrai guerrier d'élite.

ÞURLF est le nom d'homme ÞULFR en ce que par une petite transposition de caractères, arrivée peut être insensiblement pendant le travail, le son final a été trop avancé. De pareilles transpositions apparaissent souvent autant dans les inscriptions de l'ancien monde que dans nos temps anciens ou modernes elles proviennent de main habile aussi bien que d'inhabile et l'on ne serait pas étonné de trouver des fautes même fréquentes de ce genre dans les inscriptions runiques où la difficulté de la matière rendait toute rature impossible.

Aussi en voit-on bon nombre sur les pierres runiques suédoises tandis que les danoises, sous ce rapport également sont faites avec un soin remarquable. A ne s'en tenir qu'aux inscriptions mêmes et à part les jugemens erronés qui ont pour toute base des fictions excentriques ou des hypothèses purement gratuites, on ne trouve que rarement sur les pierres danoises même de petites négligences. Analogues à celle-ci il y en a pourtant UB: BIRUT sur la grande pierre de Skjern au lieu de UB: BRUTI:; BURUÞUR sur la pierre de Gylling au lieu de BRUÞUR et UITRIG sur la pierre de Sandby (à Copenhague) au lieu de UIRTIG (lequel mot avec l'N omis ou assimilé, selon l'usage, est le même que l'isl. virðing, cfr. p.). Voilà à peu près de ce genre tout ce qui mérite quelque attention [1] Il est donc plus simple en même temps que plus logique de conclure que ÞURLF est simplement ÞULFR, plutôt que d'en vouloir faire soit Þorleifr soit Þórólfr isl: aussi cela n'a été fait que par la seule raison sans doute que ces noms étaient connus tandis que le nom danois ÞULFR ne l'était pas. L'islandais n'a pas ce nom, par contre on le trouve en Danemark de plusieurs manières. Sur la pierre de Tjerninð il y a distinctement ÞULFR. Au moyen âge on connaît "Tholf" dérivé simplement de l'ancienne forme notamment dans le Slesvig. A Ellen-Sysæl il est question vers le 13e siècle de „Tholf et Suen fratres" (Cfr. Script. rer. Dan. 5, 620) précisément ces deux noms cités conjointement

[1] Plusieurs exemples analogues se trouvent cités par M. K. Gislason dans sa ~~grammaire~~ syntaxe de l'ancienne langue du Nord „Oldnordisk Formlære" 1. (1858) p. 61–62.

tout comme ici dans l'inscription. En général ce nom apparaît souvent dans les diplômes du couvent de Lygum et dans « Liber Ripensis » tous les deux cités par nous comme regardant spécialement le nord-ouest du duché de Slesvig. —— Dans l'examen des inscriptions précédentes nous avons toujours fait remarquer les noms propres; le même conviendra ici, d'autant que ces noms, vu leur haut âge, sont presque toujours étroitement liés aux rapports historiques et locaux. Le mot ÞULFR sur la dite pierre de Hjermind en est une preuve palpable. Cette pierre et la colline attenante étant trouvées originairement près de la ville de Thulstrup il est fort croyable qu'il y a ici quelque rapport entre le nom runique et celui de la ville et que ÞULFR a été recueilli dans Thulstrup de même que Tolstrup semble dû à la susdite forme plus récente de Tholf 1); Un autre nom ancien qui n'est pas éteint encore c'est Tule ou Thule. Il est connu des chants guerriers et se retrouve sans doute dans les noms de localités Tulesbo, Tulsmark, Tulebölle etc.) À côté de la pierre de Hjermind, pour ce qu'elles offrent d'éclaircissements analogues, il faut nommer la pierre de Sandby qui par le nom de SUSUR (le même nom sous la forme de SASUR.

---

1) Le nom de cette localité se trouve sans doute déjà dans le diplôme de 1085 (cfr. le facsimile donné p. 107, ligne 5 d'en bas) dans « tollathorp » forme qui dévie beaucoup, il est vrai, de l'ancien Tholf; toutefois il n'y a guère un nom auquel on saurait mieux ramener « tollathorp » qu'à ce dernier.

se rencontre sur la pierre de Bjernelet dans la même contrée (au cœur du Seeland) éclaire Jus-aa, Juserup e.t.c. d'une manière qui serait impossible sans elle — et la grande pierre d'Aarhuus qui par le nom de Tul explique des noms de localités tels que Tulbro (à Angel et en Jutland), Tulling, Tultolle, qui tous seraient inexplicables comme tant d'autres qui n'ont plus à leur appui les pierres runiques et la certitude locale de leur langage 2/.

RISPI est l'imparfait du verbe danois „at reise" (élever, ériger, poser), „satte Steen" comme il y a sur la pierre runique du roi Sven, et „reiste Steen" comme on le voit sur celle-ci, voilà les expressions générales mais nullement uniques qui s'emploient partout avec le mot STIN. Les deux termes sont à peu près également usités, cependant à juger d'après le nombre actuel des pierres runiques le dernier semble plus fréquent. Il se trouve sur la grande pierre de Skjern et sur celle de Tirsted

---

2. Le nom d'homme Tul est curieux comme répondant à „Tulla" nom de déesse du Nord, peut-être même n'a-t-il pas seulement cet intérêt indirectement mythologique. Ce nom n'est connu en Danemark il est vrai que de cette seule inscription mais cela n'empêche pas qu'il soit absolument certain et c'est par conséquent absurde et tout à fait hors de propos de tant manœuvrer avec lui qu'on le fait dans "Antiquarisk Tidsskrift publié par la société royale des antiquaires du Nord - 1852-54, p. 392-93." D'autant plus que de tels artifices individuels ne peuvent manquer de donner aux inscriptions runiques l'apparence d'une incertitude dont elles sont réellement loin de souffrir.

sur les pierres de Hjermind-, Egaa-, Asferg-, Gunderup-, Aarhus-, Gylling-, Glenstrup-, Hobro-, Randkilde-, Skolenge-, Sandby-, Tjenneslev-, Rimsö-, Österalling-, Hanning- et Veilby. RISÞI – qui sur les pierres de Tirsted, Egaa et Aarhus, se trouve pourtant au pluriel, donc avec U comme lettre finale – a partout comme Þ après S (c'est par conséquent RISDI, et non RISTI), sauf sur les pierres de Gylling et Sandby qui au lieu de cela ont un T. De même il n'y a partout qu'un I après R sauf sur les pierres de Tirsted et Gylling, qui ont AI, il reste encore à remarquer qu'une déviation dans le son semble être indiquée sur les pierres de Skolenge et Rimsö, et que celles d'Österalling et de Hanning ont toutes deux RSÞI, une forme qui pourrait bien être la plus commune de toutes. Quant à RIÞ STIN sur la pierre de Hanning, qui a toujours été jugé le même que RIÞI, le plus juste sera ici, comme tout à l'heure pour le mot ÞULFR, de ne pas chercher une explication trop au loin, – auquel cas il faudrait toujours supposer une faute plus ou moins grande –, de cette manière RIÞ n'aura même rien du tout à faire avec RISÞI.

Comme nous l'avons remarqué ci-dessus p. en parlant du mot STIN, ici également dans RISÞI on peut supposer qu'il y a eu une sorte de diphtongue et non seulement une simple voyelle.

Un tout autre mot que RISÞI c'est RAIST. Il apparait sur la pierre de Gunderup – SUTI RAIST RUNAR – et signifie en danois „at riste, at indhugge" (graver, tailler) (verbe

auquel répond en isl. „at rísta" hann reist ou risti, de même que „hann reisti du verbe „at reisa" répond à RISÞI etc. ici.

ÞANSI est acc. sing. masc. du pronom déterminé SA, (femin. SU, neutr ÞAT, cfr. p.), avec l'addition de SI — conformément aux cas analogues dans d'autres langues anciennes. SI ~~ne~~ l'accompagne non seulement dans la flexion comme ici mais encore après SU, témoin la pierre de Sandby et après SA, témoin celle de Flemlöse (où SA est écrit d'une manière semblable à celle que nous avons fait remarquer p. en parlant du mot STAIN). SI est pourtant invariable et restant entièrement sans flexion il ne se confond en rien avec le mot. Ce pronom dans la forme qu'il a ici, accompagnant le plus souvent le mot STIN est naturellement fort commun sur les pierres runiques. Pour ce qui regarde l'A ici (cfr p.) on peut dire que ÞANSI et ÞANSI sont également communs —, les pierres de Tryggevælde et de Glavendrup ont toutes deux les deux formes. Ce sont elles qui reviennent sur toutes les pierres runiques, excepté sur celle de Falster qui a ÞINSI. Le changement de voyelle qui a lieu ici forme pour ainsi dire la transition à E, lettre qui moyennant différentes transformations apparaît dans le mot telle qu'on la voit sur quelques pierres runiques des plus récentes — celles d'Østerallning —, Sjelleþ —, Hamming — et Alsted. Quant à SI, qui revient presque invariablement dans toutes les inscriptions runiques, il n'en reste dans l'islandais que quelques rares vestiges, notamment chez Are frode „á þvisa landi" ainsi que dans un petit nombre des autres plus anciens

monuments de littérature. Par contre l'islandais possède le pronom „þetta, þessi, þessi," formé de þat etc. où l'influence de SI se fait sentir, mais avec flexion complète dans l'addition finale —; à cela il n'y a rien d'analogue dans les inscriptions runiques — à moins, toutefois, qu'on n'y veuille ramener ÞU-SI (cf. p.) et qu'il y en eût quelque trace presque imperceptible sur la pierre de Vejerslef. —

HIMÞIGI 1/ et SUINS ayant été mentionnés auparavant nous allons ajouter seulement que SUINS est ici le génitif de SUIN et que G est une rune pointée. Sans aucun doute c'est un développement du rapport qui existait entre ces HIMÞIGAR et le roi qui a servi de base à l'ancien droit dit „Vederlags-Retten". Originairement il date du temps de Knut le grand, dans celui qui existe encore en Danemark il est question (de huskarlastefne"

1/ Le chiffre runique qui représente ici M et qui par la forme arrondie de sa partie supérieure diffère du chiffre ordinaire à deux pals latéraux, revient à trois reprises dans cette inscription. C'est le même qui se trouve dans HIMÞIGI sur la pierre runique du roi Sven et il semble particulier à la peninsule du Jutland, car tandis qu'on le rencontre sur la grande pierre de Skjern, sur les deux pierres de Sönder-vissing et les deux de Jelling, sur la moindre de Bække, sur celles de Gunderup, Egaa —, Skivum —, Rimsö —, Østeralling et Hörning — il ne se trouve dans toutes les îles que sur la seule pierre de Nörrenæraa en Fionie. (Les pierres de Tryggevælde en Seeland et de Rönning en Fionie ont toutefois un chiffre qui tient le milieu entre celui-ci et le caractère ordinaire.

à EFTIR (avec I pointé), qui se trouve exactement de la même manière sur les pierres d'Aarhus et de Haaning, se rattachent IFTIR sur les pierres de Hjöring, Aaferg, Glenstoup et Ottsted et AFTIR sur celle d'Østeralling. Si l'on joint à cela AFTIR sur la pierre de Skolange que nous avons nommé en parlant de IFTIR sur la pierre du roi Sven on aura toutes les phases que présente ce mot dans sa forme la plus longue, — et conformément à celles de sa forme la plus courte, cfr. p.

ERIK apparaît sur cette pierre runique tel qu'il est aujourd'hui puisque la loi même n'a pas changé quoique l'adjectif d'où il dérive soit depuis longtemps devenu „rig" (riche). E au commencement du mot qui signifie en danois „altid (toujours) — en isl. æ" (mais pourtant Eirikr —, est connu par tout le moyen âge; il est conservé dans quelques surnoms par exemple dans „emune" et egothe," lequel est devenu dans le courant du temps „eigod — („débonnaire"). Sur la pierre de Sandby il se trouve joint à MUN dans IMUN (en danois „altidmonne") — toujours devoir —, cependant avec un simple I quoique sur cette pierre il y ait un U pointé etc. Ici au contraire dans ERIK on a fait usage de l'I pointé ainsi que dans EFTIR et cela a lieu deux fois encore dans cette voyelle dans l'inscription présente —, le même procédé a été suivi, nous l'avons dit déjà, dans HINPIGI et comme le dessin le fait voir, deux fois encore dans la consonne G. Sur la pierre runique du roi Sven l'I pointé apparut pour la première fois et à un seul endroit.

Pierre runique de Hedeby.

Ici l'usage de pointer ~~ainsi~~ les runes est déjà (beaucoup) plus fréquent et s'étend même à ~~une~~ consonne, on ne saura pas dire néanmoins que cette innovation fût généralement adoptée auquel cas il y aurait eu occasion de l'employer encore plus souvent, ainsi par exemple dans le premier I dans FILAGI et plusieurs fois dans G. On pourrait au besoin, il est vrai, attribuer cela à un effet du hasard, comme nous l'avons remarqué p. , mais il n'en est pas moins certain qu'il se montre ici ~~[illegible]~~ pour ce nouvel usage un penchant qui prouve également que cette inscription est plus récente que celle qui se trouve sur la pierre du roi Sven.

FILAGA, avec le G pointé, au nominatif FILAGI, se trouve ici à la suite de ERIK et comme ce dernier il est régi de EFTIR. Ce mot apparaît d'ailleurs sur la pierre d'Aarhus (avec I pointé à la première syllabe), et sur la pierre de Hobro, (qui à la première syllabe a une voyelle modifiée rendue par le même chiffre qui sert ailleurs à représenter le R et qu'on connaît de la grande pierre de Sondervissing) FILAGI, selon la composition du mot, veut dire celui qui a fait avec un autre un pacte qui met tous les biens entre eux en commun. En réalité c'est pourtant quelquechose de plus élevé, à savoir une amitié inviolable, qui sous quelques conditions allait sans doute jusqu'à une certaine communauté des biens et à un droit mutuel de succession mais où le vif et sincère attachement était pourtant le principal. Ce lien

unique, né de la vie et des mœurs étant en soi quelque chose de tout à fait particulier ne saurait être rendue par un seul mot. Toutes les sagas d'Islande qui racontent la vie des islandais dans leur pays et à l'étranger tracent plus ou moins l'image d'un FELAGI tel qu'il se montrait envers son camarade au foyer natal comme ailleurs, dans la paix comme à la guerre, à la vie et à la mort. (Bjarke, suivant la saga, parlait à Hjalte en „felagi"). Au reste on conçoit jusqu'à quel point ce rapport exerça partout son influence puisqu'il devint l'origine d'une suite de lois permanentes. Ainsi il y a dans l'ancienne loi d'Islande „Grágás" dans Arfa-þáttr (Cfr. l'édit. 1852, I, 228), „ef sa madr andaz er engi a frændr her a lande. oc andaz at scipe. þa scal fe lage hans taca þat fe eptir hann" e.t.c. faute d'un „felagi" la succession dans certains cas devait passer au chef ou commandant à bord „Styremanden" („þa scal taca styre madr"). De telles clauses se trouvent également dans l'ancienne loi norvégienne dite „Gulathingslov" par rapport à „skiperfð" et „felaga erfð", (Cfr. „Anciennes lois de la Norvège" – „Norges gamle Love", publ. par R. R. Keyser. et Munch. I. v (1846) p. 50). Le Danemark, il est vrai, ne possède point quelque chose d'absolument analogue, bien que la validité de ces stipulations se soit bien certainement étendue jusque là; mais en revanche il possède les trois susdites pierres runiques (dont celle qui nous occupe.

présentement offre sous ce rapport le plus grand intérêt). Ces pierres, debout encore ~~et~~ [illegible], ~~depuis leur origine invariablement les mêmes, s'adressent~~ ~~aujourd'hui à nous~~ ~~comme jadis~~ (~~elles s'adressaient~~) à ~~ceux qui les voyaient~~ ériger ~~et leur langage de pierre que des siècles ont sanctionné~~ témoignent directement, des devoirs auxquels un FILAGI se croyait obligé envers son camarade et de la constante et indissoluble amitié qui les unissait. ~~— Les temps nouveaux, si prodigieusement avancés, ont~~ (en) ~~encore ce semble à apprendre des anciens~~.

Les mots SIN. IAS. VARÞ. TAUÞR. ont tous été mentionnés dans notre analyse de la pierre runique qui précède celle-ci.

ÞA, qui avec A comme ici se trouve également sur la grande pierre d'Aarhus, est l'adverbe danois „da" (alors), dengang da (alors que).

TREGIAR est le nominatif au pluriel de TREGR, qui se trouve un peu plus loin dans l'inscription. Dans les deux endroits il y a un E c'est à dire un I pointé et les deux fois N se trouve assimilé dans G, ensuite la rune I servant en même temps à marquer le D il arrive que ce mot répond absolument à „drengr" en isl. dans la forme (comme pour le sens également). Quant à cette forme du pluriel qui se trouve ici elle diffère de l'islandais qui tout en la faisant supposer ne l'a pourtant pas aussi ancienne et ne va que jusqu'à „drengir"

à ces paroles fort claires, l'expression qui se trouve sur la pierre du roi Sven, qu'elle fut posée pour quelqu'un — qui „nu (NU) (aujourd'hui, maintenant, à l'heure qu'il est), était mort, donc immédiatement après et sans qu'aucun espace de temps se fût écoulé. Or il semble certain qu'il y a une différence entre le sens de PA et celui de NU.

Les six mots suivants IAN. HAN. UAS. STURI. MAT. TREGR. sont disposés sur la pierre tout autrement que de coutume. Au lieu d'être rangés lettre par lettre à côté les uns des autres ils n'ont chacun, comme le fait voir notre dessin, qu'un seul et même pal principal auquel sont attachés les pals latéraux qui forment la lettre. D'une manière ingé=nieuse, qui annonce à la fois une main habile et un grand pouvoir sur les chiffres et les mots, on a su profiter d'une place même étroite, pour y joindre encore une sorte d'ornemen=tation. De toutes les pierres runiques danoises il n'y a que celle de Falster qui dans une partie de son inscription offre quelquechose d'analogue.

IAN a déjà été mentionné. Nous allons ajouter seulement que ce mot, bien que ce soit le mot isl. „en", en danois „men" (mais) semble presque être mis pour „og" (et) nommément lorsque, comme sur la pierre de Tirsted, il se répète dans l'inscription; ceci n'est pourtant pas à entendre comme si „og" (et) manquait dans les inscriptions, — AUK, qui se retrouve encore dans l'islandais le plus anciens

SATU est l'imparfait pluriel du verbe danois „at sidde" (siéger) isl. at sitja, imparf. pl. sátu; — le verbe transitif at setta, impf. pl. settu, se trouve sur les pierres de Flemlöse et de Hune dans SATU que le sens seul permet de distinguer du verbe transitif ici. „At sitja um (UM)" signifie ce que nous appelons assiéger, guetter, vouloir en un mot par ruse ou par force obtenir quelque chose, et cela ne peut pas être simplement camper, être en campement etc. SATU UM régit HAIÞABU, nom auquel nous reviendrons plus tard.

En cela donc que celui pour qui fut posée cette pierre resta mort (mourut) alors que des hommes vaillants assiégèrent „Hedeby" il est clair que „resta mort" (mourut) a pour cause la guerre et, cela étant, „mourut" devient ici synonyme de „fut tué", (de la même manière „resta mort" sur la grande pierre d'Aarhus se rapporte évidemment au combat dont il est fait mention sur cette pierre). Au reste ce sont là des cas d'exception et généralement „resta mort" ne signifie que tout simplement „mourut". Puisqu'il y a ensuite „dengang da" (alors que) ces mots semblent indiquer qu'une certaine espace de temps se fut écoulé depuis l'évènement et plus qu'il n'en fallut pour l'érection du monument. On n'aura d'ailleurs qu'à comparer

parmi d'autres vestiges de l'antiquité, est précisément commun; le hasard veut pourtant qu'il ne se trouve pas sur les pierres runiques du Slesvig.

HAN comme ici revient deux fois sur la pierre de Tirsted; celle de Sædinge l'a de la même manière mais sur la pierre de Glavendrup il y a HANS et sur celle de Skivum HAN; sur la pierre de Hörning apparait la forme HANUM. – VAS a déjà été expliqué.

STURI MATR, l'U servant aussi à rendre l'Y, est le mot danois actuel, „Styrmand" (pilote) l'ancien „Styræsman". La signification n'en est pourtant nullement la même. Aujourd'hui ce mot n'a que le sens fort limité d'une certaine charge à bord d'un vaisseau, tandis qu'au moyen âge, comme en fait foi la loi jutlandaise 3, 1-6, „Styræsmand" était un haut fonctionnaire de l'état, un homme qui avait sous sa direction toute la force maritime du pays. Le mot runique qui appartient à une période où l'état se faisait moins sentir dans tous les rapports, signifie non pas l'homme qui dirigeait le vaisseau à proprement parler, mais bien son chef, celui qui le commandait et en fut le propriétaire. La première partie du mot n'offre aucune difficulté, ce n'est que la seconde ~~moitié~~ qui a une tournure étrange. MATR n'est pourtant qu'une variante plus récente de MANR (qui apparait sur la grande pierre de Skjern et qui est la véritable forme primitive, la seule qui existe), en analogie avec madr en isl. lequel a succédé

il faut le croire, à „mannr" dont on ne trouve que rarement la trace dans quelque vers épars. Dans MATR le T a remplacé le D, et aucun Þ n'a suivi la voyelle ce qui se voit généralement ailleurs. Même chose a lieu dans ÞURMUTR sur la pierre de Nörrenærau et dans SUTR (isl. sudr) sur celle de Sodinge, de même que (par contre) Þ a le plus souvent été conservé dans RISÞI après la consonne, comme nous l'avons déjà indiqué en parlant de ce mot. Un STURIMATR, parmi les anciens scandinaves c'était un homme puissant et de haute considération, distingué par ses qualités personnelles, par sa bravoure et sa fortune. Maint homme de l'équipage était son FELAGI; la succession d'un tel, nous l'avons dit déjà, lui revenait dans certains cas et son bien en augmentait — un fait qu'on trouve parfois expressément relevé dans les sagas islandaises qui abondent en récits animés concernant ce rapport. „Hverir eru styrimenn" voilà la première question que les vaisseaux ont coutume de s'adresser en se rencontrant sur leur route (v. p. e. Njala s. 125). — En dehors même de toute besogne sur mer, les vaisseaux occupèrent une grande place dans la vie notamment parmi les rois et les chefs qui s'en envoyèrent de part et d'autre en manière de cadeaux (p. 131 nous avons remarqué en passant que Thorleif reçut du roi Sven Tveskjæg un vaisseau en „nafnfesti" c'est à dire un don que le roi lui accordait en même temps que le surnom).

STURI MATR n'apparait aujourd'hui en Danemark que sur cette seule pierre runique de Hedeby, pourtant il y en a d'autres qui contiennent des souvenirs analogues. Les pierres de Tirsted et Sedinge témoignent de longs voyages sur mer; sur la pierre de Falster, qui a aussi de ces runes, soi-disant „verticales" la même chose semble être indiquée par les images encore distinctes de vaisseaux qui y sont gravées et enfin sur la face postérieure de la pierre de Hjermind, érigée également par un PULFR il y a les simples contours d'un vaisseau.[1]. On se rappelle que dans l'analyse de la seconde pierre runique il a été question du mot et du nom SUTRIGR ainsi que de quelques événements qui s'y rapportaient. Quant à la vie maritime des danois en général nous allons ajouter ici un seul endroit de l'Edda, dans „helreið Brynhildar" (Chant que l'on

---

[1]) On trouve parfois des images de vaisseaux taillées dans des pierres, qui ont été plus tard placées dans des églises —, ainsi par exemple une assez grande dans l'église de Skröbelef et une moindre dans celle de Brodstrup dans l'île de Langeland. De telles images, quelque bien faites qu'elles puissent sembler relativement à la matière, doivent nécessairement être bien au dessous de la réalité. A quel point on en était venu pour l'équipement et l'ornementation des vaisseaux vers l'époque de l'an 1000 se peut voir dans „Encomium Emmæ reginæ" dans Script. rer. Dan. 2 476 (Cfr p.) dans la description pittoresque qui s'y trouve de la dernière flotte avec laquelle le roi Sven partit du Danmark pour aller à la conquête de l'Angleterre.

croirait plus éloigné de ces rapports-ci)

„ sim (?) fotti han þair
öllum betri
vikingr Dana
í verdiungu"

(Cfr l'édit. de A. Rask. p. 228).

Telles furent les idées qui le plus communément régnèrent au loin sur le Danemark et qu'on se rappelle qu'à la même époque ce fut de ce pays que partit le premier vaisseau océanique à proprement parler (à quille tranchante etc. différent en cela de celui de l'antiquité) et que perfectionné et développé dans la période entre l'an 800 et 1000, c'est du Danemark et de la Norvège que ce vaisseau s'est répandu sur le globe entier comme de nos jours le bateau à vapeur parti de l'Amérique et de l'Angleterre.

TREGR, avec les runes pointées de E et G a déjà été nommé comme étant le singulier de TREGIAR répondant au mot isl. drengr, — car il ne s'agit pas ici d'une conjecture, il y a TREGR parfaitement distinct et non par exemple TRUGR comme qualificatif de MATR, et par suite aucun I devant STURI. HARÞA GUÞR lesquels deux mots se trouvent placés dans une ligne à part et dans cette partie de l'inscription qui est vis à vis de TREGR, y appartiennent pourtant en ce qu'ils forment avec ce mot une expression finale d'éloge.

TRECR se dit d'un homme qui possède de grandes et belles qualités. Le mot n'est pas rare sur les pierres runiques danoises, on le voit sur celles de Hjermind, Helnæs et Hobro (toutes les trois fois avec une nuance marquée dans la voyelle) et il est à peu près synonyme de „Thegn" (qui sur la pierre de Glavendrup s'écrit ÞIAGN, sur la grande pierre de Gunderup et sur celle de Skolange ÞAIGN et sur les deux pierres d'Orum et Randers ÞIGN). Nul doute que TRECR n'ait été une dénomination fort honorable, il en reste encore des traces dans la langue danoise tandis que pour le mot „Dreng" cela n'y apparait guère. C'est même par exception que le mot „dreng" s'emploie aujourd'hui dans le Slesvig pour indiquer le soi disant „second garçon" („Busvënden" étant le premier) ainsi que dans le Jutland septentrional (à Skagen) pour désigner un homme fait qui a pris service dans une maison. Il semble donc que l'ancienne acception se soit de bonne heure perdue en Danemark et c'est dans les Sagas d'Islande, dont les peintures sont le plus souvent singulièrement saisissables, que l'on voit ce qu'était sous plusieurs rapports un „drengr gódr" et ce qui constituait réellement la qualité de „drengskapr".

Comme exemple nous pouvons citer : la description de Gunnarr qui demeurait à „Hlídarenda", dans l'admirable Saga de Njáls (P. 46) et celle d'un genre un peu différent dans la Saga de Vemundar Chap. 19.

Pierre runique de Hedeby.

HARÞA est un adverbe qui qualifie ~~[illegible]~~ et relève le mot GUÞR. En islandais on le voit surtout en poésie mais sur les pierres runiques c'est constant et invariable. Il apparait sur les pierres de Hjermind, Hobro, Aspeg et Skolange (sur les deux dernières il est écrit HARÞA). Même tard au moyen âge ce mot fut en Danemark fort commun sous la forme de „harle" etc.

GUÞR revient fréquemment dans les inscriptions runiques — et comme représentant un beau témoignage il n'est pas lu sans quelque intérêt. On le rencontre sur les pierres runiques de Hjermind et Aspeg —, sur les grandes pierres de Gunderup, Aarhus et Söndervissing et sur les pierres de Gylling, Hobro —, Ørum — et Randers. Partout il est écrit avec U, dont l'usage domine fort dans le danois primitif autant que dans les dialectes.

C'est un fait curieux à constater que TREGR GUÞR („drengr góðr") après avoir été comme ici, un nom d'éloge, finit par devenir une sorte de surnom sans signification spéciale. Ce fut le cas en Danemark, même dans un temps plus récent ce que prouve évidemment „Goddreng suo nomine Sneoulf" dans Necrologium Lundense —

— voir: Scriptores rerum Danicarum Tom, 3, 441 1) — et plus encore dans le „Drenggodus" et autres des chroniques étrangères. On s'aperçut en maint endroit dans les différents pays de ces „Drenge gode" (preux, loyaux garçons) et de loin le nom s'en revint encore au nord. Parmi les premiers chefs normans

---

1) Quelque riche et sûre que soit l'édition de Langebek, malheureusement il n'en est pas moins impossible d'y obtenir quelque notion sur la période à laquelle remonte cette relation, — puisqu'ici comme partout dans sa Collection, la rédaction est telle qu'elle n'offre aucune ressource à cet égard. C'est là une chose vraiment regrettable et qui fait perdre souvent l'utilité réelle qu'on en pouvait tirer. Ces nécrologues et autres sources purement nationales, conservées dans les membranes originelles (ou au moins anciennes) et qui ont pris naissance à la longue et à travers une foule de mains différentes, méritaient par leur importance d'être rédigées de nouveau et de cette manière qu'au moyen de types différents il y eût au moins la possibilité de distinguer aussitôt entre les siècles différents. Une édition telle que nous l'entendons serait à tous égards souhaitable et le travail n'en serait ni bien long ni trop difficile puisqu'il suffirait pour tout contenir de trois ou quatre volumes d'un maniement facile.

qui l'an 1017 arrivèrent à la conquête de Naples, il y eut ainsi un Asmund, Drengel". Au midi de tels noms ont dû sonner étrangement, parmi les gens du Nord ils ont au contraire toute leur sonorité primitive et là, malgré l'effet du temps, ils restent toujours aussi familiers et aussi bien compris que jadis.

Si en général on considère le langage de cette inscription, selon l'analyse de chaque mot que nous venons d'en donner, il est évident qu'ici comme sur les pierres runiques précédentes, c'est le danois primitif dans toute sa pureté. Seulement il y a cette réstriction à faire, par rapport aux chiffres employés, que les runes pointées qui, preuve du nouveau qui commence à poindre, n'ont apparu jusqu'ici qu'une seule fois sur la pierre du roi Sven, sont ici plus nombreuses, dans les voyelles aussi bien que dans les consonnes. Sous ce rapport il y a donc lieu de supposer cette pierre un peu plus récente, nommément que l'avant dernière de celles qui précèdent, et le contenu de l'inscription, examiné dans ses détails, viendra ici à l'appui de notre assertion. Que par le nom „Sven"

il faut ici entendre „le roi Sven" comme sur la pierre runique précédente (et cela le même roi Sven) il n'y en a guère à douter.) Néanmoins un HIMÞIGI pouvant se trouver ailleurs que chez un roi (cfr p.) rien de plus naturel que de penser ici à un homme (aujourd'hui inconnu) qui tout simplement se serait nommé Sven. Eh bien soit; tant qu'on n'eut aucune connaissance de la „pierre runique du roi Sven". Aujourd'hui que celle-ci existe, n'est-il pas plus simple de croire que l'homme qui se dit HIMÞIGI SUINS a voulu faire entendre qu'il occupa cette position auprès de ce „roi Sven" dont le nom se lisait sur un autre monument, situé, à quelque distance mais parfaitement visible de l'endroit même où cette pierre-ci fut élevée? La période des deux monuments devenant ainsi essentiellement la même il y a pourtant, selon le sens même des inscriptions, cette différence qu'ils ne furent pas érigés en raison d'une même cause. Tandis que la pierre du roi est dite posée pour un homme qui après avoir été à l'occident revint mourir à Hedeby —, l'autre au contraire est élevée en mémoire d'un homme qui mourut au siège de cette ville. Dans le premier cas on y voit relever ces excursions en l'Angleterre, auxquelles sous le roi Sven il y eut tant et de si glorieuses occasions et selon les

propres termes de l'inscription, l'homme dont il s'agit, qui en avait à son tour entrepris doit être censé mort (dans la demeure même du roi) à Hedeby et de sa mort naturelle, aussi bien qu'en général aucune des pierres runiques danoises, à l'exception de la grande pierre d'Aarhus ne mentionne la guerre. Dans le second cas l'attention est appelée sur un état de guerre et c'est au siège de Hedeby, amené sans doute par quelque proche voisin turbulent et rapace, qu'il faut nécessairement attribuer le décès. Les circonstances étant d'ailleurs si différentes quant à „Hedeby" et „resta mort" sans parler de „NU" sur la pierre du roi et „dengang da" (alors que) sur l'autre, sans tenir aucun compte même de la simplicité de celle du roi et de l'aspect imposant de l'autre, il y a ce semble assez de raison pour affirmer que l'origine de ces deux pierres n'est pas la même, que les rapports avaient changé dans l'intervalle, et qu'elles ne sont pas absolument de la même époque. Le sens d'une inscription, ce que ses propres termes semblent indiquer ~~[illegible]~~ que ce soit de grande ou de moindre importance, doit toujours être maintenu et ici, quant à l'endroit même, il y aurait toujours quelque intérêt à savoir si ces deux pierres tiennent inséparablement l'une à l'autre ou si provenant de deux causes différentes elles appartiennent à un temps quelque peu différent. La période

de la pierre du roi Sven, nous l'avons dit p. , remonte jusqu'au commencement de son règne vers l'an 985 au plus tôt. Suivant les indices d'une origine plus récente que nous venons de signaler, la présente inscrip=tion pourra donc se placer un peu plus tard, c'est à dire à la fin du siècle. Dans aucunes des annales du Danemark, nulle part dans ses chroniques, petites ou grandes on ne trouve mentionné un événement quel=conque auquel se peut rattacher le dit siège, il faut donc qu'on prenne bien garde avant d'en admettre un tel (Cfr p. la note 1.) autant qu'il faut avoir à cœur de ne point glisser dans une inscription ce qu'elle n'exprime pas clairement. Selon le texte ~~même~~ de celle-ci il n'y a pas même moyen de dire pour sûr si les hommes dont il s'agit étaient du parti des assiégés ou des assié=geants, le dernier semble pourtant le plus vraisemblable. Il paraît d'ailleurs certain qu'on se rappelle l'événement avec joie et que pour y prendre part ces hommes se sont rendus par mer à Hedeby.

Mais si rien n'est absolument éclairci sous ce rapport, toutefois on peut affirmer en toute sûreté qu'il n'y manqua jamais d'occasions pour guerroyer aux environs de Hedeby à cause de la position exposée de cette ville

peu éloignée de la frontière. La plus ancienne relation, celle de 875, la description de l'endroit envoyée au roi Alfred par le norvegien Ottar, qui l'avait lui même visité, est heureusement exacte et fort claire. Cette relation que le roi fit insérer dans la version anglosaxonne d'Orosius, au commencement de l'ouvrage comme un appendice à la géographie offre le récit fort circonstancié d'une navigation dirigée de la Norvège jusqu'à Hedeby, ayant surtout en vue la marche et le cours du dit trajet. Comme regardant notre sujet nous allons citer seulement le passage suivant: „he seglode on fif dagan to þæm porte, þe mon hæt æt Hæþum, se stent betuh Winedum and Seaxum and Angle, and hyrd in on Dene." 1/ v. „King Alfreds anglo-saxon version of Orosius", by Bosworth, 1859, (p. 21). Or puisqu'il est

---

1/ Dans la première édition de cette itinéraire, à la suite de Spelmanni vita Alfredi, 1678, ces derniers mots sont rendus d'une manière qui en altère ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ le véritable sens et fait entièrement perdre l'important témoignage qu'ils renferment. C'est que: „and hyrd in on Dene" s'y trouve traduit „quorum imperio subditus est (portus)", — de ~~[illegible]~~ sorte que „quorum" devient relatif à „Angle" comme au substantif qui le précède le plus immédiatement, tandis qu'il aurait fallu le traduire: „et subditus est Danis" ou bien „pertinet ad Danos" le texte ne pouvant avoir nulle autre signification. Nous l'avons trouvé opportun de signaler cette erreur essentielle, puisque durant un siècle entier on n'a vu que ce texte de 1678 —, cela est opportun même en Danemark d'autant que Langebek dans Script. rer. Dan. Tom. 2 a cité ce texte et sa traduction ~~[illegible]~~; toutefois, dans une note ajoutée, il ne manque pas de réfuter avec vigueur l'erreur qui en résulte, mais si par hasard la note n'est pas lue (et elle est grande) en dépit de son bon vouloir l'endroit n'en reste pas moins déroutant également chez lui.

dit qu'Ottar arriva au port (qui a reçu son nom de la ville des landes, que celui-ci est situé au milieu des Vendes, des Saxons et des Angles et qu'il appartient au Danois", il va absolument de soi qu'il n'y eut aucune autre ville que celle de Hedeby (Slesvig) à laquelle s'appliquent toutes les susdites marques distinctives. Celles-là sont en grand nombre, soit qu'elles concernent la description du trajet même, le long des côtes et des îles indiquées d'une manière à les pouvoir aisément reconnaître, soit qu'elles regardent la position de la ville même. Hedeby, on le sait, ne fut éloignée que de 3 milles de la frontière: : La rivière, qui traverse le pays depuis la mer baltique jusqu'à la mer du Nord, en séparant, (sauf sur un petit terrain de la côte orientale) les Danois des Saxons 1/.

1/ On n'a jamais entendu la chose autrement. Les termes d'usage et les règles arrêtés déjà du temps de Charlemagne pour marquer la frontière et que les Francs de leur séjour au pays connaissaient fort bien (voir „Einhardi Annales" p. e. de l'an 815 où, en parlant des envoyés qui doivent se rendre en Danemark il y a: „trans Egidoram fluvium perveniunt in terram Nordmannorum" v: Danorum, cfr p.), sont aujourd'hui les mêmes invariablement qu'il y a mille ans.

Pierre runique de Hedeby

Il est connu également que les Vendes demeuraient tout près à savoir à l'est des Saxons dans la partie orientale du Holstein actuel, et eux aussi tout contre la frontière du pays, on sait qu'ils y étaient même bien avant dans le moyen âge de même qu'on retrouvait les marques caractéristiques de leur race tout à l'entour de la mer baltique et jusqu'au centre même de l'allemagne, où ils ont laissé plus d'une trace vivante, (ce slavon dût-il parfois sembler quelque peu méconnaissable, comme p. ex. „Preetz", ou avoir entièrement endossé l'ajustement allemand comme ~~…~~ „Brandenburg", plus justement „Branibor") Le terrain long ~~…~~ de 6-7 milles sur une largeur de 2-3 qui au dessus de la dite frontière donne à l'est, (à l'ouest il y avait les frisons, fixés la plupart dans des îles, même là où de nos jours il y a le continent, restait encore durant des siècles après cette époque, (voyez la note 2 page — entièrement couvert soit de vastes forêts soit de cours d'eau plus ou moins grands qui venaient s'unir à la susdite rivière-frontière — et ~~…~~ par conséquent inaccessible jusqu'à une petite distance de la ville de Hedeby située au dessus de l'anse intérieure de la Sli (où celle-ci formait une entrée à part dite „Holmer-Noret" = l'anse de Holmer) et sur la pointe la plus méridionale du pays des Angles 2/. Ce fut donc

---

2/ Guillaume de Malmesbury dit „Est regio illa Anglia vetus dicta, unde Angli venerunt in Britaniam" Saxon le danois commence son histoire du Danmark en admettant comme un fait principal que „Dan et Angul" étaient frères, (car ce n'est que par inadvertance que la version en plat-allemand de l'abrégé de Saxon par Th Gheysmer, imprimé 1485, établit que Angul était frère de la „dudessche vrouwe" de Dan.

à juste titre qu'on disait Hedeby placée au milieu des Saxons, des Vendes et des Angles; mais Ottar, qui le savait et le disait si bien savait aussi que cet endroit relevait de la couronne danoise. Il nous raconte encore le fait important que les Angles, peuplade fort réduite, après avoir couvert jadis un bien plus vaste terrain des deux côtés, n'occupaient alors que le pays au nord de la Sli, le même assurément qu'ils ont continué d'habiter jusqu'à la rivière de Flensbourg et auquel ils ont donné leur nom[1] celui que depuis il a invariablement porté, jusqu'à l'heure qu'il est. –

Or la position de Hedeby répond en tout point à ce que dit César (Bell. Gall. 6.23) en parlant des peuples auxquels il avait eu affaire —, à savoir qu'ils ajoutaient beaucoup de prix „quam latissimas circum se vastatis finibus solitudines habere“ Au grand et solide retranchement naturel que leur offrait le pays frontière les Danois avaient encore ici une vaste fortification artificielle (qu'on trouve mentionnée d'aussi bonne heure que la ville tout près) le rempart dit „le Danevirke“

---

1) Le nom de famille Engel, sorti de cette province de différente manière se trouve non seulement en Danemark mais en Angleterre et en Amérique d'où on le voit parfois de nos jours retourner dans le Nord.

Pierre runique de Hedeby.

et son terrain contigu (circonvoisin) qui permit d'unir les rivières et les cours d'eau aux autres moyens naturels de défense: Derrière un Boulevard en même temps si fort et d'un caractère aussi compliqué, une ville devait s'élever tout naturellement – dût-on même d'abord commencer par s'établir, sinon au milieu de la lande, au moins dans un endroit où pour plus de sureté on s'y pouvait adosser, ayant de l'autre côté les avantages d'une grande rivière et tout auprès une contrée fertile, en quelque sorte encadrée et fermée. Par rapport au côté qui regardait le pays 2/ Le nom de Hedeby convenait parfaitement. Ce n'est que dans un temps fort approché du nôtre 3/, qu'on y a fait des changements notables et cela même sans que le primitif en ait été sensiblement altéré.

2/ Le pays des landes tout autour se désignait au 12e siècle par le nom particulier de „Aslakshedem" (lande d'Aslak).

3/ Voyez. Helvaderi. Chronik der Stadt Schleswig, fortgesetzt von J. C. Jürgensen, 1822, p. 27–28.

Encore aujourd'hui il y a beaucoup de landes, surtout vers le nord-ouest. La bruyère s'étend même jusqu'aux approches de Gammelund, Isted et Lyrskov — trois villes aux noms singulièrement danois qui toutes appartiennent encore à une paroisse de la ville de Slesvig — et qu'elle a disparu du „Bymark" (champs communal) à proprement parler toujours est-il que sur le plan du territoire rurale de la dite ville, fait en 1831 et conservé à l'hôtel de ville, on voit marquée jusqu'à une vingtaine d'enclos de bruyères.

L'étymologie du mot „Hedeby" que nous venons de donner ici est selon l'apparence la plus naturelle et la plus simple. — Qu'elle est en même temps la plus juste ¹), voilà ce qui ressort

---

¹) Parmi la foule de circonstances remarquables qui se rencontrent à ce nom de „Hedeby" il y a encore celle-là que déjà dans un temps fort reculé un effort pour l'expliquer a été fait par un anglais natif de Kanterbery, „Ælnothus" arrivé en Danemark, sans doute du temps de Canut le Saint et qui a laissé un écrit „Historia ortus. vitæ et passionis S. Canuti regis Daniæ" (voir Langebek. Script. rer. Dan. Tom. 3). En citant des noms danois il hasarde des explications qui sont souvent frappantes. S'emparant de De Hedeby il dit, (pag. 351) — „in loco celeberrimo qui ab eiusdem dominæ quondam loci, Hethe, Hætheby nomen accepit, quod, Danica lingua interpretatum campi villa dicitur". Les derniers mots ici contiennent sans doute l'avis de l'auteur tandis que les premiers semblent exprimer l'opinion généralement reçue et quelque imparfaite qu'elle soit, elle ne laisse pas d'être sous certain rapport assez importante. C'est qu'il n'y a pas de doute que cette „domina Hethe" ne soit la même „virago Hethe" des sagas, dont — un siècle plus tard — il est tant parlé chez Saxo (hist. Dan. lib. 8. ed. P.E. Müller, pagg. 378—79, 387, 391—92. Voilà donc deux anciens témoignages qui indépendamment l'un de l'autre nous confirment l'existence de cette célèbre „Skjoldmö" (vierge guerrière) la plus célèbre du Danemark, dont le renom brille encore au milieu du moyen âge dans des traditions danoises qui ne proviennent pas de Saxo. Ce renom avait même retenti jusqu'en Islande — où il était venu sans doute avec l'antique poème danois (du 8ème siècle) le „bellum Bravicum". C'est sur ce poème dont on se souvenait encore du temps de Saxo que celui-ci a basé la narration si vive et si intéressante de son lib. 8, (Cf. en isl. „Sögubrot af Fornkonungum") dont P.E. Müller dit non sans raison dans ses „notæ uberiores", pag. 227, „ipsa proelii descriptio Canam spirat antiquitatem et tempora belli Trojani referre videtur").

évidemment du mot runique même qui dans la forme primitive de la langue danoise nous en fournit la clef unique et infaillible, clef que malheureusement on cherche souvent en vain et dont l'absence se fait doublement sentir quand il s'agit de découvrir le sens des anciens noms de localités. Or HAIÞABU est composé de HAIÞA, qui est le génétif féminin, nominatif HAIÞR — le nom propre de personne cité dans la note a) en isl. la forme Heiðr, donc au génétif Heiðar, — et de BU, régi de UM, nominatif BUR, lequel est comme une extension de BU, à savoir un endroit où quelqu'un s'est établi, en ce qu'un BUR se composait de plusieurs BU — (qu'on retrouve encore dans le terme judlandais méridional „Busvend", dans le nom de localité „Bustrup", et dans la forme qu'ont encore en Jutland les mots „bo" (habiter) et „Bonde" (paysan). BUR est le mot danois „By" (ville). R n'étant que la marque du nominatif, il a au datif BUI, un témoin „Karlabui", cité dans le diplome de 1083 p. — . Il en résulte que bien même que l'U, à ce qu'on voit, se soit maintenu comme voyelle du mot à peu près jusqu'à la fin du moyen âge, l'usage de l'Y a pourtant de bonne heure généralement prévalu (voir plusieurs noms du diplôme de 1083), et cela au point qu'en dehors même du pays le mot „By" peut être regardé comme la preuve certaine d'une fondation danoise 1/. L'isl. a

---

1/ Cela restera vrai toujours, surtout par rapport à l'Angleterre — une division d'opinion dût-elle même exister à propos du mot „by-law" —. Cela

vient encore d'être maintenu par M. Coleridge dans ses recherches sur ~~[illegible]~~ la langue anglaise par rapport au ~~[illegible]~~ danois („On the scandinavian element in the english language" v. Philological transactions, 1859, p. 18-31). Parmi le nombre assez considérable de noms danois qui ont passé en Angleterre et en Amérique, il y en a aussi qui se terminent en „By" —, Shallby paraît ainsi directement pris du milieu du Jutland et, (ce qui ne serait guère le cas avec les noms allemands) sans le moindre changement il est en même temps aussi bien danois, anglais et américain. Des analyses comparatives comme celles de M. Coleridge, seront toujours indispensables en Angleterre, non seulement parce qu'elles sont naturelles mais parce que l'étude de la langue en général n'y saurait que gagner. Il est impossible à celui qui connaît bien l'anglais et le danois de ne point remarquer combien ces deux langues se distinguent également par leur manque de formes et de flexions (comparées à l'allemand p. e.) et par la faculté qu'elles ont, de pouvoir, par un tour pour ainsi dire plus intime, donner à l'expression un caractère de simplicité, de bonhomie et de distinction. Une telle conformité ne peut tirer son origine que d'un élément commun des deux côtés et sous plus d'un rapport.

„byr" mais dans certaines expressions seulement, surtout dans des noms de localités danois à savoir précisément dans „Heidabyr". La forme générale est pourtant „bœr" dont la signi=fication néanmoins est une seule „Gaard" (ferme).
Dans la présente inscription il y a HAIÞABU et sur la pierre du roi Sven HIÞA : BU; il y a donc cette différence dans la forme que celle-là a à la première syllabe une diphtongue et celle-ci une simple voyelle, par contre il y a sur celle-ci la désignation en quelque sorte plus étymologique de : Ville des landes, tandis que l'autre ne porte que le nom usuel : Hedeby. On croirait que ce nom fut fréquent à la péninsule, mais c'est un fait qu'il n'y a dans tout le Jutland que 3 villages qui le portent actuellement (aux paroisses de Ringgive, Skjern et Stavning) et que dans le Slesvig il n'y a jamais eu que ce seul et mémorable Hedeby près de la Slie. —
Simultanément avec ce nom, celui de Slesvig sert encore depuis les temps les plus anciens, à désigner la même ville, toutefois n'apparait-il qu'après celui de Sliesthorp. C'est dans „Einhardi Annales" (et dans quelques autres annales du même temps) vers l'an 804 qu'on rencontre pour la première fois „Sliesthorp" — on y lit „Godofridus rex Danorum venit cum classe sua necnon et omni equi=tatu regni sui et Saxoniæ" et plus loin, vers 808 — „soluta classe ad portum, qui Sliesthorp dicitur, cum universo exercitu venit" Il n'y pas la moindre raison pour douter que Sliesthorp ne fût le même endroit qui devint célèbre sous les deux autres noms,

car outre que la position s'en trouve parfaitement marquée en ce qu'il y a qu'elle était, près de la frontière, entre le royaume de Danemark et la Saxe, la certitude devient évidente lorsqu'on apprend que ce fut essentielle-ment un port de mer. Il n'y a non plus à douter que ce ne soit précisément Sliesthorp que Saxo a signalé par „Sle oppidum" au commencement de son 8e livre, (cfr la note p.) nous avons ainsi à l'appui du nom „Sliesthorp" non seulement l'autorité d'un témoignage étranger, nous en avons même un danois. Toutefois ce nom, entouré un instant d'un certain éclat, ne ~~fait~~ tarde pas à disparaître aussitôt on ne sait pourquoi, et désormais — à l'étranger comme au pays même, il n'est plus question que de Hedeby et Slesvig. La première fois, à ce qu'on sache que „Slesvig" se trouve cité c'est dans la vie de St Anchaire par Rembert, † 888. (Chap. 21, Script. rer. Dan. Tom. 1, 469-70), à l'endroit où St Anchaire raconte qu'il cherchait à gagner aux intérêts de sa cause „Oricum, qui tunc solus monarchiam regni tenebat Danorum", ayant bien à cœur, si possible, de faire quelque bien „in partibus Danorum". Aussi le roi lui permit de bâtir une église „in portu quodam regni sui ad hoc aptissimo, et huic regioni (ɔ: Saxonicæ) proximo Sliaswic vocato" On voit donc que le port de l'endroit est relevé ~~[illegible]~~ dans „Einhardi Annales

autant que par Rembert et par son contemporain Ottar et tous les trois font mention de l'endroit et du pays comme étant exclusivement danois, — ceux-là traitant des rapports publics ; se servent même à ce sujet de termes plus expressifs que le dernier qui n'y faisait que passer momentanément à cause de la navigation. « Slesvig » étant ainsi adopté dès le commencement par les prédicateurs de la foi, continua d'être employé par eux. Au Concile d'Ingolsheim l'an 948 il est déjà question parmi les assistants d'un „Oredus ecclesiæ Sleswicensis episcopus," que grâce à la corruption du nom il eût été impossible de reconnaître si „episcopus Ripuensis" et Arusiensis n'y avaient été nommés également. Ce serait néanmoins fort hasardé, comme le prouve ce qui précède, d'en conclure que „Slesvig" fut le nom le plus ancien de l'endroit (Cfr Saxonis hist. Dan. ed. P. E. Müller, pag. 378), et de citer comme appui principal de cette assertion le témoignage suivant de Adamus Bremensis, (hist. eccl. lib. 1. 59 cap. ed. Pertz, 1846, 8vo.) „Sliaswich, quæ nunc Heidiba dicitur" C'est que sans donner en général un éclaircissement historique, ces mots expriment simplement que selon l'usage qu'on fesait dans les affaires ecclesiastiques du mot „Slesviensis" cet auteur brêmois (et autres) durent naturellement se figurer que „Slesvig" fut le véritable nom. Si l'on considère

un peu plus attentivement l'usage de „Hedeby" la question se présente déjà autrement. HAIÞABU ainsi que la forme plus ancienne HIÞA:BU, exactement connus tous deux des inscriptions, dérivent, et ne peuvent que dériver de AT HAIÞUM (datif pluriel, au nominatif HAIÞAR) qui est la forme primitive de ce verbe du danois-ancien (old-dansk), le même qu'on reconnait sous la forme anglosaxonne „at Hæþum" chez Alfred dans la susdite relation d'Ottar, écrite plus d'un siècle en arrière. Il en résulte que vers l'an 875, époque où Rembert écrivait sa „Vie de St Anschaire" sinon plus tôt, cette ville, à l'arrivée d'Ottar portait précisément le nom de AT HAIÞUM (conformément à un usage établi alors de mettre parfois le nom d'une ville au datif en y joignant une préposition qui servît à perpétuer le souvenir de son origine, p. e. „at Lundi, í Árósi",) et ce ne fut point ici un endroit inconnu, où le hasard 1)

---

1) Par bonheur il arrive qu'au même endroit où se trouve le voyage d'Ottar à Hedeby (Cfr p.   ) il y a encore un autre récit du même temps, le voyage d'Ulfsten, entrepris de Hedeby à travers le Pont-Euxin. Dans le récit d'Ottar on est allé jusqu'à fournir des détails minutieux sur sa demeure; or rien de semblable s'y trouvant par rapport à Ulfsten, il est fort probable que lui qui partait tout simplement „of Hæþum" (de Hedeby) a été également domicilié „ǽt Hæþum" (à Hedeby).

avait fait débarquer Ottar, du haut de la Norwège il s'y était rendu exprès comme à un port de mer célèbre et des mieux établis. Voilà donc jusqu'où sa renommée avait déjà retenti longtemps avant la fin du 9e siècle. Il est inutile d'ajouter que pour atteindre à un développement pareil il fallait beaucoup de temps. ; ~~tout un siècle y suffirait~~ à peine alors ; et qui de cette manière nous approchons au moins du 8e siècle. Au reste rien ne prouve que l'un des noms soit plus ancien que l'autre, bien que ce soit à Hedeby et à ce qui s'y rapporte qu'il faille accorder de préférence cet avantage primordial que ses souvenirs mêmes viennent attester. Or ces deux noms, disons le hautement, sont donc également anciens ayant tous deux ~~également~~ à leur appui les meilleures preuves historiques ; ~~mais il existe entre eux un accord de plus~~ –, ~~accord sur~~ ~~à relever ici~~ mais en même temps ils sont également danois issus tous deux de la même souche ancienne. ~~qui ... ancienne~~ .

Slesvig comme on va le reconnaître à l'instant est formé tout naturellement du nom de la longue rivière près de laquelle est située cette ville, et

d'une anse (Vig) de la dite rivière, ces dispositions naturelles ayant été en quelque sorte la cause de son établissement primitif. Quant à la première partie du nom il y a à remarquer que „Sle" et „Sli", mots danois encore usités en Jutland[1] et qui n'existent guère ailleurs, pas même en anglais, tandis que „Slede" se trouve presque littéralement en allemand, servent à désigner, soit une espèce de terre, dépôt d'un certain littoral de rivière, soit des algues ou autres plantes aquatiques. Or c'est la présence de l'un ou de l'autre, il faut le croire, qui a caractérisé la rivière dont il s'agit et qui a fait que, d'appellatif qu'il était d'abord, Sli est devenu un nom propre. Parmi la foule

---

1) On y rencontre les deux formes parce que le nom de rivière étant presque toujours „Sli" le nom de ville y est généralement et y a toujours été „Slesvig". Sli n'apparaît pas seulement à „Slisminde" — nom de l'embouchure de la rivière, on le retrouve encore à „Slis" Herred (district de Sli) aujourd'hui officiellement nommé „Schlies", cependant le vrai, l'original, ici comme ailleurs peut être couvert on ne réussira pas à effacer que ce nom (qu'il porta longtemps et fermement) ce nom, le district le doit à une époque où la rivière fut appelée la „Sli" et non certainement la „Schley". Parfois on voit cette ville s'appeler „Slivik" nom qui par rapport à son origine est aussi clair que „Slesvig".

d'exemples qui viennent à l'appui de ce fait, nous allons citer seulement deux où l'analogie est complète, c'est — „Sandvig" dans l'île de Bornholm, (l'anse de Sable) et „Rörvig" (l'anse des joncs) en Seeland. Rien de plus naturel d'ailleurs que de voir parfois les noms de localités subir plus ou moins l'influence de cette foule de rivières qui parcouraient le pays. Aussi Slesvig n'est pas le seul exemple de cette sorte près de la Sli, car à un mille plus à l'est il y a encore „Steksvig" dans la paroisse de Haddeby.

Que, par rapport à cette dernière partie du mot „Slesvig" il faut absolument penser à „Vig" (anse) voilà ce qui de bon droit a été maintenu dans les „considérations" sur les nom de Slesvig insérées dans la revue de Londres „Notes and Queries" (du 22 Sept. 1860). „Vig" (autrefois „Vik", d'où provient Viking „enfant des anses") se rattache à „vige" („biegen" en allemand), tandis qu'un mot du bas allemand „Wike" 1) se

---

1) „Wyck" mot originaire de Hollande a passé de là à l'île danoise de Föhr. Le même se trouve aussi sous différentes formes dans des noms de localités anglais. En Angleterre (Nottinghamshire) au sud-ouest de Gainsborough il a été et il y a encore une ville „Slesvik" écrit de la même manière que — dans la saga des Jómsvikinga. Cette ville, nous dit la saga, fut avec Londres le point central de l'armée danoise du temps des rois Sven et Knut le Grand (un temps où l'Angleterre se ressentit bien de l'influence des danois, a race, comme s'exprime à ce sujet un auteur anglais, dans une revue historique publiée dans „the Times" du 17. Jan. 1861, „a race whose blood runs in our veins and whose language and institutions have so materially modified our own") L'histoire de cette ville n'est guère connue il est à croire pourtant qu'à l'instar de plusieurs autres elle doit son origine et son nom à ces grandes migrations danoises qui eurent lieu deux cents ans avant la conquête. (Pour sa position et autres détails, on en peut trouver chez M. Turner dans son histoire de Danemark. (Tom. 3., p. 406).

rapporte au latin vicus, etc. Si l'on ne connait que ce dernier et le susdit mot allemand il se peut qu'on veuille aussi que cela entre dans l'explication du nom Slesvig supposant (avec M. Pertz p. e. dans la publication de „Einhardi Annales", 1845, p. 49) que „vig" signifie „civitas". Pour peu que l'on connaisse le moins du monde le danois on sait pourtant combien c'est faux et combien il serait impossible de donner à „Vig" une telle acception. Il est une chose d'ailleurs qu'on ne doit pas perdre de vue, c'est que ce port près de la ville de Slesvig, ce portus tant relevé par tous les anciens chroniqueurs fait supposer, comme chose ~~...~~ allant de soi selon les localités, une anse où il pouvait être d'impossibi-lité de se figurer la chose autrement sera flagrante en tout cas dès qu'on essaye d'étendre cette explication (celle de M. Pertz) à des noms analogues[2] par exemple à Stokvig. Dire que la ville de Slesvig, appartenant au pays

---

[2] Une autre circonstance assez significative provenant de l'endroit même c'est que l'ancienne charte communale (le droit de ville „Stadsret") publiée 1855, p. 10, § 30), porte, que „intrantes in Slyam" payeront droit d'entrée à „Slesmynne", repeuntes au contraire à „Sleswyyk". La distinction établie ici entre l'embouchure de la Sli et l'anse de la Sli marquant assez bien les rapports naturels et primitifs, fait oublier presque qu'à ce nom il faut penser à la ville près l'anse. C'est en même temps une preuve excellente du fondement danois qui a servi de base au texte latin de l'ancienne charte, en ce qu'elle est pleine de tels mots danois tandis que d'allemands ou anglais point.

saxon, fut pourtant d'origine allemande, une colonie allemande au moins, — c'est là, comme nous l'avons prouvé, une absurdité saisie en l'air, dénuée de preuves et contraire à toutes les données historiques.
En guise de Note ajoutée à la relation d'Ottar, Langebek a pris soin d'insérer dans Script. rer. Dan. Tom. 2 (1773) pag. 116, un résumé, notamment de ce que disent à ce sujet les plus anciens auteurs étrangers. Cette notice claire et concise pouvant convenablement ce nous semble trouver une place ici, la voici: „Hinc patet, falli eos, qui Saxones ante Danos hunc tractum tenuisse volunt. Concedo quidem, Saxones forte haud paucos etiam ante seculum 9. propter viciniam, portus commodiatem, ac mercaturas exercendas, Slesvici domicilia quæsivisse, aliquos, cum Carolus M. initio eiusdem seculi Transalbianos alio transtulerit, huc commigrasse, aliquos etiam a Godefrido Rerico Obotritorum Slesvicum Aº 808 deductos, illud autem dominium Danorum non excludit, multo minus probat Saxones fuisse dominos loci. Præterea ex vetustissimis Francorum annalibus plene convincimur, Slesvicum sub auspiciis prædicti seculi 9., omnino ad Godefridum Danorum regem pertinuisse, et Annales Bertiniani, Metenses, et Regino, expresse memorant,

locum Sliestorp situatum fuisse in confinio regni Danici et Saxoniæ, non vero ad Saxones pertinuisse, imo limites Daniæ et Saxoniæ fluvio Egidora terminari. Vitæ quoque S. Anscharii et S. Remberti (cap. 19.) perspicue docent, Slesvicum ad Danos pertinuisse. Ethelverdus (scriptor anglus seculi 10.) cum tradat, oppidum illud sermone Saxonico Slesvic nuncupari, minime dicit, illud Saxonum fuisse, quum vero simul indicet, oppidum secundum Danos Haithaby vocari, videtur dominium Danorum indigitare. Hallucinatur autem Adamus Bremensis (ed. Lindenbrog, pag. 47) Slesvicum vocando civitatem Saxonum Transalbianorum, cum nemini ignotum sit, urbem eo ævo cum omni iure Danis eorumque regi Svenoni fuisse subiectam. Idem antea pagg. 14–16. dixerat, omnem Saxonum coloniam, quam Henricus ut perhibet, ibi habitare præceperat, a Danis (loci possessoribus) funditus fuisse exstinctam. Quod si vel ita esset, Henricum coloniam Saxonum eo duxisse, non video inde sequi, locum ad Saxones, non vero ad Danos pertinuisse. Hisce adde expressum Ottheri testimonium, et dic mihi, quo ævo Slesvicum Saxonum, non autem Danorum, fuerit".

299. (Pierre runique de Hedeby.)

Or, ces deux noms ~~vénérables~~ servirent simultanément 1)
(depuis les temps les plus reculés) à désigner la dite ville,
mais indifféremment et sans qu'aucune règle semble
avoir jamais déterminé le choix de l'un ou de l'autre.
Ainsi les documents d'église portent: „diocesis Slesviensis"
et quand la désignation paraît en entier „regni Daniae"
(et cela à une époque assez avancée p. e. en l'an 1424) ~~[illegible]~~
Slesvig est même plus fréquent de ce côté toutefois „Hedeby"
ne manque pas non plus d'y apparaître et c'est précisément
l'évêque du diocèse qui s'en sert à des occasions solennelles.
Dans l'introduction de la loi provinciale du Jutland dite
„Jydske Low" donnée par le roi Waldemar 2. l'an 1241 à Wordingborg,
il s'intitule évêque de Hethæby et parmi les signataires son
nom figure entre ceux des évêques de Ribe et de Viborg.

---

1) Ainsi que Hedeby, cfr. p. . Slesvig aussi est effleuré par
la légende, — en cela seulement, il est vrai, qu'au 12e siècle
Guillaume de Malmesbury rapporte que „Scaf" (père de Skjold
selon la généalogie anglosaxonne), que la tradition disait venu
tout enfant en Danemark nageant sur une gerbe „adulta
state regnavit in oppido, quod tum Slaswich, nunc vero
Hurtheby appellatur". Ethelwerd, auteur bien plus ancien,
rapporte la même légende mais il ne l'applique point à Slesvig.
Chez Guillaume de Malmesbury ce fait posé avec assurance au
milieu des ténèbres mythiques, n'est à tout prendre qu'un
gracieux souvenir du Danemark, tandis que la légende
de Hedeby est indigène, bien établie et par son époque beaucoup
plus rapprochée de l'histoire.

Cette loi étant encore dans le duché de Slesvig, la loi existante de l'état il s'en suit que le diocèse s'appelle à l'heure qu'il est „Wethaby"[1]. Dans l'ancienne charte (droit de ville) de Haderslev de 1292 il est également question de l'évêque de „Wethaby" à côté de celui de Ribe. „Wethaby" n'est pas usité seulement dans des écrits danois ou dans les actes officiels et royaux, on le trouve en même temps dans des documents privés rédigés en latin, témoin une lettre de donation de l'an 1307, par laquelle la dame „Cécilia Litte" en Jutland, parmi des dispositions faites en faveur de différents endroits dans le pays, lègue aussi quelque chose à „in Synderiutia ecclesiæ S. Petri in Wethaby"[2], et non pas à cette église (la métropole) seulement mais aux couvents et aux écoles de cette ville. Outre cela il existe un ancien titre holsteinois de 1378 concernant Bordesholm, lequel est vérifié par „Marquardus Nicolai de Heydebu, clericus Slesvicensis"[3] ce qui prouve que l'usage de ce nom s'étendait au territoire allemand pour des affaires „ex officio" qui n'avaient rien de commun avec le diocèse de Slesvig. Au reste déjà du temps de S. Anschaire la ville de Slesvig fut si célèbre par son commerce et par son port qu'on en disait alors un peu glorieusement sans doute „in portu Sleaswic ex omni parte conventus fiebat negotiatorum" (voir Langebek. Script. rer. Dan. 1, 470). Dans le remarquable „Stadsret"[4] (droit de ville) datant de la fin du 12e siècle, la ville est nommé „Civitas Slaswicensis" et

---

1/ Voilà (la raison) apparemment pourquoi M. J. Grimm s'est si judicieusement servi du terme „Haithaby, bischofsitz in Sydjütland" (voir „Deutsche Mythologie" 1835. p. XVII parmi les annexes).

2/ Cfr. Pontoppidan. Annales ecclesiæ Danicæ, Tom. 2. (1744).

3/ Cfr. Westphalen. Monumenta inedita, Tom. 2. (1740) Col. 267.

4/ Cfr la note p   ainsi que la note 2 p. Un exposé du susdit droit de ville, „Stadsret" dans son rapport si essentiel avec la loi de Waldemar (Jydske Lov) a paru dans les œuvres complètes de M. J. E. Larsen, 1re série, 1r vol, page 66. Voir encore sur son importance sous le point de vue de droit historique, notamment en regard du droit étranger, les recherches critiques de M. C. Juel dans „Slesvigske Provindsial=efterretninger" 1. vol. (1858–60) p. 236, 255 et 365.

les bourgeois „Slaswicenses" bien que chez Saxo dans son livre 14e, ces derniers, sous la désignation de „Hethbyenses" se trouvent mêlés à des évènements qui sont de beaucoup antérieurs au 12e siècle, et non seulement les auteurs allemands et anglais 1), tout en le supposant le plus récent connaissent-ils parfaitement Hedeby, mais, ce qui a lieu d'étonner, un écho de ce nom a retenti même jusqu'aux lointains arabes, p. ex. Edrisi (dont il est parlé dans „Annaler for nordisk Oldkyndighed og Historie 1857," p. 206-7), encore que sous le rapport du commerce au delà de l'océan la préférence ce semble dût appartenir au nom de Slesvig. 2)

---

1) Ce n'est pourtant pas tout à fait ainsi ni chez Ælnothus, auteur anglais, qui écrivit la vie de Knut le Saint (voir p. note) ni chez son contemporain écossais „Robertus episcopus Elgensis". Cet évêque qui tant qu'on sache n'occupa aucun poste en Danemark, bien qu'il semble avoir visité le pays, écrivit dans le laps de temps entre 1134-37 (probablement pour le roi Erik Emu) „Vita S. Canuti ducis". De cet écrit nous apprenons que la lande autour de Hedeby se nommait alors de l'ancien nom nordique Aslak (de là le nom danois actuel Arel). Quant à „Hethe" qui fait partie du nom, cet auteur le met en rapport avec un mot qui selon lui aura signifié en danois, port „Havn" peut être le mot actuel „hythe"), et Hedeby à ce compte devient en même temps Havnby, (la ville du port). Au 16e siècle on possédait encore en Danmark cet écrit, aujourd'hui il n'en existe qu'un extrait fait à la dite époque et que, faute de mieux, Langebek a inséré dans Script. rer. Dan. Tom. 4, pag. 256-61. Pendant une des années 1695-98 dans une bibliothèque de Londres — on dit dans celle de Cotton, un voyageur danois aura pourtant vu le manuscrit même, toutefois puisque le catalogue de Smith du même temps, 1696 — ne le contient pas, il se peut qu'il soit encore quelque part à Londres ou en Angleterre. Pour l'histoire danoise ce serait certainement un avantage si ce document pouvait un jour reparaître.

2) Au 17e siècle parmi les beaux rêves de grandeur et de pouvoir qu'on faisait à Gottorp, rêves qui d'ailleurs durent bientôt s'évanouir, on imagina aussi de vouloir faire de Slesvig le centre du commerce de la Russie et des Indes. cfr. A. A. Höjer. Dännemärckische Geschichte (1719) p. 367. En conséquence du grand renom qui jadis avait retenti jusqu'à l'orient et encouragé par le récit de „Adamus Bremensis" des voyages effectués même „in Græciam" on fit partir une expédition russo-persienne, qui eut pour but d'établir des relations etc. mais les conditions naturelles et indispensables pour la réussite d'un tel plan y manquant absolument, il dut échouer pour n'être plus qu'un exemple de la folie qu'il y a à vouloir renouveler des rapports d'un temps qui n'est plus et qui ne doit plus revivre.

Quant à l'usage que faisaient de ces noms les rois danois il est certain que dans les ordonnances royales qui existent aujourd'hui le mot „Slesvig l'emporte, probablement à cause de „diacesis Slesvicensis et „civitas Slesvicensis". Mais depuis l'ancien temps les rois eux mêmes (cfr p. 136) étaient fortement attachés à cette ville et à cette partie du royaume, de là l'emploi constant de leur part du nom Hedeby. Aujourd'hui encore la pierre runique du roi Sven nous apprend qu'il nommait cette ville HIPA : BU. Depuis le milieu du 11e siècle il existe des monnaies runiques frappées à Hedeby, leurs légendes le prouvent suffisamment malgré la corruption du nom dont la forme dévie déjà de l'ancien danois (olddansk), cfr p. 113) la race des Valdemar descendait pour ainsi dire de la ville de Slesvig d'où le roi Knud Lavard avait défendu le royaume, mais dans le soi-disant „Jordebogs (liber census etc.) du roi Valdemar le victorieux, petit fils de Knud

vers le milieu ~~même~~ du 16e siècle, on voit cité précisément parmi „Kununglef in Jucia" jusqu'aux trois quarts de „Hethaeby", cela n'empêche pas toutefois que le mot „Slaswich" n'y figure aussi en passant en ce que dans le compte rendu du revenu de „Istathesysal" il y a: „CC marce puri preter Slaswich et monetam et danwirky" etc., Cfr. Script. rer. Dan. 7, 530. 521). Du roi Erik, petit fils de Valdemar, il existe également un diplôme concernant Hambourg mais écrit en latin en l'an 1283 à „Hetheby", preuve que le roi se servait de ce nom même dans des écrits non danois adressés à l'étranger.

Relativement à ce que ce fut une ville frontière il reste à dire que Saxo indique par le terme „Praefectura Slesvicensis" le poste de gardien de la frontière – ce poste fût-il ~~être~~ occupé même par un prince royal. Pendant longtemps il y eut ici à ce qu'il semble –, une surveillance armée permanente; les annalistes

allemands en parlent souvent mais "danicus limes" voilà l'expression d'usage qui revient chez eux partout où il s'agit de ses "custodes"). Lorsque dans une certaine excursion 1) le heros norvegien Olaf Tryggvason vint assaillir la frontière du côté sud, évènement dont le souvenir a été conservé dans un chant de Hallfredr Vandrádaskáld (voyez sa Saga dans „Fornsögur" (1860) p. 206–216), l'endroit n'y est marqué que par rapport à Hedeby "fyrir sunnan Heidabæ"; cette ville absorbait pour ainsi dire tout le pays environnant jusqu'à la dite frontière.

1) Il était beaucoup trop jeune pour avoir pu prendre part dans la guerre de l'Empereur Othon contre le Danemark bien que Snorre le dise dans l'Heimskringla. Cet exploit d'Olaf qui est antérieur à l'an 990 ne peut non plus être mis en rapport avec le siège de Hedeby mentionné par la pierre runique, cependant par cela même qu'on en sait si peu ce combat mérite quelque attention, parce qu'il constate qu'il s'est passé sur cette frontière des choses dont nul détail n'a été recueilli et qu'il y eut ici une lutte permanente.

2) À cette époque et même quelques siècles plus tard cette contrée n'était ni fort cultivée ni très peuplée. Une notice importante à ce sujet se trouve dans une source indigène fort véridique "de profectione Danorum in terram sanctam c. ann. 1185 (publ par Kirchmann, 1684). On y lit, Chap. 5°: "vasta solitudo, quæ conjungit Slaviam, Holsatiam atque Daciam" Ces paroles sont d'Esbern Snare. — Or les villes à proprement parler ne se sont établies que fort tard dans cette contrée.

Cependant Slesvig ne fut pas seulement une ville frontière par rapport aux voisins turbulents, ce fut les confins de la Scandinavie, la ville où, partant pour les longs voyages, l'homme du Nord, dans un plus vaste sens, quittait le sol de la patrie et où il la salua de nouveau à son retour de Rom et de Jérusalem. Deux relations tirées des sources témoignent de ce fait, l'une de Snorre, voyez l'Heimskringla Chap 4 de la saga du roi norvégien Sigurdr Jórsa=lafari dont il est dit comment il fut reçu dans cette ville à son retour de la terre sainte, l'autre une relation de voyage attribuée à un abbé islandais, Nicolas, qui donne des détails sur les routes et les distances. Peut être trouvera-t-on ces relations contradictoires en ce que l'une distingue entre Hédeby et Slesvig et que l'autre affirme que Hedeby ne fut pas loin de Slesvig, tout s'explique pourtant dès que l'on consulte la Saga de Knytlinga dont il est nécessaire de suivre les indications attendu

que de toutes les sagas d'Islande c'est la seule qui traite exclusivement du Danemark et qu'elle repose essentiellement sur des notices et — traditions recueillies dans ce pays sous la fin du règne de Valdemar 2. par un homme qui tenait de près à l'auteur. Or en parlant de la ville elle la nomme toujours Hedeby tandis que „Slesvik" y désigne partout l'anse de la Slie ou la rivière à sa débouchée selon son acception primitive et naturelle. Voilà de quelle manière il est urgent de le comprendre à moins qu'on ne veuille faire débiter à ces anciennes relations des choses absolument insensées. Après l'an 1400 l'usage de "Hedeby" diminue. A cette époque les „ducs Juciae" n'étaient plus. Ceux-là cependant au milieu des égarements n'oublièrent jamais autant que les suzerains d'un âge récent à quelle patrie ils appartenaient, le dernier en avait même un,

vif sentiment. Maintenant des usurpateurs venus du dehors voulurent régner, de là une foule d'actes importants où figure le nom de Hedeby. L'Archevêque du royaume résidant à Lund publia déjà l'an 1420, de concert avec plusieurs autres évêques, un manifeste qui attesta que Hedeby etc appartenait à la couronne de Danemark suivant un témoignage rendu sous foi de serment par 12 des meilleurs citoyens danois 1) (voyez « De ældste Archivregistraturer » I v. (1854) p. 68).

Ce fut une suite naturelle des choses que le nom « Slesvig » considéré comme plus proche, prévalût tandis que « Hedeby » allât diminuant à mesure que les liens qui l'unissaient au passé se rompirent ou furent oubliés. Par la même raison il arriva, ce qui n'a pas lieu d'étonner, que disparaissant officiellement sans qu'il fut possible de l'empêcher, ce dernier se confondit avec « Haddeby »

1/

Puisque ces "duces Jucie" ont été nommés, il conviendra de faire connaître leur position: "Nunquam fuit in Jucia aliquis ducatus feudalis nec aliquis dux feudatarius regni, sed fuit ducatus isto modo, quia reges habentes filios vel fratres plures, posuerunt unum de ipsis filiis aut fratribus in ipsa Jucia, et ille appellabatur dux, sed tamen tali duce existente in Jucia rex semper erat dominus dicte Jucie, et in ea habebat omnem potestatem creandi nobiles et nobilitandi in ipso ducatu et dabit immunitates et libertates tam ecclesiasticis quam secularibus personis".
50 ans après la mort du dernier dux Jucie, à une époque où, d'un côté malveillant, abusant d'un poste de confiance pour élever des prétentions excessives et blessantes, on eut d'abord cité tout haut "dat Hertochdom to Sleswik anders geheten to Julande" (le nom "Slesvig" plus susceptible que "Hedeby" de revêtir la forme allemande devant être poussé en avant même ne dût-on pas pouvoir entièrement renier "Jutland" surtout au commencement), — à cette époque disons-nous le susdit témoignage fut légalement déposé par Bart. Achdorp "proconsul" à Flensborg.

verte!

Il se trouve parmi les remarquables "acta processus" etc. de 1424, qui sont recueillis dans Script. rer. Dan. 7. 263–452. (à ces mêmes „acta" de 1421) appartiennent également certains documents qui ont été publiés dans "Sønderjyske Fragmenter" 13° et 14° livraison (1830–31) et dont la plupart n'ont pas été imprimés auparavant. Il serait à souhaiter qu'on pût avoir un jour sur cette affaire, ses actes et leur important témoignage, un ouvrage complet et raisonné. Le roi danois qui montra tant de zèle pour maintenir le droit du royaume, celui à qui l'on doit tout cela puisqu'il n'hésita pas à porter ce droit devant les deux puissances les plus augustes d'alors, l'Empereur romain et le Pape, celui-là mérite en tout temps quelque reconnaissance d'autant plus que pas un de ses successeurs en ait montré un zèle pareil avant le roi Christian 3. voyez ses soi disant testaments, publ. par Mr. J.J.A. Worsaae, 1860, p. 43–45.)

et que réduit enfin à n'être plus qu'un souvenir, il y disparut entièrement.

Par une simple méprise on se figura — d'assez bonne heure même — que l'église qu'avait bâtie St Anschaire (à Slesvig ou Haddeby) fut celle de Haddeby, assertion qui finit par être crue comme parole d'Evangile.

La position de la ville ayant été en conséquence bien avant au côté sud de la Slie on s'en fit à différentes époques les idées les plus extravagantes. Tantôt elle aurait été au sud tantôt au nord, tantôt au bout de cette rivière, encore qu'il semble que tout cela doit s'évanouir devant la simple objection qu'alors il eût été nécessaire de transporter en autant d'endroits la Cathédrale (« ecclesia St Petri »).

Le peuple de la campagne au contraire, qui n'était pas comme les citadins arraché de son sol primitif, persista fidèlement à l'appeler

de son ancien nom "Hedeby". Dans sa déscription de la péninsule de l'année 1597 (insérée dans Monum. ined. de Westphalen Tom. 1 (1739) pag. 49), Heinrich Rantzau affirme positivement que ce vieux nom fut encore en usage ("etiamnum usus retinet"), ce qu'il s'empresse aussitôt de prouver en disant que lorsqu'on demandait à un paysan danois ou frison venu de Slesvig: d'où il venait, celui-ci répondait infailliblement de Hedeby et jamais de Slesvig. et il ajoute encore ces lignes "ex vetusto codice":

Urbs magna et priscis fuit Heideba dicta sub annis,
At nunc Slesvigam patria lingua vocat.

C'est à la même époque, la fin du 16e siècle qu'appartient encore cette singularité, des livres allemands, d'origine allemande, imprimés à Slesvig et dont le titre porte qu'ils sont imprimés à "Hedebu" par exemple encore l'an 1600. (voyez "Miscellaneen" de Niemann 2 V. 1. (1799) p. 173 et "Hjelmstiernes Bogsamling", 1. (1782) p. 136). Cela ne peut que surprendre par rapport au régime d'alors

mais on voit par là combien était juste la remarque de M. Rantzau, sur le fréquent usage du dit nom, et quelle influence cet usage pouvait encore exercer.

Enfin de même que Langebek demanda avec une entière bonne foi: „dic mihi quando Slesvicum Germanorum fuit et non Danorum" de même on pourra tranquillement demander, à quelle époque le nom Hedeby n'a-t-il pas été usité depuis l'antiquité la plus reculée à travers tout le moyen âge et longtemps après jusqu'à un âge recent.

L'emplacement primitif de cette pierre runique, l'endroit au bord de l'eau où elle fut trouvé presque enfonie sous terre, se trouve marquée au mot "Runesten" sur la carte ci-contre (faite en partie d'après le dessin inséré dans „danske Atlas", Tom. 7. p. 29-30. A gauche de là on trouvera pareillement marqué la place de la pierre du roi Sven de même qu'il sera facile de distinguer dans l'eau, en face de

Vedelsprang (l'endroit) où fut trouvée celle qui a été décrite la 2e dans cette série. Le monument qui nous occupe ici fut donc élevé non loin de celui que le roi Svend y venait d'ériger et fort près de la pierre de Vedelsprang dont l'inscription nous apprend qu'elle eut été élevée longtemps auparavant dans un endroit réputé consacré et entouré d'une vénération traditionelle. Or il y avait donc eu jadis pour l'érection des monuments runiques une telle place tout près de Hedeby, une place bien choisie pour perpétuer le souvenir des luttes incessantes mais encore protégée par le voisinage de Danevirke dont le caractère austère emprunte à cette contrée un intérêt particulier.

Danevirke

Au début de l'histoire en Danemark il est question d'une fortification qui était censée couvrir la frontière méridionale du pays. Les relations franques conservées dans "Einhardi Annales" et qui sont le plus souvent assez bien renseignées contiennent de l'an 808 la notion suivante "Godofridus, rex Danorum" — „limitem regni sui, qui Saxoniam respicit, vallo munire constituit, eo modo, ut ab orientali maris sinu, quem illi Ostarsalt dicunt, usque ad occidentalem oceanum totam Egidoræ fluminis aquilonarem ripam munimentum valli prætexeret, una tantum porta dimissa, per quam carra et equites emitti et recipi potuissent". Les plus anciens historiens danois toutefois n'en savent rien, ils se bornent à attribuer à Thyre Danebod l'honneur du premier rempart — et pour le véritable Danevirke il ne peut non plus en être question plus tôt. C'est parmi les travaux antérieurs qui durent nécessairement précéder une œuvre aussi vaste qu'il faut compter la fortification de Godefred que les francs connaissaient d'expérience et qu'ils regardaient comme la primitive mais

tout porte à croire qu'il y eut ici un rempart encore beaucoup plus ancien. Des annales danoises d'un très haute âge et basées sur des notions locales, sur celles des deux couvents d'Esrom en Seeland et de Ryde à Angel (Chronicon Erici) attribuent aux jutlandais l'érection d'un rempart sur la frontière à cet endroit même.

Par « fossata » il faut sans doute entendre le soi-disant Kurgrav qui avec son rempart, suivant les susdites annales, doit être rapporté à une époque antéhistorique, barrière à proprement parler, mise aux confins du royaume pour en défendre l'entrée contre toute agression venue du sud et non pas alors contre tel ennemi en particulier. Du côté des Vendes on pouvait ~~pendant longtemps~~ s'attendre à tout et quant aux Saxons un peu plus lointains la tradition de leurs attaques vit encore dans le récit du combat entre Vermund et Uffe. La fortification a spécialement dû défendre le pays contre les invasions de Charlemagne et des francs qui avant et pendant son règne s'avancèrent menaçants. Durant les

siècles suivants on eut encore à redouter de grandes violences du côté du sud mais alors les circonstances avaient changé et ce fut dorénavant contre l'empire germanique et ses princes que la reine Thyre Danebod et sa race eurent à se défendre. Secondée par le peuple danois elle construisit vers le milieu du 10e siècle une fortification longue de deux milles danois, le Danevirke actuel. Environ l'an 975 un incendie ravagea cette œuvre dont il sera juste sans doute d'attribuer la première restauration au roi Sven, petit fils de Thyre. Sous le règne de Valdemar le 1er une partie du rempart de Thyre originairement construit en terre et en bois fut enfin garni d'un mur en brique sur une longueur de 3/4 de mille, à l'endroit probablement le plus exposé. De même que sans nul doute il existe, par rapport au Danevirke de la reine Thyre, un témoignage contemporain (à savoir la moindre pierre runique de Jelling, de même il en existe un ~~~~~~~~ aujourd'hui quant aux travaux de Valdemar le 1er dans cette inscription qui lors de l'ouverture de son tombeau à Ringsted en 1855 fut trouvée placée sous sa tête. (Voyez "Kongegravene i Ringsted Kirke &c. Kjöbenhavn 1858. fol)

Danevirke

On y lit: murum. quoque. ad totius. regni. pre=sidium. qui. wlgo. Danewerch. dicitur. ex. lateribus. coctis. primus. construxit" 1) Dans son livre 10, p. 481–82 (Saxo), en parlant de Thyre, relève à cet égard en même temps son mérite et celui de Valdemar 2). Suivant

1) Un récit inséré dans le 14e livre de Saxo (voyez l'éd. de P. E. Muller p. 882 et la note) démontre ~~...~~ assez combien la nature des rapports extérieurs rendait de plus en plus urgente l'existence d'un abri aussi solide et avec quelle force celui-ci pouvait être défendu. ~~Dans l'édition Danoise de Saxo par And. Vedel, 1575, 172–74 ainsi que dans l~~ (qui sans aucune raison plausible fut) Ce récit ~~de Saxo~~ concerne une attaque projetée en son temps du côté du sud, et qui offre de telles analogies qu'on serait tenté d'oublier qu'il s'agit ici de l'époque de Valdemar le 1er. Cette fois pourtant l'attaque fut détournée en ce qu'on alléguait soit: que "neque Slesvicensium portas adeo usque de=fensoribus carere, ut plane hosti patere videantur, nam earum custodiam sexaginta Danorum millibus esse mandatam"; soit: que les Danois faisaient la guerre "pacis patriaeque caritate flagrantes, propulsandae magis quam irrogandae iniuriae gratia" etc.

2) "Thyra, quo patriam a clandestinis exterorum irruptionibus tutiorem praestaret, quantum a Slesvico ad occidentalem oceanum patet, vallo fossaque proscindere aggressa est, superque jacto aggere tenacissimi operis terrenum molita est munimentum. Cui postmodum Waldemari regis Absalonisque danicae gentis antistitis, consimilis erga patriam pietas murum cocti lateris superiecit, uti potius veteris valli occiduos lapsus solidior novae molis structura reficeret, quam debilem eius situm crebrior in posterum ruina submitteret."

sa manière particulière il ne se sert pas du nom: Danevirke mais il l'indique suffisamment par les termes "Danorum opus" "Danorum structura" en y revenant encore jusque dans son 13e et 14e livre. Il le considère comme un "tutela beneficium et l'appelle "Jutiæ mœnia".
Sveno Aggonis; auteur également contemporain, en dit plus encore dans son histoire d. Danemark si courte d'ailleurs. A l'égard de Thyra (Chap. 3.) il parle surtout de Danevirke qui est dit-il: «Mœnium (ingentis valli molem) Thyra prima construxit elegantissimum, quod postmodum Danis, velut indagine inclusis, a teotonica rabie tutissimum semper munimen extitit" (voyez Script. rer. Dan. I p. 49-50). Dans la partie «de tribus Waldemari insigniis" (Chap. 9.) ~~il le cite~~, l. c. pag 63, il cite comme la troisième grand œuvre: „ad ultimum in vallo Danewerch murum erexit lateritium," mais, puisqu'il ajoute: «quem tamen morte præventus imperfectum reliquit"; peut-être ses paroles disent-elles moins que l'inscription tout à l'heure mentionnée. Celle-ci pourtant, tout en étant plus récente que la relation

de Svens Aggonis ne laisse pas d'être contemporaine et puisque aucune restriction ne s'y trouve (non plus que chez Saxo) il y a tout lieu de croire que le règne suivant qui n'était pas moins puissant ait achevé cette œuvre dans l'esprit de Waldemar afin que l'honneur lui en revînt tout entier.
Dans le siècle suivant le Danevirke fut essentielle=ment restauré par la reine Margrete Sambiria, veuve de Christopher le 1er petit-fils de Walde=mar (†1259.) Voila pourquoi le nom de Waldemar dans la légende a été entièrement effacé par celui de Margrete et pourquoi, si étrange qu'il semble, la tradition même qui vit encore à l'endroit se soit exclusivement attachée au souvenir des deux reines, Thyra au 10e et Margrete au 13e siècle.
Depuis la fin du 14e ~~siècle~~ jusqu'au commence=ment du 19e siècle Danevirke n'eut d'autre mérite aux yeux de la foule que son âge vénérable et comme on le pense bien il dut subir toutes les vicissitudes d'une gloire déchue. De temps en temps une voix

s'élève qui en termes viriles s'efforce de relever la dignité de ce monument grandiose même dans son état abjecte — mais l'œuvre de ~~la~~ devastation avance toujours. Une seule fois au commencement du 18e siècle une ordonance émanée de Gottorp défendit de démolir ce qui restait de l'enceinte du dit „Margretevold" mais on ne voit guère que cela ait eu de suite. C'est depuis l'an. 1830 environ qu'on s'est plus particulièrement occupé de la conservation de Danevirke et que de la part du gouvernement on a mis du soin à acquérir de nouveau ~~tant~~ par voie de rachat ou autrement, les nombreux terrains qui, par l'inconcevable insouciance de ceux qui en avaient la surveillance et sans titres, il est vrai, absolument légales avaient été enclavés par les cultivateurs des alentours dans leurs propriétés particulières. Ces efforts pourtant n'ont pas pu suivre leur cours naturel et dans des temps agités — chose remarquable et peut être sans exemple dans l'Europe entière — cette antique fortification, non seulement a dû mais elle a pu servir encore dans notre âge actuel. Les travaux qui

ont été faits pour la mettre en état de défense
ont constaté l'exactitude des anciennes relations.
Par la coupe du rempart on a été à même de
suivre les procédés des temps passés. La fortifica=
=tion de Thyre a reparu et derrière le mur on
a pu voir distinctement les traces de l'incendie
qui la devasta du temps de Harald à la dent bleue.
Le mur de Valdemar (tourné toujours vers le sud et
qui a derrière soi un autre formidable mur plus ancien)
a été retrouvé dans un état de conservation admi=
=rable. A tous ces faits viennent se joindre les
belles et primitives traditions qui se sont perpé=
=tuées autour de cet endroit et qui ont pour
objet principal les deux reines Thyre et
Margrete – et certes, là où toute autre rela=
=tion vient, pour ainsi dire à manquer il
est impossible de ne point tenir compte de la lé=
=gende et de la manière caractéristique dont elle nous
transmet leur image. Tandis qu'elle nous fait
voir dans Margrete, sinon un être surnaturel,
du moins une âme douée d'une puissance –

surhumaine pour l'accomplissement de son œuvre, le souvenir de Thyre y figure partout revêtu d'un caractère de douceur et de beauté poétique. Tantôt la chanson nous la montre sur sa blanche jument faisant chaque (nuit) le tour du rempart qui s'est élevé sur son commandement, tantôt c'est la tendre mère qui au pied de son château fort veille son enfant endormi dans un berceau d'argent, ou bien à l'aube du jour nous la voyons assise sur une chaise de vermeil peignant sa belle chevelure avec un peigne d'or, mais à travers tous les récits la fortification reste attachée à son nom, c'est là la demeure qu'on lui assigne, c'est l'œuvre de sa vie dont elle ne cesse de surveiller le progrès.

(Note) (voir dans le texte danois page

N 31 / 321

Dans quelque chose qui a pour titre „Antiquités de l'Orient, monuments runographiques interprétés par C.C. Rafn et publiés par la Société des Antiquaires du Nord" 1. livraison, Copenhague 1856 – Ce monument (la pierre de Hedeby) dans nul égard à la sureté si nécessaire lorsqu'il s'agit de déterminer l'âge etc d'une inscription, se trouve lestement ramenée à la période après 1050 – au roi Svend Estridsön et aux guerres qui eurent lieu sous son règne. – De là la nécessité de parler d'un autre coté du prétendu rapport de cette inscription runique avec le roi norvégien „Harald Haarderaade" et de plus avec la ville de Hedeby aujourd'hui Haddeby près Slesvig. Voila ce qu'on trouve positivement p. 197–99 dans ces soi disant Antiquités de l'Orient lesquels, nonobstant leur titre, renferment une multitude d'inscriptions runiques danoises – depuis p 177 jusqu'à p. 221. Or, les inscriptions du Danemark n'ayant à vrai dire rien à faire avec l'Orient, en revanche

en les citant, mêlant du vieux et du neuf, du vrai et du faux on a voulu arranger en un tour de main une Série de "Monumenta Danica". L'essai n'a pas été heureux; mais, si dans "Antiquités de l'Orient" l'auteur a dû subir un insuccès mérité c'en est bien pis dans la partie capitale du livre (jusqu'à page 171) "Inscription runique du Pirée" à laquelle se trouve liée la susdite série de monuments danois. Cette inscription "danoise" qui a ce qu'on dit p. 22. offre une notion de plus à l'histoire de l'empire romain d'Orient, notamment à celle de la Grèce au 11e siècle, (environ 1040) nous apprend à connaître, y est-il ajouté, un haut fait des scandinaves et un exploit de jeunesse d'un célèbre roi norvégien, Harald Haardraade, gendre d'un grand duc de Russie et dont le nom se rattache également à l'histoire de la grande Bretagne. S'il en fut ainsi y approcha-t-il seulement, nul doute que ce serait un fait important, mais, par malheur il manque à cette prétendue découverte jusqu'aux plus simples conditions d'existence ce qui n'empêche pas toutefois que sans la moindre prudence, rangeant sur la même ligne l'hypothèse et la réalité flagrante, on a ménagé à cet ouvrage une grande publicité en différentes langues comme

si fort de son innocence, il pouvait de bonne
foi se présenter partout. Cependant, malgré M. J. Grimm
dont il a reçu chemin faisant une recommandation assez
insignifiante, (~~[illegible]~~ dans Monatsberichte der Berliner
Akademie der Wissenschaften 1856. p. 437–40) son
projeté tour du monde vient d'être arrêté déjà à
St Pétersbourg. Dans le Bulletin de l'Académie
imp. des sciences de St Pétersbourg Tom. 1. (1860), p. 392–99)
M. Gabr Destounis a réfuté avec beaucoup de savoir
et de manière à ne laisser aucun doute l'usage
"purement gratuit" qui a été fait dans "Antiquités
de l'Orient" de quelques auteurs byzantins pour
appuyer et éclaircir la soi-disant interpréta-
-tion de la dite inscription sur le lion du Pirée.
Insensiblement on arrive à penser au mot Stur
sur la pierre de Hedeby dont Thorlacius parvint
de force à faire l'homme historique Styrbjörn.
C'est abuser des sources, en soi authentiques et
importantes, que d'en tirer un parti éblouissant
qui déroute au lieu d'instruire. Après avoir
examiné les relations byzantines en question,
M. Destounis conclut ainsi: "Toute la signifi-
-cation, toute la portée de cette inscription dépend de
la manière plus ou moins exacte dont elle a été déchiffrée.

C'est aux runistes de décider cette question ! —
Or ceux qui sont fondés à avoir à ce sujet une opinion absolue et qui veulent l'exprimer (leur nombre n'est pas grand) seront obligés runologiquement de tout condamner.
Au reste il faut bien qu'on se prononce ~~enfin contre~~ puisque la Société royale des Antiquaires du Nord emploie l'étrange méthode d'avancer à tout propos, comme des faits authentiques ; ~~des~~ autant d'hypothèses vaguement rapprochées et qui s'étendent à plaisir. De là non seulement un mouvement rétrograde qui se répète sans cesse, mais la science en souffre bien au delà du cas présent.

La première interprétation des deux monuments runiques 2 et 4 dans cette série parut déjà l'année après leur découverte en 1799, à Friederichsstadt, sous le titre "Beschreibung und Erläuterung zweyer in der Nähe von Schleswig aufgefundenen Runensteine. Ein Versuch als Beytrag zur vaterländischen Alterthumskunde, von zweyen Freunden". Plus tard on a su que les auteurs, tous deux natifs de Slesvig, étaient: Joh. Christ. Jürgensen mécanicien, et Joh. Math. Schultz doyen du collège métropolitain de Slesvig.
Cet écrit leur fait honneur, il témoigne de leur part d'un patriotisme sincère d'un vif intérêt pour l'objet qui les occupe et d'un zèle infatigable pour fournir tout ce qui peut contribuer à son éclaircissement, mais tout cela selon leurs faibles moyens dont ils sont loin de se faire illusion. Aussi dans la partie de l'ouvrage qui traite des monuments runiques en général, leur âge et leur importance sous le rapport linguistique — trouve-t-on des remarques d'une justesse frappante et si l'interprétation des mots est moins bien réussie

il n'en pouvait être autrement attendu qu'alors les danois n'avaient point commencé à étudier d'une manière sérieuse~~ment~~ leur ancienne langue et ses formes grammaticales. Voici comment on donne l'inscription de la grande pierre: (la 4e dans cette série) Thurlf. risthi. stin. thonsi. hia-mdigi. Suins. efter. erik. filaga. sin. ias. uard. taudr. tho. trekiar. harda. kuthr. satu. (ou bien isatu.) um. haitha. bu., (Quant aux runes liées qui terminent l'inscription on n'avait pas même essayé de les lire). En traduction: Thoralfus. hunc. lapidem. posuit. ad. Suenonis. fossam. Erico. Comiti. suo. qui. mortuus. est. cum. milites. fortissimi. Haithabuam (s. Slesvigam.) oppugnarent. Sans parler des runes liées qui ont été de prime abord abandonnées il y a ici, outre Thoralfus et "isatu", des fautes graves dans hia-mdigi et kuthr.

Avec l'autorisation de l'auteur et en vue de la traduction il a été fait dans différentes parties de cet ouvrage quelques omissions parmi lesquelles cependant il n'y a guère que deux qui méritent d'être mentionnées.

La première ~~de quelque omission de quelque importance~~ se trouve dans la description de Danevirke. La haute vénération qui en Danemark s'attache à ce monument national et antique justifie sans doute pleinement l'auteur d'en avoir inséré sa description intéressante et neuve dans un livre danois, mais toute cette partie étant peut-être moins urgente dans un ouvrage qui traite spécialement des inscriptions runiques nous nous sommes permis d'y supprimer certains détails qui sont d'une nature exclusivement locale.

La seconde a eu lieu dans le chapitre intitulé "Aperçu littéraire". Ce chapitre, qui en somme est une revue de tous les ouvrages qui ont traité des deux dernières inscriptions runiques à savoir celle du roi Sven et celle de Hedeby, offre le tableau d'une partie des matériaux que l'auteur a dû consulter afin de déduire le vrai du milieu d'un amas de notions populaires et d'érudition surannée. Or quelques curieux

que puisse être un tel coup d'œil rétrospectif il n'est guère à l'usage des lecteurs étrangers qui ne peuvent avoir de la littérature danoise, cette connaissance spéciale et locale sans laquelle, nous osons le croire, il résulterait pour eux de toute cette science de détail plus de lassitude et de confusion que de profit réel. Toutefois si nous avons cru pouvoir retrancher ce qui concerne les premières relations qui ont paru au sujet des deux susdits monuments, nous avons eu garde de ne rien omettre d'essentiel dès que les dissertations savantes que reproduit l'auteur appartiennent au siècle où nous vivons et ont été insérées d'abord dans un organe archéologique aussi généralement répandu que l'a toujours été les "Antiquarisk Annaler".

